JEAN-ANTOINE DE BAÏF

LES MIMES

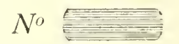
ENSEIGNEMENTS ET PROVERBES

*

a

JUSTIFICATION DU TIRAGE

100 exemplaires, papier de Hollande, nos 1 à 100
350 exemplaires, papier vélin, nos 101 à 450

N° 

Paris. — Imprimerie de Ch. Noblet, 13, rue Cujas.

LES MIMES

ENSEIGNEMENTS ET PROVERBES

DE J.-A. DE BAÏF

RÉIMPRESSION COMPLÈTE COLLATIONNÉE

SUR LES ÉDITIONS ORIGINALES

AVEC PRÉFACE ET NOTES

Par Prosper BLANCHEMAIN



PARIS

LÉON WILLEM, ÉDITEUR

2, RUE DES POITEVINS, 2

1880


LIBRARY
1951
UNIVERSITY OF TORONTO

A MON SAVANT AMI

L. BECQ DE FOUQUIÈRES

AUTEUR DE L'ÉDITION CRITIQUE

D'ANDRÉ CHÉNIER,

DES JEUX CHEZ LES ANCIENS,

DES ŒUVRES CHOISIES DE RONSARD

ET DE BAÏF, ETC. ETC.

CE LIVRE EST AFFECTUEUSEMENT DÉDIÉ

PAR SON TOUT DÉVOUÉ

PROSPER BLANCHEMAIN





PRÉFACE

Baïf ne possédait ni le puissant coup d'aile de Ronsard, ni la force élégante de Joachim du Bellay, mais c'était un *oseur*. Ses essais ne furent pas toujours heureux; mais il a plus tenté à lui seul que les autres poètes de la Pléiade.

Il a imaginé des vers nouveaux, des odes mesurées à la grecque et à la romaine, une orthographe et des lettres spéciales; toutes tentatives avortées, mais qui n'en témoignent pas moins d'un génie essentiellement novateur. Il a laissé aussi des chansons non rimées, qui sont demeurées inédites jusqu'au jour où M. Becq de Fouquières en a inséré un certain nombre dans ses *Poésies choisies de Baïf* (Paris, Charpentier, 1874, grand in-18).

Toutefois, celui de tous ses ouvrages qui a obtenu le plus de succès est le dernier qu'il ait publié; je veux parler des *Mimes*, qui, même après la mort de l'auteur, ont été nombre de fois réimprimés et que nous publions de nouveau aujourd'hui.

Les deux premiers livres des *Mimes* parurent pour la première fois en 1576, in-12, à Paris, chez Lucas Breyer.

Ils furent réimprimés en 1581, in-12 de 4 et 108 ff. numérotés, à Paris, par Mamert Patisson.

La première édition complète ne parut qu'après la mort de l'auteur, sous ce titre: *Les Mimes, enseignemens et proverbes de Jean-Antoine de Baïf, reueus et augmentez en cette dernière édition*; in-12 de 6, 108, 3 et 56 ff. Paris, par Mamert Patisson, imprimeur du Roi, chez Robert Estienne, 1597.

Ces éditions contiennent un profil de Baïf, gravé sur bois, dont j'ai vu le dessin original à la plume, signé d'Estienne Tabourot, dans un exemplaire des *Œuvres en rime* de Baïf, appartenant à un de mes collègues de la Société des Bibliophiles français.

Jean Jagourt, imprimeur toulousain, en donna successivement trois éditions, en

1608, 1612 et 1619. Elles sont ornées d'un titre gravé sur cuivre, contiennent le portrait de Baïf et renferment en outre 4 ff. préliminaires et 164 ff. numérotés. Ces trois éditions, publiées par le fils de Baïf, n'en forment peut-être qu'une, successivement rajeunie par le changement de la date du titre.

Enfin la septième et dernière édition, que j'ai sous les yeux, parut en 1619, à Tournon, chez Guillaume Linocier, libraire juré de l'Université, en un volume in-32 de 4 ff. prél. et de 327 pages, dont les dix dernières sont occupées par 28 quatrains moraux, alors inédits, intitulés : *Autres Mimes et enseignements*. Nous les reproduisons dans notre édition.

Baïf n'a pas inventé ce mot de *Mimes*, qui, chez les Grecs, fut appliqué par Sophron à de petits drames assez licencieux,

qu'il écrivit en dialecte syracusain. Cette appellation désigna chez les Romains des comédies bouffonnes du même genre. Ce fut Publius Syrûs qui, le premier, introduisit dans ses *Mimes* des sentences morales, réunies ensuite en un recueil, dont il ne nous a été conservé qu'une partie. — C'est évidemment à Publius Syrus que Baïf a emprunté son titre et l'idée mère de son œuvre, qui doit évidemment beaucoup plus aux poètes gnomiques qu'aux auteurs de *Mimes*. Le Milésien Phocylide et le Mégarien Théognis ont fourni à Baïf beaucoup de ses pensées ; mais il a laissé à Théognis son amertume et sa fierté sauvage, et je le rapprocherais plus volontiers de Phocylide, tout empreint de la douceur et de la grâce ioniennes.

Mais il n'a pas dû se contenter de puiser aux sources antiques; quelques livres con-

temporains ont pu lui servir de texte, les recueils de proverbes, par exemple, tels que celui-ci :

Riposta buona ad ogni proposito.

Libro molto vtile, et delectabile, etc.

Bonne response à tout propos.

Liure fort plaisant, et delectable, auquel est contenu grand nombre de prouerbes, et sentences joyeuses, de plusieurs matières : des quelles par honnesteté on peut vser en toute bonne compagnie.

A Lyon, par Pierre de Tours, 1548, in-16 de 79 ff. non numérotés.

C'est un recueil de proverbes italiens avec leur équivalent en français, où l'on voit nombre de dictons reproduits par Baïf.

Il a dû puiser encore dans un livre intitulé : *Adages et proverbes de Solon de Vosge, par l'Hétropolitain.* Paris, Bon-

sons, S. D. et sans chiffres de pages, in-16, dont la première édition avait paru à Paris, chez Gauthier, 1557, in-16. — La troisième partie de ce livre, qui est dû à Jean Le Bon, médecin du cardinal de Guise, est en effet dédiée à Baïf.

M. A. Benoît, conseiller à la cour de Paris, qui vient de publier une excellente notice sur Jean Le Bon, dont la vie et les œuvres sont trop peu connues (Paris, J. Martin, 1879, in-8°), a cité dans son travail un assez grand nombre des *Adages* de J. Le Bon, pour qu'on puisse constater certains emprunts que lui a faits l'auteur des *Mimes*.

Ces *Mimes*, par leur versification facile et rapide, par l'agencement de leurs maximes, tantôt brèves, tantôt développées sans excès, tantôt brisées, hachées, maintenues seulement par le léger lien de la

rime, entrecoupées d'apologues et aussi d'anecdotes évidemment empruntées à la chronique contemporaine, n'en forment pas moins une œuvre originale et variée, piquante sans amertume, à la fois générale et personnelle, que mon savant ami Becq de Fouquières a parfaitement appréciée, dans la notice excellente dont il a couronné son édition des *Poésies choisies de J.-A. de Baïf:*

« C'est, dit-il, une création originale, dans laquelle le poète a ajouté au mérite de l'invention celui de la diversité. Dans ces petits discours, l'élégie alterne avec la satire, avec l'épître, avec l'ode; une morale digne d'une âme chrétienne, tantôt s'y développe librement et souvent avec éloquence, tantôt s'y dérobe habilement sous l'allégorie et sous la fable, avec une grâce légère et une bonhomie dignes de La Fon-

taine. Quelques parties, en outre, brillent par la concision et par la sobriété ou le pittoresque de l'expression. »

C'est bien ainsi que doivent être appréciés les *Mimes*, et il serait impossible d'être plus exact, plus précis, plus complet que M. Becq de Fouquières dans son appréciation. Aussi nous ne pousserons pas plus loin l'analyse d'un ouvrage que le lecteur a sous les yeux et à l'égard duquel il partagera sans nul doute l'avis de l'excellent critique et le nôtre.

Il serait superflu de s'étendre longuement sur la vie de Jean-Antoine de Baïf, à propos d'un seul de ses ouvrages. Fils naturel de Lazare de Baïf, d'une ancienne famille d'Anjou, il naquit en février 1532, à Venise, où son père était ambassadeur de François Ier. De retour en France, Lazare mit son fils entre les mains des plus

savants professeurs. Charles Estienne et Ange Vergèce lui enseignèrent le latin et le grec.

En 1540, Lazare de Baïf, envoyé en qualité d'ambassadeur à la diète de Spire, emmena avec lui Charles Estienne et Ronsard, âgé de seize ans. — De retour au bout de quatre ans, il confia son fils à Daurat, qui le fit étudier avec Ronsard. C'est ce condisciple qui développa en lui le goût de la poésie. Quand il eut perdu son père (un savant et un lettré), Baïf, resté maître d'une honnête fortune, se livra tout entier aux lettres. Il commença par chanter une maîtresse imaginaire, à laquelle il donna le nom de Méline. Mais plus tard, touché d'une passion véritable, il célébra mademoiselle Francine de Gennes, dont j'ai retrouvé le nom, ainsi que je le démontre dans les *Poètes et Amou-*

reuses du seizième siècle (Paris, Willem, 1877, in-8°, pages 9 à 11).

Vers 1568, les guerres de religion ayant bouleversé sa fortune, il s'adressa au roi Charles IX, et ce prince, trop calomnié, pourvut d'abord à ses plus pressantes nécessités, puis lui accorda le poste de secrétaire du roi. Il put donc se livrer avec plus de sécurité au culte de la poésie. A l'exemple de son père, il traduisit en vers quelques tragédies grecques et comédies latines qui furent représentées avec succès.

Novateur audacieux, il tenta de réformer la poésie française, dans laquelle il introduisit des vers de quinze pieds, qu'il appela vers Baïfins, puis il tenta d'écrire selon la métrique des Grecs et des Latins, enfin de réformer l'orthographe, non seulement en conformant l'écriture à la prononciation. mais encore en inventant des lettres nou-

velles. Ces essais furent assez froidement accueillis. Mais une tentative qui méritait de réussir et qui eût réussi, sans l'incroyable mauvais vouloir du Parlement et de l'Université, fut l'Académie de musique et de poésie, que l'intervention de Charles IX lui permit enfin d'établir dans sa maison des Fossés-Saint-Victor, disposée et embellie à cet effet. Cette fondation se fût sans doute perpétuée avec succès, sans le malheur des temps et la recrudescence des guerres civiles, qui amenèrent son déclin, et sans la mort de Baïf, qui entraîna sa chute (1).

Cette mort arriva, comme le témoigne Guillaume de Baïf, son fils, peu après l'assassinat de Henri III (*Le faict du procès*

(1) Il ne faut pas confondre l'Académie de musique de Baïf, où Charles IX se rendit quelquefois, avec l'Académie du Palais, fondée par Henri III, qui s'en

de Baïf, etc., Ed. Fournier. *Variétés hist. et littéraires*). Les biographes fixent cette date au 19 septembre 1589. Il avait alors cinquante-sept ans.

J.-A. de Baïf a publié de nombreux ouvrages, tous en vers. Le plus considérable est le recueil de ses œuvres, publiées en 1572-1573, en quatre volumes portant chacun un titre particulier : 1° *Œuvres en rime*, 2° *Amours*, 3° *Jeux*, 4° *Passe-temps*.

Il a donné depuis, entre autres, les *Etrènes de poézie fransoèze an vers mezurés*, 1574.

décerna la présidence et qui se tenait deux fois par semaine dans son cabinet. C'était une réunion où se prononçaient des discours sur des sujets donnés par le roi lui-même, qui se réservait de conclure pour ou contre telle opinion soutenue par les orateurs. — Ce qui a pu amener la confusion, c'est que Baïf faisait partie de l'Académie du Palais, et qu'il y prit la parole à diverses reprises.

Et, comme nous l'avons dit plus haut, les *Mimes*, que nous réimprimons aujourd'hui, sont le dernier et peut-être le meilleur de ses ouvrages.

Outre ses œuvres imprimées, il en a laissé un grand nombre d'inédites, dont M. Becq de Fouquières a donné le détail et d'intéressants extraits. — Ces œuvres se trouvent aux manuscrits de la Bibliothèque nationale.

Prosper Blanchemain.



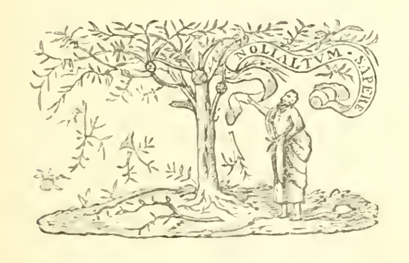
LES MIMES

ENSEIGNEMENS ET PROVERBES

DE

I. ANTOINE DE BAÏF

REVEVS ET AVGMENTEZ EN CESTE DERNIÈRE ÉDITION



PARIS

PAR MAMERT PATISSON, IMPRIMEVR DV ROY

CHEZ ROBERT ESTIENNE

M. D. XC. VII.



A MONSEIGNEVR DE IOIEVSE

DVC ET PAIR DE FRANCE

Au mesme poinct, Monseigneur, que ie viens de recueillir mes esprits esgarez de l'esbloüissante diuersité de tant de magnifiques Theatres, spectacles, courses, combats, mascarades, balets, poësies, musiques, peintures, qui en ceste ville de Paris ont reueillé les meilleurs maistres en chacun art, pour honorer et celebrer vostre bien heureux mariage : La premiere pensee qui me vient, est de me rauiser, que la plus part des hommes, et les Grands plus que tous les autres, font leurs affaires d'importance par maniere d'acquit comme en se ioüant : leurs plaisirs et passetemps ausquels faudroit se iouer, ils les font comme choses fort serieuses, s'y employant à bon escient. Aussi

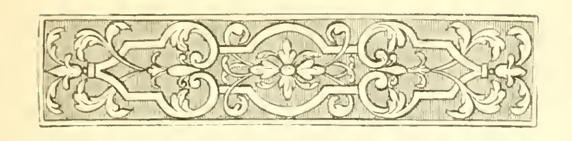
me recognoissant bien, ie pense qu'il m'est aduenu de mesme. Car au mesme poinct ie rencontre ce petit liuret de Mimes, enseignemens et prouerbes : venant de sortir de la presse pour aller en lumière : lequel à diuerses fois depuis cinq ou six ans i'ay composé ne pensant à rien moins, qu'à faire quelque chef-d'œuure en le faisant : Mais seulement me proposant de tromper les douleurs qui me trauailloyent au commencement d'vne indisposition, laquelle se venoit emparer de moy pour le reste de mes iours. La foiblesse de mon entendement troublé des passions du corps, qui lors à cause d'icelles ne pouuoit estre longuement tendu, me donna l'occasion de chercher la varieté des sentences et prouerbes, que vous trouuerez si dru et menu s'entasser en ces discours entrerompus et coupez de telle façon, qu'en bien peu se trouue vne suitte de propos liez et continuez. Or ce qui me donna plaisir en le faisant, cuida me desplaire estant fait : mais i'en donnay la veüe à quelques

vns de mes amis, trop meilleurs et plus candides iuges de mon ouurage que moy-mesme : entre autres à monsieur Desportes, qui seul, et pour la suffisance de sa doctrine, et pour la naïfueté de son iugement, me tient lieu d'vn grand nombre d'hommes, et qui entre autres me dict, Que si les Coqs à l'asne auoyent bien eu le credit de plaire en leur temps, qui n'estoyent rien qu'vn diuers amas d'attaques et mesdisances touchantes le particulier de quelques personnes, à plus forte raison et meilleur droict ce mien Recueil de sentences et prouerbes, qui ne touchoyent à rien qu'au general, deuoit estre bien receu pour le fruict que l'on pouuoit tirer des bons mots recueillis tant des anciens auteurs Hebrieux, Grecs et Latins, que du commun vsage des peuples François, Italiens, et Espagnols. Ainsi par ces miens amis ie fu enhardi d'auouër à moy, et de communiquer aux autres ce que i'en auoy faict. Au commencement i'en proposay vne petite montre, qui fut

louée d'vne partie de ceux qui en pouuoyent juger : Beaucoup d'estrangers m'en applaudirent : tellement que ie ne dedégnay d'en faire dauantage. Maintenant que ie voudroy bien montrer, non seulement à vous, Monseigneur, mais aux yeux de tous, vn bon témoignage du support et secours que les bonnes lettres recouurent en vostre gracieuse faueur, et de l'obligation par laquelle vous acquerez à vous les plus excellents en tous arts et sciences, bien méritant d'eux par tous moyens : Ie me trouue en main ce petit liuret, lequel voulant exposer aux perilleux auis des hommes, ie pren la hardiesse de le munir de vostre nom, en le vous dediant pour ceste fin, et vous suppliant, Monseigneur, l'auoir agreable : et mesurer le present non pas à sa valeur, mais à la deuotion de celuy qui le vous offre pour arres de demeurer à iamais,

Vostre tres humble et obeissant seruiteur,

I. A. De Baïf.



SUR LES MIMES

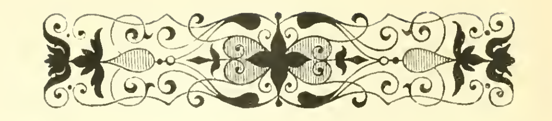
DU SIEUR DE BAÏF

—

SONNET

Vn triste aueuglement cilloit nostre paupiere
Et nostre ame charmee, en son mal se plaisant
Abhorroit le remede, et alloit preposant
Le vice à la candeur de sa vertu premiere :
L'erreur regnoit partout sans bride et sans lumière
Quand nostre aage receut ces Mimes en presant
Dont la France est rauie et en se rauisant
Admire de l'Autheur la grace singulière.
Comme le medecin sagement gratieux
Curant vn naturel reuesche et potieux
Couure d'vn sucre doux la drogue plus amere,
Ainsi ce grand Baïf cache parmy les ris
La seuere prudance, affin que les esprits
Auallent plus ioyeux la boisson salutaire.

I. A. D. G.



A IEAN IAGOVRT

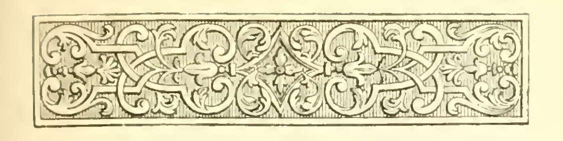
SVR L'IMPRESSION DES MIMES

—

L'ors que tu fais reuoir la lumiere des cieux
Au liure de Baïf, de qui la docte veine
Arrosant noz esprits de sa saincte fontaine
Cultiue la vertu d'vn soing industrieux,
Tu le passes luy mesme, et tu fais beaucoup mieux,
Tu y prens plus d'honneur, s'il y print plus de peine,
Car de donner naissance est vne chose humaine.
Mais de faire reuiure est vn œuure des Dieux.
Aesculape feist bien Hyppolite reuiure,
Et du fond des enfers en ce lieu reuenir,
Mais alors que tu fais renaistre ce beau liure,
Tu doibs bien plus de gloire, et d'honneur acquerir.
Il feist renaistre vn corps pour derechef mourir,
Toy l'esprit de Baïf pour à iamais suruiure.

Par E. M. T.

9



SVR LE POVRTRAIT

DE I. A. DE BAÏF

—

QUATRAIN

Pour tirer seulement sa face,
Peintre, Baïf n'est pas pourtrait.
Peins moy les Muses et la Grace,
Et ton dessein sera parfait.



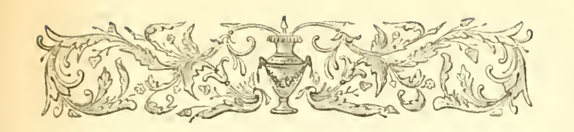


AV LECTEVR

—

Lecteur si ton ame desire
D'aprendre tout à mesme temps
Et le bien-faire et le bien-dire
Pour l'heur et l'honneur de tes ans,
Ce livre naissant à la France
Qui ne craint l'oubly ni la nuict,
Comme de sa viue semance
Fera germer ce double fruict.
Pallas, et les Muses ensemble,
Poussees de mesme desir,
Firent cest œuure qui assemble
Le proffit auec le plaisir.





PREMIER LIVRE

DES

MIMES, ENSEIGNEMENTS

ET PROVERBES

DE I. A. DE BAIF

Vraye foy de terre est banie,
Mensonge les esprits manie :
Tout abus regne autorisé.
Pour bonne loy passe le vice :
Sans balance va la iustice:
Honneur et droit est mesprisé.
C'est estre fol que d'estre sage
Selon raison contre l'vsage.
Ceux qui m'entendent m'entendront.
O Fils de Dieu verité mesme,
Maints se vantent de ton saint cresme,
Qui loin ny pres ne s'en oindront.

Ceux qui te croyent et te suiuent,
Qui dans toy viuent et reuiuent,
Voyent à clair la verité :
Dirions-nous bien que nous en sommes ?
Plus ne se trouue au cœur des hommes
Espoir ny foy ny charité.
Tu as en ton ame eternelle
Empreinte vne loy naturelle,
Qui seule à mort te menera.
De tant de Témoins l'asseurance,
Qui ont prouué leur esperance,
Par leur mort te condemnera.
N'enfrein cette loy veritable
Dés tout iamais à iamais stable :
Pour autruy fay comme pour toy.
Ne fay ce que fuis qu'on te face.
Humains, en mutuelle grace
Scauriez-vous tenir cette loy ?
Ah ! Seigneur, tu l'as sceu bien dire,
Que ton regne ny ton empire
N'estoit de ce monde peruers !
I'en auray tousiours défiance,
Tant que verray toute arrogance
Ta Saincteté mettre à l'enuers.
Ah ! tous ceux-là, Seigneur, qui disent
Seigneur, Seigneur, qui authorisent
Sous ton nom leur impieté,
Ne sont pas tiens : mais ils se iouent
De ton nom, quand de toy s'auouent.
Pallians leur mechanceté.
Dressans vne maligne école,
Ils font vne vaine parole

De ta vraye et droicte raison,
Et la corrompent à leur guise.
En font trafic et marchandise,
Par barat, feintise, et traison.
Toy qui es doux et pitoyable,
Te font vn tyran effroyable,
Inhumain, cruel, et sanglant.
Toy qui es la mesme innocence,
Le Roy de Paix et de clemence,
Te font outrageur violant.
Toy qui es ami de droiture,
Te font le Dieu de forfaiture.
Toy qui es sourgeon d'amitié,
Gage d'amour et de concorde,
Te font le fuzil de discorde,
Et de brutale inimitié.
Où est plus la sainte assemblee
En vn mesme espoir appelee,
Sous vn seigneur, sous vne foy,
Par vn lauement de Baptesme,
Sous vn Dieu, sous vn pere mesme,
Sur tous, par tout, entre tous Roy?
C'est là où tous s'entresupportent,
S'entr'aident et se reconfortent
En vnion et charité,
Faisants tous vn corps de concorde,
Vn esprit qui en tous s'accorde
D'vn nœu de paix en verité.
Nous deprauez et maudits hommes,
Dirons-nous que plusieurs nous sommes
Vn pain tout seul, un mesme corps,
Et que d'vn pain et d'vn breuuage

Nous paissions en commun vsage,
Par tant de haines et discors?
Où est ce peuple qu'on peut dire
Affranchi du mortel empire
De toute erreur et de forfait,
Nettoyé pour entrer en grace,
Et qui toute bonne œuure face?
Nul ne bien pense, ny bien fait.
Rien plus ne se voit que feintise :
Rien que faulse opiniastrise :
Rien que larcin et cruauté :
Rien que toute audace rebelle :
Rien que debauche, et point de zele
Rien qu'erreur et desloyauté.
Mespris de Dieu, tout vilain vice,
Orgueil, insolence, auarice,
Tout pariure, nulle pitié,
Brutalité plus que brutale,
Braue en cet age desloyale.
Nulle bonté, nulle amitié.
Fraude, soupçon, et defiance,
Enuie, rancueur, medisance,
Blasphemes et rages ont cours :
Charité la marque luisante
De Chrestienté trionfante,
Esteinte se cache en nos iours.
Nous pointillons sur la doctrine :
Chacun à sa poste en deuine,
Barbouillant la religion.
Non contens nos songes en dire,
Les publier et les escrire,
En armons la sedition.

O Religion mal-menee,
Les Mondains qui t'ont profanee
Te tiraillent à leurs plaisirs.
Le tyran qui mal te manie
En establit sa tyrannie,
Le peuple ses trompeurs desirs.
Sous ton saint nom tout se renuerse.
L'auare l'auarice exerce :
L'inhumain l'inhumanité :
L'yurongne son yurongnerie :
Le brigand la briganderie,
L'impudic l'impudicité.
L'ambition sous toy s'auance :
Sous toy se haulse l'ignorance :
Sous toy la gueule s'entretient :
Sous toy florist la fetardise :
Sous toy l'impieté maistrise :
Sous toy le forfait se maintient.
Donques tu n'es plus qu'vne fable,
O Religion venerable,
Vn nom feint, masque de vertu :
Sous lequel le vice ordinaire
Deborde le monde à mal-faire.
Religion sainte, où es-tu?
Où es-tu, Religion sainte?
Quelle bonne ame au vif attainte
De te garder se vantera?
Mais qui tenant la loy benigne
De Iesus Christ en estant digne
Le nom de Chrestien portera?
Celuy qui mettant sa fiance
En vn Dieu, de son alliance

Ne voudroit pas se foruoyer.
Celuy qui viendra par humblesse
En douce et deuote simplesse
A la loy de Dieu s'auoyer.
Celuy qui de tout son courage
Aimera Dieu, tout bon, tout sage,
Tout saint, tout entier, tout pouuant.
Celuy qui vn Dieu seul adore,
Pour feinte que lon peigne ou dore,
Desloyal ne s'en démouuant.
Qui la reuerence à Dieu deue
A autre qu'à luy n'a rendue :
Mais s'y fiant et l'honorant,
Iour et nuict en sa loy repense :
S'y plaist, en ha reioüissance,
La songeant et la discourant.
Non pour en faire vne parade,
Ou quelque vaine mascarade,
A piper les autres humains :
Non pour en abusant, la dire :
Mais pour dedans son cœur l'escrire.
Mais pour la mettre dans ses mains.
Son prochain d'vne amour extreme
Il aimera comme soy mesme.
L'aidera, le confortera.
Luy fera d'vne mesme grace
Tout ce qu'il voudra qu'il luy face.
Ce qu'il fuyroit, ne lui fera.
Son cœur qui à bien faire tire
Hors de raison rien ne desire,
Dont son voisin s'offenseroit.
Enuers les hommes debonnaire,

Plustost que d'vne seule en faire,
Cent iniures endureroit.
L'autruy ne conuoite ny pille.
D'autruy la femme ny la fille
Il ne voudroit deshonorer,
Sa main il n'a iamais polue.
Il ne rançonne ny ne tue.
Pour rien ne veut se pariurer.
S'il fault, reconnoist son offense :
S'amande, en fait la repentance :
Et iuste et droit y satisfait.
La Religion n'est pas feinte
D'vn qui garde ainsi l'ame sainte,
Fuyant comme mort le mesfait.
Au moins, Peruers, si de mal-faire
Vous ne pouuez plus vous retraire
Plongez en la perdition,
Au moins de vostre forfaiture
Ne faites plus la couuerture,
L'innocente Religion.

La Lyre à l'Asne, au Porc la Harpe :
Haze au viuier, au clapier carpe.
Qui l'oit ne l'oit : Qui voit ne voit.
L'ignorance est mal volontaire.
C'est grand mal telle faute faire,
Qui refait horreur si on l'oit.
Hors de raison tout extrauague :
En exil la verité vague :
L'art non art suit principes faux.
Pour ne voir plus les choses nettes
Les hommes ont faulses lunettes;
Ignorance nous fait cheuaux.

Esprit volant d'æle legere
  Trebusche son homme en misere.
  Ne deprise auant que priser.
  Celuy qui lourd porte vne teste
  Plustost que d'homme d'vne beste,
  Ne sçait priser ny despriser.
Du bonheur vient la nonchalance,
  De nonchalance l'ignorance,
  D'ignorance part le mépris.
  Du mépris sourd la felonie,
  De felonie tyrannie :
  Du Tyran la mort est le prix.
Honte malignité surmonte.
  Dommage suit la sotte honte.
  Honte souuent sert, souuent nuit.
  Peu de crainte grand mal euite.
  La crainte perdant on proffite.
  En son temps toute chose duit.
Qui vaincre peut, la paix demánde.
  De peu de cas vient chose grande.
  L'ennemi mort la guerre faut.
  Le priué, le public empire.
  Si le Roy tout sçauoir desire,
  Beaucoup de clemence il luy faut.
La vertu ferme tout emporte.
  Plus tu peux, plus doux te comporte.
  Qui vend le public, il se vend.
  A traistre iamais ne te fie.
  Gloire auecque peine establie
  Par vn hazard se perd souuent.
Grands honneurs font les grands courages.
  Presse de maux les rend sauuages.

Au desespoir s'oubli' l'honneur.
Tous ensemble faut entreprendre,
Ou bien chacun à part se rendre.
Vertu conqueste vn doux bonheur.
Hantise abat la reuerence.
La douceur du superbe tance.
Vaincu patist, ne fait la loy.
Los mesprisé croist d'auantage.
Euenemens font le fol sage.
Qui tient sa foy, fait tenir foy.
A mesme tout et ne rien faire
C'est des cœurs la perte ordinaire.
Grand dueil ne reçoit reconfort.
En guerre où plusieurs Chefs commandent
Les affaires point ne s'amendent.
Le bon ordre fait le plus fort.
Rien ne craint l'estat en concorde.
Ce qui plus oste la discorde
C'est la crainte de l'estranger.
Ne resou rien à la volee.
Depuis qu'elle est à la meslee,
Bataille ne peut se ranger.
Qui fait hostilité, l'endure :
Plus vaut à repousser l'iniure
Qu'à la faire l'homme de cueur.
Qui à rien qu'au public ne tire,
Les cœurs des hommes il attire.
Qui se borne soit le veinqueur.
Peu vient à bien l'outrecuidance.
Courroux s'éfume sans vaillance.
Qui le sien garde assaut l'autruy.
Peu proffiter, prou peuuent nuire.

Ennemi fait vertu reluire.
Qui hait et doit, sent double ennuy.
Il craint qui sçait que vaut fortune :
Fortune n'est contente d'vne.
C'est honte perdre par mésoing.
Qui veut auancer il auance.
Victoire la guerre commence.
L'heur passe tost qui n'en a soing.
La vertu des Rois c'est sagesse :
L'honneur, c'est la sage vieillesse :
La force, l'amour des suiets :
La joy', le ieune âge sans vice :
La charge, l'entiere iustice :
La richesse, vne ferme paix.
Ce qu'Art ne peut, hazard l'acheue.
Plus le mal surprend, plus il gréue.
Les Roys croyent trop de leger.
Qui pour bien mourir, veut bien viure,
Raison non passion doit suiure.
Méprendre fait mal rengreger.
A tous non à chacun faut croire.
Grandeur fait le caché notoire :
La contrainte est demi raison.
Tant ne plaist la chose conquise
Que la chose qui est requise :
Peur de perdre est d'amour tison.
Mieux va l'estat et la prouince
Où seul mauuais regne le Prince,
Qu'où tout son conseil ne vaut rien.
La certaine garde et defence
Du Roy gist en son innocence :
En son conseil le commun bien.

Parle à Dieu comme ouy des hommes;
  Comme ouy de Dieu parle aux hommes
  Sage ne peut estre contraint.
  Le temps est de verité pere,
  Verité d'Innocence mere,
  D'Innocence vertu s'empraint.
Rien violant long temps ne dure.
  Coustume est vne autre nature.
  Beaucoup se perd, où peu fait tout.
  Qui bien commence, bien auance.
  Qui par petite erreur commence,
  En grande erreur se trouue au bout.
Croire tu dois, qui veux apprendre.
  Promtement nul ne peut comprendre
  La chose à laquelle il n'est duit.
  A force d'entente pareille
  La memoire promte s'éueille.
  Penser nouueau soudain s'enfuit.
L'homme bien né sçauoir desire.
  Bien sçauoir celuy se peut dire
  Qui peut enseigner bien à point.
  Quelques vns aiment mieux parestre
  D'estre sçauans et ne point l'estre,
  Que l'estre et ne parestre point.
Auarice est outre nature,
  Qui rien que l'auoir ne procure.
  Mais des pieges il inuenta
  Qui premier se meit à bien faire.
  L'homme aime l'homme d'ordinaire,
  L'auare seul s'en exemta.
Qui pense ignorer, se dispose
  A chercher ce qu'il se propose :

Le bien cherchant le trouuera.
L'ayant trouué quoy que puisse estre
L'ira iuger et le cognoistre :
Le iugeant sçauant se fera.
Bien juger appartient au sage.
Le peuple est maistre du langage.
Chacun vault où il est prudent.
Nul à l'autre ne fait apprendre
Ce qu'il n'ha ny ne sçait comprendre.
L'erreur des grands nous va perdant.
Qui ne croit ce qu'on luy propose,
A le reprouuer se dispose.
S'il ne sçait pas le reprouuer,
Qu'il le croye et que plus n'en doute.
Qu'vn autre il croye et qu'il l'écoute,
Celuy qui mieux ne sçait trouuer.
Le mal assoupi ne remue :
Si nature faut, l'art le mue.
Que le Prince luy-mesme aux bons
Les honneurs et les estats donne.
Mais que des autres il ordonne
Pour faire les punitions.
Ren à chascun comme il est digne.
C'est blasme donner à l'indigne ;
Bienfait mal assis est méfait.
A Dieu, la maiesté Royale
Par liberalité s'égale.
L'homme à l'homme est Dieu, qui bien fait.
Vertu fait la vie meilleure.
Vertu c'en est l'encre plus seure,
Que nul fortemps ne forcera.
Ne songe ce qui n'est à faire.

Fay beaucoup, et ne promé guere:
Aime ton peuple, il t'aimera.
Aime toy, non d'amour si vaine
Que toute autre amour te soit peine.
Qui s'aime trop n'a point d'ami.
Ami, qui vn autre ami aime
Et le secourt, fait pour soymesme.
Sot ami, c'est vn ennemi.
Aux affaires se fait le sage.
Pren le certain pour l'auantage.
Qui pense bien n'est pas oisif.
Pensant bien, tant de fois on pense
Que l'on pense auecques prudence.
Qui pense plus est moins fautif.
Efforce toy de si bien faire
Qu'en bien faisant tu puisses plaire
A tous non seulement à toy.
Vn bon Roy, Dieu nous represente.
Le Roy, c'est vne loy viuante :
Tant la loy peut auec le Roy.
Prou de sens en peu de langage.
Le fou se perd là où le sage
En peu de mots le vray deduit.
D'vn petit glan sourd vn grand chéne :
Petits chainons font la grand chaine :
Petit labour porte grand fruit.

Changeons propos puis que tout change.
Le gros brochet le menu mange :
La fourmi mange les crapaus.
D'habits d'autruy mal on s'honore :
L'oiseau se perd qui trop s'essore,
Si lon vole mal à propos.
Comme auroit la langue emplumee
Renard qui dort la matinee?
La force le perd où est l'art.
Qui n'ha rien en ce maudit âge
Est tenu pour fol, fust-il sage.
La peste fuy tost, loing et tard.
Iettez viste la verge blanche :
Qui s'obstine sus la reuanche
Pourra bien se voir à l'aflac.
La matiere enfoncer on n'ose :
Et perderons-nous nostre cause
Pour n'auoir veu le fonds du sac?
Vous ne voulez quitter les armes?
Gardez du Crocodil les larmes :
Et de l'Aspic gardez la dent.
Gardez du Basilic la veue ;
Gardez du Scorpion la queue.
On peut bien rire en se perdant.
C'est vn vieil mot, ou rendre ou pendre :
Quartier vendu fait l'autre vendre :
Vous battez, les autres prendront.
Autour acharné sus la poule
Fuit son gibier. Le temps se coule :
Nos ans vont, et plus ne viendront.
Fol quiert malheur. Fol tost commence.
Fol se debat. Fol rien n'auance.

Fol est soudain fol decouuert.
Fol plus depend qu'il n'ha de rente.
Fol de raison ne se contente.
Fol se laisse prendre sans verd.
Fol ne garde son asseurance :
Fol se paist de vaine esperance :
Fol se repent, fol se deçoit.
Fol ce qu'il tient à ses pieds iette.
Fol quitte et lasche et puis regrete.
Fol ne croit que quand il reçoit.
Le Corbeau trouua la Vipere
Qui dormoit : et d'elle veut faire
Son gibier. Du bec la beca.
Elle se reueille bequee :
Et s'eueillant s'est rebequee :
Mord à mort cil qui la pica.
Ce Dieu que l'Vniuers adore
Pere de tous, le Pere honore
En la gloire de ses enfans.
Ainsi qu'il honore le Pere,
Fait luire l'honneur de la mere
Entre ses enfans trionfans.
Ne suy du papillon la ioye :
Vn mal appaisé ne rudoye :
De la fumee ne tombe au feu,
Par l'æle ne prent la Cigale.
Le vin tu as fait si l'auale.
Lors ce fut ieu : ce n'est plus ieu.
Vn grand desert de grande vile :
Femme et vin perd le plus abile :
Emant aillé n'attire fer.
La figue i'appelle la figue.

Pour entrer en la saincte ligue,
Faut vomir la poison d'enfer.
Le croyant ne le voudras croire.
Le riche (c'est chose notoire)
Est méchant ou fils de méchant.
Don d'ennemy c'est malencontre :
Chastoy d'ami c'est bonnencontre :
Qui te mordra te va lechant.
Ie ne mange pain de mensonge :
Desir d'auoir mon cœur ne ronge.
De parler aux foux vient mépris.
L'enfant chastie et discipline :
Achette la bonne doctrine :
Ne la ven, car elle n'a pris.
La débauche est la fosse creuse :
Vn piege l'amour cauteleuse.
Qui se remord? qui se repent?
Qui suit l'amour et la mollesse.
Volupté glisse flateresse,
Et pique et mord comme vn serpent.
Le débauché c'est vn nauire
Où le pilote yure soupire
Sus la mer vn somme profond.
T'ont batu sans que t'en doulusses :
T'ont tiraillé sans que le sceusses :
Verras tu point ce qu'elles font?
Le dernier venu c'est le maistre :
Oysons meinent les Oyes paistre :
Le Loup mourra de dans sa peau
Sinon que tout vif tu l'escorches.
Marchez deuant les portes-torches :
Lon brunche au chemin le plus beau.

O Cheureuil le Lyon n'attaque :
Le portant hasté se détraque :
Dieu peut tout, mais tout il ne veut.
Les grands bœufs ne font les grans raies.
De grands langages grandes baies.
L'homme veut tout qui rien ne peut.
Les asnes s'affublent de chapes :
Dieu sçait comment se font les Papes.
Rois naissent tels qu'il plaist à Dieu.
Chacun veut emplir sa besace.
Qui fait bien, n'ha ny gré ny grace.
Adieu l'estat, les loix à dieu.
Belles fleurs naiues et franches,
Qui florissiez nettes et blanches,
Fermes en fidelle candeur,
Le Sceptre d'or entre vos fueilles
Droit s'éleuant, haut à merueilles
Iettoit vne grand' resplendeur.
La blancheur s'est faite sanglante :
En noirceur hideuse et dolante,
L'or du Sceptre s'est obscurci.
Vos fueilles sont toutes fletries :
Vos beautez se sont defleuries :
Vostre pouuoir s'est raccourci.
Mais quand auec la primeuere
Vn Soleil qui meilleur éclere,
En douce paix vous reioindroit,
O blanches fleurs gayes nouuelles
Plus que iamais floririez belles.
Vostre honneur au loing s'étendroit.
Changeons de ieu. La ligne aligne :
Iamais tigneux n'aima le pigne :

Haine de Princes est la mort,
Grand bien ne s'aquiert en peu d'heure.
A qui trop pense, prou demeure.
Qui plaide à son seigneur ha tort.
Le fol à son maistre se ioue :
Du char la plus mechante roue
Est celle qui crie tousiours.
Morte la fille, mort le gendre :
Grand priuauté mépris engendre:
Mauvaise garde paist les Ours.
Lon connoist au fait que vaut l'homme :
Le loup retourna loup de Romme:
Bon gardeur passe l'amasseur.
Mechant ouurier bon outil blâme.
Qui put le plus, le plus s'ambâme.
Croire de legier n'est pas seur.
Le temps le quiert, le ciel l'ordonne :
A ceux qui ont l'auoir se donne :
Trop haut monté doute souuent.
Fin larron le larron derobe.
Deuers le feu la double robe,
Le mauuestu deuers le vent.
Trop de miel mangé s'amertume :
Qui trop le plaisir accoustume,
Gaste du plaisir le plaisir.
Le chien cè qu'il vomist remange.
Le fol de faillir ne s'étrange :
Hastif se repent à loisir.
C'est malheur voir le droit enfreindre
Par vn de qui ne t'oses plaindre.
L'auant iugé sans iugement
Condamne souuent l'innocence.

Vouloir dire et n'auoir licence
De parler, c'est un grand tourment.
Le petit craint du grand la faute :
Du puissant la commande haute,
S'il ne commande bien se perd.
Du fier la gloire deuient honte :
Tort il attrait qui n'en fait conte :
Crain l'ennemi qui moins appert.
La grand' mauuaistié se retire
Sous beau parler. Le mal est pire
Qui fait le plus montre du bien.
Couardise on nomme cautelle :
Chicheté ménage on appelle :
Mais l'asne est asne, et le chien chien.
Soy dur à ouir qui accuse :
Se taire du haineux est ruse.
Le doux langage ha son venin.
Qui doute, entreprend d'asseurance
En fait d'iniures, l'oubliance
Est remede seur et benin.
Rigueur vient où iustice tarde :
Le malade qui mal se garde
Son medecin rend maupiteux.
Sinon à tort nul te haïsse.
Puni le dur en sa malice :
Pardonne à qui sera honteux.
Malheur malheur l'homme seul greue.
S'il chet il n'ha qui le releue :
S'ils sont deux, deux s'entr'aideront.
Vne corde deux fois retorce
Endurera plus d'vne force :
Tire grand charge, et ne se rompt.

Le Porc enseignera Minerue.
Qui ne sçait maistriser qu'il serue :
  Chacun pour soy et Dieu pour tout :
  Qui se pourra sauuer se sauue.
  Fortune par derriere est chauue.
  Prendre faut tout par le bon bout.
Cherchez et sçauoir et sagesse.
  Qui ha les lettres, ha l'adresse
  Au double d'vn qui n'en ha point.
  Donne à Fortune peu de chose.
  Beaucoup te rendra. Qui rien n'ose
  N'auancera iamais d'vn point.
Ose Mortel chose mortelle.
  L'Asne auec le Cheual n'attelle.
  Qui peu ne garde, perd beaucoup.
  Mechanceté n'est corrigeable :
  La simplesse est trop deceuable.
  Pense et repense auant le coup.
Deffie toy : la deffiance
  Est tout le nerf de la prudence.
  Sois iuste : et Dieu te poussera.
  L'homme mal né ne peut reluire :
  Doctrine le bien né peut duire.
  Nonchalance le gastera.
Le souffreteux est miserable,
  Et le trop riche est enuiable.
  Puisse-ie viure entre les deux !
  Au moyen mon desir ie fiche.
  Pour ne me voir ny gueux ny riche
  I'eli mon aise au milieu d'eux.
Le bien-fait receu rememore :
  Qui peut te faire bien, honore :

Applaudi l'homme de valeur.
Insolent ne soit qui prospere:
Au malheur ne te desespere.
Pour peu bonheur, pour peu malheur.
Au chef, des soldats la prouesse.
Tarder fasche, et fait la sagesse.
Fay longs aprests pour vaincre tost.
Cent fois remue, vn coup arreste:
Fautes d'autruy font saine teste.
Vn perd ou sauue tout vn ost.
Ne passe rien à prendre garde:
Il court assez qui bien retarde.
Qui sert au temps, il est loué.
S'oublier quelquefois profite.
Qui fault pour bien faire, merite:
Bien qui nuist, est desauoué.
Mauuais conseil ne porte change:
Mal à propos il se reuange
Qui au mechant ioint l'innocent.
Cour plustost mespris que folie:
Où regne sens, l'œil ne s'oublie:
Il faut qui aux fautes consent.
Rire d'vn malheur, c'est outrage:
L'iniure s'aigrist du langage.
Qui choie mechant, nuit au bon.
Hyer fut d'auiourd'huy le maistre.
De l'autruy volontiers se paistre
Longuement ne plaist sans cuisson.
L'accoustumance est loy bien dure:
Qui prend trop d'aise il en endure:
Il perd sa foy qui n'en ha point.
La foy c'est tout ainsi que l'ame:

D'où part iamais ne s'y reclame.
Bonté change si on la point.
Il ha de quoy qui veult mal faire.
L'autruy le nostre fait deplaire.
C'est regner ne rien conuoiter.
Louange et debauche n'accorde.
Où n'y ha point misericorde,
Que sert prier ny lamenter?
Blasme par mechant est louange:
Il est loué, non qui estrange,
Mais qui range ses appetits.
Qui veut passer son outrepasse
L'egalera s'il ne la passe,
Ne demourant des plus petits.
Tort se fait qui l'indigne prie.
Qui fait pitié se fortifie.
Pitié d'autruy de soy ha soing.
Qui preste en heur, au mal le treuue.
Qui est bon, cherche en faire preuue
Plaisir double, offert au besoing.
Qui tost donne, deux fois il donne.
Vn beau refus pour bienfait sonne.
Prompt refuseur tromper ne veut.
Qui bien l'assied reçoit la grace:
Vn bon cueur le meffait ne passe:
Plus reçoit qui plus rendre peut.
C'est dol prendre et ne pouuoir rendre:
Prendre c'est sa liberté vendre.
De mesme cueur il prend qui rend.
Qui ne sçait donner ne demande.
Qui souuent donne redemande.
Don de riche tost se reprend.

A qui tousiours de dons tu vses,
Larron le fais si le refuses.
Tanser qui cherche en toy recours,
C'est le condemner de mal faire.
Tanser vn homme en sa misere
C'est cruauté non pas secours.
Qui dit, homme ingrat, il outrage.
Homme ingrat à tous fait dommage.
Les ingrats font les bons, vilains.
Peu manque aux pauures, tout aus chiches.
Les auares quoy qu'ils soyent riches
Iamais ne sont ny souls ny plains.
L'auare sur tous se mal tréte :
A l'auare autant fait disette
Ce qu'il ha que ce qu'il n'ha pas.
Pour tout mal aux auares prie
Et souhaitte vne longue vie.
Rien ne font de bien qu'au trespas.
C'est vne honte bien honneste,
Pour vn bon droit perdre la teste.
Bonne honte sort de danger.
Au fait douteux vaut hardiesse :
Deshonneur la noblesse blesse.
Noble ne peut s'asseruager.
Vieil tort souffert nouueau tort meine :
Vengeance faut s'elle est soudaine.
Qui se vange vit de nouueau.
Grand ennemi veinc qui veinc l'ire
L'ire du bon tost se retire.
L'ire met l'homme hors de cerueau.
Patience outree deuient rage.
Le courroucé s'estime sage

Où c'est qu'il est plus transporté.
Au courroucé ne laisse en voye
Le baston. Le puissant foudroye
Se courrouçant d'authorité.
Que nul à bon droit te haïsse.
Rigueur approche de iustice.
Pren mal aise, l'aise prendras.
Ce qui ne peut changer, supporte
Et ne t'en plains. De ce qui porte
Changement, estat ne feras.
Bien peut se cacher non s'éteindre.
Pour delaissé tu ne dois plaindre
Cela qui n'est qu'entrelessé.
Le beau dessein, bien qu'il demeure,
Pourtant ne faut dire qu'il meure :
L'honneur foulé n'est oppressé.
Nouueau los, le vieil los remonte :
Blâme frais l'honneur vieil démonte.
L'honneur d'indigne est deshonneur.
Bon renom luit mesme en cachete.
L'honneur est de grand garde et guete.
Le grand thresor que c'est l'honneur!
Ce mal est de tous maux le pire
Où l'offensé n'ose mot dire.
Tout malheur se croit de leger.
Qui gaigne et gaignant se diffame,
Il perd : c'est vn honneste blâme
Pauure estre dit bon ménager.
En cueur attristé ne te fie.
Souffrir à douloir remedie.
Tourment fait mentir l'innocent.
Le mal de l'ennemi soulage

Le mal de qui reçoit outrage.
Le mal qui fait bien on ne sent.
Ce qui plaist à tant, à grand' peine
Peut se garder. Le cheueu meine
Sa petite ombre auecques luy.
Coupable craint de comparoistre :
Quoy que petit il le vist estre,
Le sage craint son ennemy.
Qui tousiours craint, se rend coupable.
Au mal qui n'est point euitable
C'est grand folie en auoir peur.
Qui craint ruine, la ruine
Tost ne l'accable ny ruine :
Qui ne la craint tombe au malheur.
O quel malheur vieillir de crainte!
L'homme qui craint dauant l'atteinte,
Est doublement de maux attaint.
Moins est que le valet le maistre
Qui craint ses valets. Bien doit estre
Leger le sommeil où lon craint.
Maiesté sans force n'est seure :
De mal-auis malheur demeure.
Aise et mal se suiuent de pres.
Tant ne vaut victoire esperee
Que la bonne paix asseuree :
Appaise Dieu : commence apres.
Nul grand estat de paix n'a ioye :
Car si dehors il ne guerroye,
L'ennemi trouue en sa maison.
De trop d'aise la negligence :
De negligence l'insolence :
D'insolence maux à foison.



O Deesse de grand' puissance
A qui rendent obeissance
Les habitans du monde bas:
Toy qui es tout aussitost preste,
Comme de les hausser au feste,
De les ietter du haut en bas.
O toy, qui maistresse te iouës,
A faire les sceptres des houës,
Tirant le pauure du fumier:
Qui renuerses en funerailles
Les grands trionfes des batailles,
Perdant leur orgueil coustumier.
Le craintif ouurier de la terre
Deuotieux te vient requerre:
Le Portugois, qui ses vaisseaux
Met sur la mer en equipage,
Pour faire auare vn long voyage,
Te doute, O la Royne des eaux.
Le Saxon pistolier horrible,
Le Turc Tyran archer terrible,
L'Espagnol fin et valeureux:
Les Citez en toutes contrees,
Et les Roynes de peur outrees,
Et les Roys te craignent pour eux.

Que d'vn pié vangeur par iniure
Tu n'abates la fierté dure
Du pilastre planté debout :
Que le peuple par chauds alarmes
N'émeuue le repos des armes
Pour troubler l'empire par tout.
Tousiours la necessité forte,
Qui demarche dauant toy, porte
Ses gros cloux en sa main de fer,
Et brandist la barre cruelle,
Et iamais ne s'esloignent d'elle
Les outils des bourreaux d'enfer.
Bonne Esperance et la Foy rare
Peu souuent d'auec toy s'egare,
Couuerte d'un blanc vestement :
Combien que, laissant ennemie
Des puissans la douteuse vie,
Toy, tu changes d'accoustrement.
Mais le vulgaire variable,
Et l'amie non guiere stable,
Arriere esloignez s'en iront :
Lors que le vin est à la lie
Les amis de la compagnie
Cauteleux se departiront.
O Deesse vien secourable :
Et fay le mutin miserable,
Qui s'éleue contre mon Roy.
Contre le felon fauorise
De mon iuste Roy l'entreprise,
Et chasse des siens tout effroy.
O la honte de nos furies !
O l'horreur de tant de turies

De Citoyens à Citoyens!
Quelle façon d'indigne outrage
Ne court forcenant de nostre âge
Contre le droit de tous liens?
L'hoste desloyal vend son hoste:
Ce temps maudit des maris oste
Et rompt la saincte liaison:
Rien n'a valu le nom de Pere,
Ny de fils : rien le nom de Frere,
Pour garantir de la traison.
Où ne s'est elle débordée
Nostre jeunesse outrecuidee?
Où a t elle eu dauant les yeux
De Dieu vangeur la bonne crainte,
Si bien qu'elle se soit rétreinte
De profaner les dignes lieux?
De quels temples la place pure
Ont-ils sauué de leur ordure,
Qu'ils n'ayent méchamment souillé?
Et quelles personnes sacrees
N'ont-ils (les perdus) massacrees?
Quel Sepulchre n'ont-ils fouillé?
Des morts, aux caueaux des Eglises
A sac par sacrilege mises,
Ils ont troublé le saint repos :
Et les reliques tant prisees,
Arrachant des chasses brisees,
Aux chiens en ont ietté les os.
Des deuotieux monasteres
Ils ont faict deserts solitaires
Le troupeau deuôt banissans :
Les vierges à Dieu dediees

Ont incestement mariees,
Des vœux le respect honnissans.
Faisant ieu de grandes malices,
Ont renuersé les edifices,
En l'honneur divin consacrés :
Dont les deplorables ruines
De leurs impietez malines
Sont les monuments execrés.
Mettez fin, Engeance execrable,
A telle rage miserable,
Ouuriere de tant de mesfaits :
Souls et las de vostre mechance,
Cessez par cruelle vengence
D'expier forfaits de forfaits.
O Dieu dors-tu ? quand le pariure
Orgueilleux en son ame impure,
Braue l'innocent outragé.
Le déloyal hautain prospere :
Les Bons (desquels tu te dis pere)
Quittent leur païs sacagé ?
La haue langueur de famine
Le peuple des champs extermine,
Fuyant de son maudit labeur :
Qui banni de sa maison erre
Et queste en estrangere terre,
S'accable d'vn dernier malheur.
La guerre abat l'honneur des villes,
Aneantist des loix ciuiles
La crainte par impunité :
La fiere ignorance authorise,
Les bonnes arts defauorise.
Manques du loyer merité.

Dieu t'ennuis tu de ton ouurage?
  Veus-tu bastir vn nouuel âge
  Ruinant le siecle peruers?
  Les saisons vont desaisonnees :
  Le cours dereglé des annees
  Se fouruoye errant de trauers.
En Ianuier contre la coustume
  L'air de flambans éclairs s'allume :
  Nous auons le tonnere oui
  En Auril et May pesle-mesle.
  L'orage, la neige et la gresle
  Tout plaisir ont éuanoui.
De l'hyuer l'oisiue froidure
  Outre son terme prefix dure,
  L'espoir du printemps retardant :
  Les fruits en la fleur auortee
  Fraudent leur ioyeuse portee
  Dauant la montre se perdant.
C'est que la terre débauchee
  A la Deyté recherchee
  Cesse de rendre vn sainct deuoir.
  Les mortels les grans Dieux irritent,
  Et mal deuôts plus ne meritent
  De sentir leurs graces pleuuoir.
Mais le Ciel courroucé menace
  Des humains éteindre la race.
  Vn Comete plein de terreur
  De rayons malins nous regarde,
  Qui soufrete et famine darde,
  Peste, gast, meurdre, et toute horreur.
O vray Dieu si nous pauures hommes,
  L'ouurage de tes mains nous sommes:

Si tu es tout bon, tout puissant :
Si tu veux et tu peux bien faire.
D'vn œil clement et salutaire,
Voy-voy ton peuple perissant.
Les Mahometans infidelles,
Tartares, Turcs ames cruelles,
Veus-tu les auoüer pour tiens?
Es-tu leur Dieu Pasteur et maistre,
Que tu les vois florir et croistre
Baissant l'honneur des Chrestiens?
Qui de haine et rancueur meurdriere
De tes loix ne se chalans guiere,
Maudits s'entreuont guerroyant :
Voire ceux d'vne mesme terre
Pour ton nom s'entrefont la guerre :
Et tu les vois, ô Foudroyant ?
Ie ne croy que tu puisses prendre
Plaisir à voir le sang répandre
Des tiens par les tiens dehachez:
Ton honneur tres-saint tu ne laisses
En garde à des mains vangeresses
Des cruels de meurtre entachez.
La Paix bonne et l'Amitié belle
(Non haine et discorde mortelle)
Accompagnent ta Royauté :
Doncque bon Dieu nos cueurs inspire
D'vn meilleur esprit : et retire
Nos mains de toute cruauté.
Empesche nos erreurs de croistre :
Fay que tous puissions te cognoistre,
Si ta grandeur nous le permet :
Ou garde que par ignorance

Ne nous perdions à toute outrance,
Mal qui sous ton nom se commet.
Par ta saincte et clemente grace
De nos fils amende la race,
Ramenant vn siecle plus doux :
Repurgeant nos pechez, émonde
Le plant vicieux de ce monde :
Oste l'ensanglanté courroux.
Des peruers le dessein foudroye :
La ieunesse à la vertu ploye :
Aus vieux donne vn doux reconfort.
Ta clairté sur mon ROY rayonne.
Fay qu'vn bon conseil l'enuironne,
Le tenant droiturier et fort.
Fay que ma chanson veritable
Soit dauant mon Prince agreable :
Fay qu'il maintienne la vertu :
Et de la langue flateresse,
Qui me tasche offenser traitresse,
Mousse le tranchant rabatu.
Ainsi par concorde assuree
La Royne leur Mere honoree,
Puisse voir en prosperité
De ses fils le Royal lignage
Florir, tous viuans vn long âge :
Moy iouyr du don merité.

FIN.

Garre l'eau. Dieu quelle ciuette!
Qui le manche par depit iette
Apres sa congnee, il est fou?
Tost ou tard. Le meilleur au pire.
Bien eschapé ne se peut dire
Qui traine encore son licou.
Ailleurs : autre prunier secoue.
A la fin qui par trop s'y ioue,
Il se fait bien mordre à son chien.
Couchon à tout : ou double ou quite.
Veincre ou mourir. Il perd qui quitte.
Qui craint ne gaigne iamais rien.
Rempars de bon fer, non de terre.
Plante, basti : ne fay la guerre.
Que chacun fist bien son métier!
Il va pluuoir : serre ton linge.
Singe, tu seras tousiours Singe.
Luy fut Euesque, et puis Meunier.
Bonne lame sans vne paille!
Garde qu'au besoing ne te faille.
Ce n'est pas or tout ce qui luit.
En cent ans baniere ciuiere.
O que de couteaux de tripiere!
L'aueugle vn aueugle conduit.
A quatre deniers la hottee.
La Lisse fait tost sa portee :
Aueugles naissent les chéaux.
Au ris, le plus hatif s'échaude.
Rouge paillard, palle ribaude.
On donne des brides à veaux.
Tout l'Esté chanta la Cigale:
Et l'hyuer elle eut la faim vale:

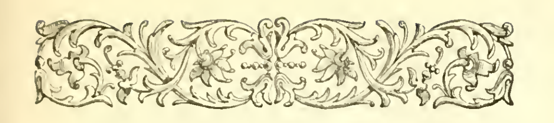
Demande à manger au Fourmi :
Que fais-tu tout l'Esté? Ie chante.
Il est hyuer : dance faineante.
Appren des bestes mon ami.
Plus y perd, qui ha plus de honte.
Le Loup ne prend iamais par conte.
Pays gasté n'est pas perdu.
Vne main tire et l'autre file :
Le couteau, le couteau afile :
En payant quite s'il est deu.
Ou chaud ou froid : ou lâche ou liè.
Tu as beu le bon, boy la lie.
Soy bon ou vau-rien tout à fait.
Viure, n'est sinon vn passage.
Au sortir des plaids lon est sage.
Prou de parolles, point d'effet.
Ne gosse en choses d'importance.
Des maulx passés la souuenance
Donroit vn plaisir meruellieux!
Mille chagrins pour vne ioye.
Qui ne voudra rompre, qu'il ploye.
Dieu punira les orgueilleux.
Qui à batre se veut ébatre,
Trouue en son chien de quoy le batre.
Semblables mœurs font l'amitié.
En Mars ou Auril seront Pasques :
Poissonnieres fi de vos caques.
Qui n'oit ne voit c'est grand pitié.
Faut tous mourir pour vne pomme.
O Femme tu fais trop de l'homme.
La Truie songe tousiours bran.
Tousiours ne durera la guerre.

Enuieux est l'erre sus l'erre.
Où n'y ha feu que sert l'esceran ?
Tout tant que l'homme sage entasse,
Fol heritier le desamasse.
Aquerir et iouir sont deux.
A mont à vau mal va le peautre
Là où lon s'atend l'vn à l'autre.
N'aten d'autruy ce que tu peus.
Le Lyon et l'Ours se liguerent :
Vne proie ensemble questerent :
La prennent : en sont en debat :
Le Renard leur querelle auise :
A l'emblee emporte leur prise:
La mange durant leur combat.
Tel foire de peur qui menasse :
Tel ha le bon droit qui le passe :
Tel ha bon bruit qui rien ne vaut.
Loup s'enfuit tandis que chien chie
Noel vient tant noel on crie.
A qui veut assez, rien ne faut.
Qui rit le matin le soir pleure:
Pour payer tout vne bonne heure.
Coc chante ou non, viendra le iour.
Vn grand feu sourd d'vne bluette.
Par vn trou la digue est defette.
La mule perd l'emble au seiour.
Tant qu'il se taist, le fol est sage.
Bien à son aise l'homme nage,
A qui lon soustient le menton.
Sage le Iuge qui tard iuge.
L'arc en ciel creins-tu le deluge ?
Mains et temps font le peloton.

Il étreint peu qui trop embrasse :
  Qui plus se haste s'embarasse :
  Qui veut bon chien il le nourrist.
  Qui peut soufrir veinqueur demeure.
  Tout vient à tems qui attend l'heure.
  Tant grate Chieure que mal gist.
Qui tient la poesle par la queue,
  Ainsi comme il veut la remue :
  L'oste du feu : la met au feu :
  Fricasse comme bon luy semble.
  Vn os à deux mastins ensemble,
  Combien qu'il soit gros, est trop peu.
Le batu payera l'amande.
  Celuy qui nous doit nous demande.
  C'est la fau qui paye les prez.
  La faim le Loup hors du bois chasse.
  Le trauail qui plaist tant ne lasse.
  Autant des tondus que des rez.
De hannetons la bonne annee.
  Ie hay la beauté profanee.
  Ce qui est rare ha plus de prix.
  Le doux refus l'appetit donne.
  Le don qui à tant s'abandonne
  Trop difamé tombe à mépris.
Le plus foulé c'est toujours l'hoste.
  Que cette verminaille on oste :
  Car l'vn meurt de quoy l'autre vit
  A cheual vient la maladie,
  Retourne à pié. Que Dieu maudie
  Le mal que la peste suiuit.
Le trionfe par vaine gloire
  Ne chante dauant la victoire.

Laisse le cham, male herbe y croist.
Feste il est pour qui n'a que faire,
Rane veut le bœuf contrefaire.
Au mal ha pis qu'il ne paroist.
Iadis la tortuē maufette
Pressa l'Aigle qui la reiette,
De la faire voler en l'air.
Par force il l'emporte, et la lasche.
D'en haut elle fond, et s'écache,
Paiment d'auoir voulu voler.
Vn Cerf borgne d'vn œil, viande
Du long d'vne riuiere grande.
L'œil borgne il tenoit deuers l'eau.
Sus la terre du bon œil guette,
D'où plus il creignoit qu'on l'aguette.
Par le fleuue auale vn bateau :
Vn arbalestrier de là tire
Au cerf vne tranchante vire,
Qui les costes luy trauersa.
Mal ne luy vient d'où se defie,
Mal luy auient d'où plus se fie :
Et d'où moins de mal il pensa.
Vn autre Cerf fuit l'enceinte
D'aucuns veneurs : et par contreinte
Dans la cauerne s'est ietté
Du fier Lion qui le dessire.
En vain d'vn malheur se retire
Qui tombe dans l'autre apresté.
Tous courent : mais hors de la voye
De biens mal acquis courte ioye.
Il perd qui gangne par méfait.
Tistre te faut la toile ourdie :

Rien n'entrepren à l'estourdie.
Commencement est demi fait.
Regarde dauant et derriere :
Au Soleil ne porte lumiere.
Ne verse de l'eau dans la mer.
Freslon la Cigale n'appelle
Au prix de la chanson plus belle.
Veux-tu cueillir? te faut semer.
Dauant que de tirer emorche.
Dauant que d'egorger n'ecorche.
Ne crache pas contre le vent.
Vn chien qui se perd et detache
Auecque des tripes n'atache,
Ou tu le chercheras souuent.
Sote beauté, fole richesse,
Malin sçauoir, lasche noblesse,
Prince ignorant, tout n'en vaut rien.
Pourri dedans sous belle montre.
Au poisson à nager ne montre.
Le lieure pelisse le chien.
Soit il honni qui mal y pense.
La vieille rosse encore danse.
O beau muzequin qui tant vaux!
Mais n'est-ce pas vn grand dommage
Que le maistre n'en est plus sage?
Le fein aux chiens, l'os aux cheuaux.
Qui se sent morueux qu'il se mouche :
A rien de sacré ie ne touche.
Qui ne m'entand ie ne m'entan.
Reprenez qui sçauez reprendre,
Apprenez qui pouuez apprendre :
Ie parle des neiges d'antan.



A MONSIEVR DE VILLEROY

SECRETAIRE D'ESTAT.

Quand ie pense au diuers ouurage,
Où i'ay badiné tout mon âge,
Tantost epigrammatisant,
Tantost sonnant la Tragedie :
Puis me gossant en Comedie,
Puis des amours Petrarquisant :
Ou chantant des Rois les louanges,
Ou du grand Dieu le Roy des Anges
Apres le Roy Prophete Hebrieu :
Ores en metre, ores en ryme,
Pour m'honorer de quelque estime,
Mes vers semant en plus d'vn lieu,
Ie ri de ma longue folie,
(O Villeroy, de qui me lie
L'amiable et nette vertu)
Et ie di voyant ma fortune,
Maigre s'il en fut iamais vne,
Ie suis vn grand Cogne festu :

Qui cogne cogne et rien n'auance.
  I'ay trauaillé sous esperance.
  Les Rois mon trauail ont loué,
  Plus que n'a valu mon merite.
  Mais la recompense est petite
  Pour vn labeur tant auoué.
Puis que ie n'ay crosse ni mitre :
  Puis que ie n'ay plus que le tiltre
  D'vne friuole pension,
  Bonne iadis, auiourdhuy vaine:
  Qui m'emmuselle et qui me meine
  Pour m'acabler de passion.
Donques le mieux que puisse faire,
  C'est me tromper en ma misere,
  Maladif pauure que ie suis.
  Voire au milieu de mon martire
  Me faut essayer la Satire.
  Souffrir et taire ie ne puis.
Tout le premier essay ie trace
  Sur vn discours ioyeux d'Horace,
  Patron satiric des Latins.
  Depuis d'vne façon nouuelle,
  En des vers que Mimes i'appelle,
  I'ose attaquer les plus mutins.
Garre la mouche Satyrique.
  Il faut que des coyons ie pique :
  Mon poinson ie vas éguisant.
  A petit bruit la guespe vole :
  Mais quand elle pique, elle affole,
  Tant est son piqueron cuisant.
Ie ne sçay que trop de nouuelles.
  Tu es mort si tu les reuelles.

Aussi bien suis-ie pis que mort.
Qui perd l'espoir il perd la creinte,
Et toute reuerence éteinte.
Il meurt qui vit et se remord.
Ceci n'est rien que de l'ointure.
Ie leur appreste vne pointure
Que ie laisseray dans le vif.
I'ay flaté : i'ay gasté l'enfance :
I'ay nourri l'orgueil d'ignorance.
Ostons-nous de l'ombre de l'If.
Ainsi qu'au vin, en la colére
La verité se monstre clére.
Ie vise ailleurs, et tire ailleurs.
O mechant Loup l'âge t'empire.
Dieu vueille que deuienne pire
En faisant les autres meilleurs.
Le viel Lyon lent à la queste
Est vne dangereuse beste :
A rien il ne sçait pardonner.
La campane dessus la queuë
Du cheual qui mord et qui rue
Auertist de s'en détourner.
La male faim ma dent aiguise.
Il faut qu'à quelqu'vn il en cuise,
Qui tost ma faim n'appaisera.
Au chien qui d'aboyer s'égueule,
Iettez vn bon os en la gueule,
Incontinent il se téra.



Long temps ha que suis aux écoutes.
I'ay sur le cœur certaines doutes
Que ie vous diroy volontiers :
Mais ie crein, et parler ie n'ose.
Qui parle ici? est-ce toy Chose?
Parle : nous n'auons point de tiers.
Mon maistre, la plus part des hommes
En nos vices fermes nous sommes,
Ne pouuans nous en demouuoir :
L'autre part, qui aime le change,
Puis au bien puis au mal se range,
Vn mesme ne se laissant voir :
Voici Pontin qui sur l'estrade
En longue robe se panade,
La cornette à l'entour du cou.
Le voila chez la Balafree
Qui cherche la belle Geofree,
Et fait le ieune et fait le fou.
Puis le voyla qui, quoy qu'il couste,
En veut sçauoir : et prend pour houste
Barbatognas. Oit les leçons.
Va furetant chez les Libraires
Les liures les moins ordinaires :
S'en fait maistre en toutes façons.
Le voici qui soudain s'en fasche :
Frisque et mignon s'enamourache
De quelque muzequin friand.
Aux festins, aux quais, à la messe,

Ne perd de veuë sa maistresse,
Qui doit le pincer en riant.
Guerin auoit la disiontade :
Mais tant aima la condemnade
Qu'il retint vn homme apointé
Qui vn pas de luy ne s'écarte,
Et pour luy manioit la carte,
Tant à son ieu fut arresté.
Mais d'autant que plus il s'arreste
Au vice qu'il a dans sa teste,
D'autant il est moins turbulent,
Et pour moins malheureux il passe,
Que l'autre qui d'vn fait se lasse,
Tantost flac et puis violant.
Et bien Chose veux-tu pas dire
A quoy c'est que ton propos tire?
C'est à toy (di-ie), c'est à toy.
Comment à moy? dy méchant homme.
Ecoutez et vous orrez comme :
Puis vous serez contant de moy.
A tous propos comme admirables
Du vieil temps les façons louables
Tu nous rechantes les louant.
Mais si Dieu t'offroit de renaistre
Au temps tout tel qu'il souloit estre,
Tu chirois tout desauouant.
Ou c'est, que tout tant que nous vantes
Par faux semblant tu le nous chantes,
Et tu penses tout autrement :
Ou c'est, qu'osant bien entreprendre
La raison tenir et defendre,
Tu la maintiens trop laschement.

Et comme vn asne dans la bourbe
  Tu es au milieu de la tourbe,
  Si bien que ne t'en peux rauoir :
  Et combien que tu le désires,
  En t'efforçant en vain tu tires
  Au bourbier où te faut rechoir.
Es-tu courtisan? Tu souhettes
  Ta maison. Et puis tu regrettes
  La Cour, te trouuant seul chez toy.
  Es-tu aux champs? tu veux la ville.
  En la ville, ô ame labile!
  Quand seray-ie aux champs à requoy?
Si tu n'es du festin : A l'heure
  Tu dis ta fortune meilleure
  De manger sobrement à part.
  Es-tu conuié de la feste?
  Tu t'en viens nous rompre la teste.
  Torche, robe, tant soit-il tard.
Criant tu vas à la lipee.
  L'ecornifleur, qui sa soupee
  Perd affamé, quand tu t'en vas:
  Dieu sçait comment c'est qu'il t'acoutre,
  Grommelant et laschant tout outre
  Des mots qu'il ne te diroit pas.
Ie suis friand, ie le confesse.
  Ie le veux bien. Et bien qu'en est-ce?
  Voire poltron et delicat.
  Quand le parfum de ces cuisines
  Me vient donner dans les narines,
  Ie me laisse tomber à plat.
Puis que donc tu es cela mesme
  Que ie suis, ô folie extréme!

Voire beaucoup pire. Pourquoy,
Auecques fieres contenances
Fais tu ces graues remonstrances,
Comme si valois mieux que moy?
Mais si en tes faits à l'espreuue
Plus fou que ne suis lon te treuue,
(Ie di que moy qui à toy suis
A vingt souls par mois) ne m'empesche
Qu'en trois mots ie ne te depesche:
Autrement ferme moy ton huis.
Là, boute : acheue donc ta verve.
Ie prie à Dieu qu'elle te serue :
Car c'est vn petit sermonnet,
Que i'ay recueilli de Caresme,
Fait et rapporté tout de mesme :
D'vn discours de Marionet.
Par l'auis de toute l'escole
Des plus sçauans; vne ame est fole
Qui éloignant la verité
Suit le faux. Par ce formulaire
Les plus grands et le populaire
Tiltre de fouls ont merité.
Nul ne s'en sauue que le sage.
Tout le reste, forcene, enrage,
Court les chans. Ou (pour dire mieux)
Comme dans vne forest grande
Vne grand' tourbe se debande
Du droit chemin en diuers lieux.
Qui deça qui dela fouruoye,
Et nul ne tient la bonne voye :
L'vn court le bas, l'autre le haut :
L'vn à destre, l'autre à senestre.

Au bon chemin tous cuident estre :
Et qui mieux pense aller, il faut.
Vne commune erreur les meine,
Qui les abuse, et les pourmeine
Diuersement par la forest.
Si tu es fou c'est en la sorte.
Porte haut la marote, porte :
Qui te dit fou, luy mesme l'est.
Vne espece y a de folie
Qui regne en ceste humaine vie,
De gens qui craignent de broncher
En beau chemin : Qui fouls s'effroyent
De feux et d'eaux que point ne voyent,
Mourans de peur d'y trebucher.
Vne autre sorte est en vsage
Bien diuerse et de rien plus sage,
Qui à trauers rochers et feux,
A trauers estangs et riuieres
Brusque se donne des carrieres,
Sage à luy, pour tous furieux.
Bien que sa maistresse ou sa mere
Sa sœur ou sa femme ou son pere
Ou ses amis luy crît tout haut,
Garde : voyla vne grand' fosse,
Plus pres de luy la voix on hausse.
Plus il est sourd, moins luy en chaut.
D'erreur à ceste-cy pareille,
(Que nul de vous s'en émerueille)
Le commun des hommes se deut.
Carcasset est fou qui s'endette,
A fin d'auoir dont il achette
Cent mille anticailles qu'il veut.

Son vsurier qui l'accommode
 Est-il pas fou d'vne autre mode?
 Si ie te disoy maintenant
 Te contraignant quasi le prendre.
 Pren cet argent à iamais rendre,
 Serois-tu fol en le prenant?
Ne serois-tu fol de nature
 Si refusois telle auanture
 Qui se presente à ton besoing?
 Si, tres bien ses besongnes faire,
 C'est estre sage : et le contraire,
 C'est estre fat, n'en auoir soing.
Boguin est bien fort habile homme,
 Qui ne donroit pas vne pomme
 Qu'il n'en sçeut r'auoir son denier.
 Et Fabi c'est vne grand' beste
 Qui iour et nuit se romp la teste
 A rimailler. Le sot mestier!
I'ordonne qu'il entre en la dance,
 Quiconq' aime trop la bobance:
 Qui meurt de male ambition :
 Qui pallist de haue auarice :
 Ou se trauaille du sot vice
 De froide superstition.
Là tous. Que chacun prenne place
 En ce pendant que ie rebrasse
 Ma manche, à fin de vous prouuer
 Dessur le propos où nous sommes,
 Qu'auiourdhuy d'entre tous les hommes
 Ne se peut vn sage trouuer.
Mais ceux que sur tous ie déplore,
 A qui deux drachmes d'Ellebore

Plus qu'aux autres faut ordonner :
Voire à qui faut (pour leur suffire)
Toutes les isles d'Anticyre,
Où croist l'Ellebore, donner :
Sont les malades d'auarice
(D'impieté mere nourrice)
Qui ne croiront autre malfait,
Sinon que leur tas diminuë :
Et pourueu qu'il leur croisse à veue,
Estiment vertu le forfait.
Et penseroyent vne grand' honte,
Quand viennent à faire leur conte,
Y trouuer faute d'vn denier.
Car (ce disent-ils) toute chose
Au bien de l'Auoir se postpose :
Qui ne l'ha marche le dernier.
Honneur, vertu, la renommee,
Suit richesse tant estimee.
Ce qui est humain et diuin
Ploye sous richesse la belle :
Lon se fait tout auecques elle.
Qui l'ha dedans son magazin,
Il sera noble, il sera sage,
Iuste, vaillant, de grand courage,
Tout ce qu'il voudra souhetter :
Il sera Roy si bon luy semble.
Amasse amasse, assemble assemble,
Sans iamais de rien te hetter.
Mais qu'est-ce que nous deuons dire
D'Aristippe que lon admire,
Quand il feit ietter à ses gens
L'or qu'ils portoyent en vn voyage,

Pour ce qu'ils tardoyent sous la charge,
A son gré trop peu diligens?
Qui est le plus fou, ie vous prie,
De ces deux? Il faut qu'on en rie:
Mais garde bien toy qui t'en ris,
Si des propos ie ne m'écarte,
Que dauant que le ieu departe
Toymesme ne t'y trouues pris.
Si quelcun d'humeur fantastique,
Qui ne sçait ne chant ni musique,
Resserre Epinettes et Luts:
Si vn, qui est greué peut estre,
A piquer cheuaux mal adestre,
Se monte de cheuaux éleus.
Quand vn, qui n'a sillon ni terre,
Charruë et bœufs: Qui hait la guerre:
Vne armurerie achetroit.
Si, qui n'entend le nauigage,
Dressoit de naufs vn equipage,
Que iamais en mer ne iettroit.
Nous qui pensons que sages sommes,
Ne dirons-nous pas de ces hommes
Qu'ils seroient fouls et hors du sens?
Ie croy, selon droit et iustice,
Que pour tels, chacun en son vice,
Nous les iugerions d'vn consens.
Mais de quoy est-ce que differe
De ceux-ci le riche en misere,
Qui amasse escus et ducats,
Et n'en sçait vser, mais en crainte,
Comme à chose beniste et sainte,
N'oseroit toucher à son tas?

Si quelcun auec vne gaule,
Qu'il auroit tousiours sur l'espaule,
Autour d'vn monceau de fourment
Guette sans que l'œil luy repose :
Et mourant de male faim, n'ose
En tirer vn grain seulement :
Mais viuant d'vne sorte estrange
Des herbes et racines mange.
Ou si dedans sa caue il ha
Des meilleurs vins de toute sorte,
(Que par mer ou terre on apporte)
Mille poinsons qu'il laisse là :
Et iamais du bon il ne tire :
Et s'abreuuant tousiours du pire
Rien que l'aigre et poussé ne boit.
Ou bien, si vn qui de dix passe
Soixante ans, sur vne paillasse
Plus vieille que luy se couchoit.
Ayant et licts et bonnes mantes,
Qu'il laisse là moisir puantes,
Et manger aux tignes et vers :
Bien peu diroyent qu'il n'est pas sage.
C'est qu'en la plus part de nostre âge
Les hommes sont ainsi peruers !
C'est la commune maladie !
Vieupenard, que Dieu te maudie,
Ennemy de Dieu et des Saincts !
A fin qu'vn (auolé peut estre)
S'en donne au cœur ioye estant maistre.
Toy, d'en auoir faute tu crains ?
Quand haulseras ton ordinaire,
De tout ce qui n'est necessaire,

Par chacun iour t'eslargissant,
De combien au bout de ta vie,
Ta faim et ta soif assouuie,
Ton tas iroit appetissant?
Mais comme tres bien tu merites,
Entre les tignes et les mites,
En toute ordure et puanteur,
Telle vie telle fin acheue:
Et ne soit elle encore bréue
Pour faire plus long ton malheur.
Ores que rien ne leur defaille,
Pourquoy est-ce que lon tiraille
Pinçant pillant à toutes mains,
Par faux serments et témoignages,
Par rapines et par outrages,
Faisants des actes inhumains?
Es-tu sage en ces violences?
Mais si à ietter tu commences
Des pierres dessur les passans,
Tous les enfans qui par les rues
T'auiseront comme tu rues,
Diront que tu es hors du sens.
Puis donnant au Diable ton ame,
Quand tu fais étoufer ta femme,
Quand fais ton frere empoisonner,
As-tu lors la ceruelle saine?
Ton auarice à mal te meine,
Qui te fait si mal raisonner:
Que les biens au deuoir preferes,
Pourueu que faces tes affaires
Redoublant tes successions:
Oubliant, et de Dieu la creinte,

Et l'honneur de toute loy sainte,
Et des bonnes affections.
Tu ne veux confesser au reste,
Qu'aussi fou comme fut Oreste,
Ta Clytemnestre as massacré.
Penses-tu qu'apres il forcene,
Et qu'il eut la teste bien saine
Dauant le meurtre perpetré?
Doutes-tu dauant la turie,
Que d'Enfer la fiere furie
Ne l'epoinçonnast au forfait?
Tant s'en faut. Ainçois depuis l'heure
Que du tout sa rage on asseure,
En rien d'enorme il n'a meffait.
Ni n'a blessé son bon Pylade,
Quand son esprit fut plus malade.
Ni Electre sa bonne sœur.
Sans plus vn peu les iniurie
Les appelant, Elle Furie :
Luy, ce que fait dire son cœur.
Dedans Rouan la bonne ville
Fut vn taquin nommé Fainuille,
Pauure de l'or et de l'argent
Qu'il auoit en grande abondance :
Car ne mangeoit que du lard rance,
Et du pain de blé tout puant.
Et si ne beuuoit qu'aux dimanches,
Ou du trancheboyau d'Auranches,
Ou du colinhou verdelet :
Les autres iours de la semeine
Il beuvait de la biere pleine
De vers groulans au gobelet.

Il va tomber en maladie
D'vne pesante lethargie,
En laquelle estoit assommé
Tellement, que desia de ioye
Son heritier fripe, et s'émoye
Où son argent est enfermé.
Prend les clefs : des coffres s'assure.
Le Medecin (qui luy procure
Sa santé) loyal, diligent.
Cherchant moyen de le remettre,
Fait dauant luy des tables mettre,
Et les couurir d'or et d'argent,
Qu'on luy répand à son oreille,
A son nez. Le son le reueille.
Il reprend vn peu ses esprits.
Et le Medecin qui le traitte
Luy dit : Or sus toymesme guette :
Autrement tout te sera pris.
De mon viuant ! en ma presence !
S'écria le vilain qui pense
Estre mort. Si viure tu veux,
Veille et ne dòr : mais pour reprendre
Force et vigueur, il te faut prendre
Cet orgemondé sauoureux.
Orgemondé? Qu'est-ce qu'il couste?
Peu : Six blancs. Le coust m'en degouste,
Ah ! ie voy que suis ruiné.
Autant vaut que la maladie
M'acheue, qu'ainsi pour la vie
Mourir larciné rapiné !
Qui donques ha la teste saine?
Celuy qui en rien ne forcene.

Qu'est l'auare? vn fol insensé.
Quoy? si quelcun n'est point auare,
Est-il soudain sage sans tare?
Non. Pourquoy? Voy, ce que i'en sçay.
Pren le cas que Fernel te die,
Son poumon est sans maladie.
Le patient est donque sain
Pource qu'il n'est pas pulmonique?
Nenni : mais il est hydropique,
Et faut y pouruoir bien soudain.
Aussi, de quelcun pourras dire,
Il n'est taquin. En Anticyre :
Ce n'est qu'vn vain audacieux.
Ou que perdant ton bien, le iettes,
Ou l'espargnant tu ne t'en traittes,
Lequel est-ce qui vaut le mieux?
Que Dieu pardoint au bon Vicomte
Qui du vray bien fist tousiours conte :
Quand pres de sa fin il se vit,
Deux fils qu'il auoit il appelle,
Et cette remontrance belle
Pour le dernier adieu leur fit.
Baron, depuis que dés l'enfance,
En toi ie prins apperceuance,
Que portois noizilles et noix
Et des mereaux en tes pochettes,
Pour t'en iouer en des fossettes,
Et que volontiers tu donnois.
Et toy Chastelain, au contraire
Ie te voyois à part retraire,
Et là songeard t'entretenir :
Ne rien donner et tousiours prendre :

Conter tes bobeaux : les reprendre
Si tu sentois quelqu'vn venir.
I'eu peur que dans vostre ceruelle
L'inclination naturelle
Ne fist vne forcenaison,
Qui vous menast bien discordante,
Chacun par voye differente,
Tous deux dehors de la raison.
Toy, Chastelain, que ne suiuisses
De Filisque les vilains vices,
Maussade, peruers, inhumain.
Baron, qu'à Norbin ne semblasses.
Et Nostredonne t'appellasses
Trop mal soigneux du lendemain.
Par quoy tous deux ie vous adiure
Par le nom de Dieu, qui a cure
Des biens-viuans ou mal viuans :
Ie vous adiure comme pere
Que ie vous suis, qu'ayez à faire
Ces commandemens ensuiuans.
A toy Chastelain ie commande
De ne faire iamais plus grande
La part que ie te donneray.
A toy Baron ie fay defence
De n'amoindrir par ta despence
Le lot que ie t'ordonneray.
Qui plus est, ie vous admonneste
Que iamais dedans vostre teste
N'entre la vaine ambition.
A la Cour nul de vous ne hante :
Le premier qui la Cour frequente
l'exclu de ma succession.

Bon Vicomte, Dieu te benisse.
  Tu sçauois que c'estoit du vice:
  Tu cognoissois bien la vertu.
  Soyent aussi bons comme leur pere
  Tes enfans en ce bas repere :
  Toy là sus en ioye sois-tu.
Agamemnon, ô fils d'Atree,
  Chef de la ligue et de l'armee
  Des Gregeois contre les Troyens :
  Pourquoy fais tu defense expresse
  D'inhumer Aiax que lon laisse
  Pour estre mangé par les chiens;
Ie suis Roy. Plus ie n'en demande
  Moy particulier. Ie commande
  En droiture et toute equité
  Mais si quelcun ou doute ou pense
  Que ne soy iuste en ma defense,
  Luy loise en toute liberté
Tel qu'est son aduis, le me dire.
  O tres grand Roy! Dieu te doint, Sire.
  Prendre Troye et sauf retourner.
  Donques ie puis, Roy debonnaire,
  Demandes et repliques faire?
  Demande moy sans t'etonner.
Puis que vous m'estes si facile,
  Pourquoi Aiax, apres Achile,
  Le premier preux de tes Gregeois,
  Pourrist-il là sans funerailles,
  Luy, qui vaillant par les batailles
  A sauué les Grecs tant de fois?
Est-ce à fin qu'en reçoiue ioye,
  Priam et son peuple de Troye,

Qui verront sans honneur le corps
De celuy, de qui la proüesse
Ha de la Troyenne ieunesse
Faict maints soldats pourrir dehors.
Hors du sens transporté de rage
Il a fait un sanglant carnage
De mille moutons. Et crioit,
Qu'Vlis le caut son aduersaire,
Et Menelas mon propre frere,
Voire moymesmes il tuoit.
Mais vous mesmes qui estes pere,
Quand menez vostre fille chere
En Aulide deuant l'autel,
Comme si fust vne genice
Pour la macter en sacrifice,
Estes vous sage en acte tel?
Pourquoy ceci? Mais ie vous prie
Qu'a fait Aiax en sa folie,
Quand le bergeail il massacroit?
A sa femme il n'a fait dommage
Ny à son fils : Mais plein de rage
Les fils d'Atré' il execroit.
Il ne fait mal en tout son vice
Ny à Teucer ny à Vlysse.
Quant à mon fait, pour dégager
Les naus dans le port attachees,
Placant les deitez faschees,
Mon prope sang vas engager,
De sens rassis non par manie?
Qui le bien et le mal palie,
Dira qu'il l'a fait par courroux:
Et n'y auroit pas difference

Si lon faisoit la violence,
Ou comme émeuz ou comme fous.
Aiax tuant la bergerie
Qui n'en peut mais, est en furie :
Mais toy, qui pour des tiltres vains
Fais vn forfait, tu es bien sage :
Et trop enflé dans ton courage
Cuides auoir les esprits sains.
Si quelcun, de sa bergerie
Entre autres vne brebi trie,
Son affection y mettant
En si estrange et telle sorte,
Qu'auecque luy par tout la porte
Dans son coche la dorlotant :
Et comme si c'estoit sa fille,
La soigne, l'équippe, l'habille,
Or et ioyaux luy achetant :
Suitte de seruantes luy donne,
L'appelle Beline mignonne,
Vn beau mary luy promettant.
Ie croy moy sans en faire doute
Que chacun crioit, qu'on luy boute
Sur la teste vn chaperon verd.
Et ses parens sur preuue telle
En obtiendroyent la curatelle
Comme d'vn fou tout découuert.
Qui en lieu d'vne brebi nice
Voûra sa fille au sacrifice,
Sera de sein entendement,
Ne le di pas : car il forsene
Qui forfait : et n'a l'ame saine
Quiconq' raisonne faulsement.

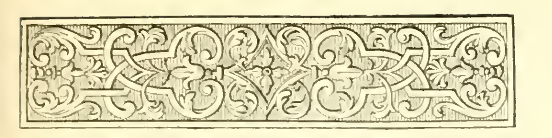
Or dépeschon Norbin asteure,
  Que la débauche ne demeure
  Sans en auoir ce qu'il luy faut.
  Car la raison dit qu'il s'égare
  Aussi bien du droit que l'auare,
  Celuy qui trop prodigue faut.
Norbin de prodigue nature
  Fut fils d'vn pere qui eut cure
  D'en amasser tant qu'il vesquit.
  Ce bon fils de façon galante,
  Mais d'ame vn petit nonchalante,
  A desamasser le vainquit.
Ou bien le Comte, que la creinte
  De la mort en son ame empreinte
  Au dernier supplice a mené,
  Par vne diligence expresse
  Du bon Matignon qui le presse ?
  Mais qui fut le plus forcené ?
Codre, dont la memoire on loũe,
  Qui son cheual et luy deuoüe,
  En sauueté son peuple mis,
  Bien sçachant sa mort asseuree,
  D'ame qui n'est point epouree,
  S'elance dans les ennemis.
Quelcun outré de frenaisie
  Par toutes les Eglises crie :
  O Dieu le Pere, ô Dieu le Fils,
  O sainct Esprit, ô Nostre Dame,
  Mere à Iesus, vierge sans blasme,
  Saincts et Sainctes de Paradis :
Ie ne vous fay qu'vne requeste
  D'vne chose qui vous est preste,

A vous, à qui ceci n'est rien :
Car c'est chose que pouuez faire :
Preseruez moy de la misere
De la mort : Vous le pouuez bien.
Quand il faisoit telle priere,
Il auoit et la vû entiere
Et l'ouî. Mais ie n'eusse pas
Voulu pour chose bien certaine
Vous garantir son ame saine.
Il creignoit trop passer le pas.
Mais parauant que ie me taise,
Pourueu que point ne vous déplaise,
Mon maistre ie vous conteray
D'vne la plus fole des foles,
Du temps qu'on seruoit aux Idoles.
Et ce conte fait me téray.
C'estoit vne mere bigote
De ce temps-là, badine et sote
Qui auoit son vnique fils
Malade de fieures quartaines,
Qui le tenoyent dedans les vaines,
Y auoit des mois plus de six.
O Iupiter le Roy des nues,
Qui les fieures plus incognues
Ostes et donnes quand te plaist,
Si la quarte qui mon fils fasche,
(Dit la Mere) du tout le lasche,
Le premier iour que ieusne il est,
En ton honneur dans la riuiere
Tout nu te payant ma priere
Fera trois plongeons le matin.
Il aduient, ou soit auanture,

Ou soit du medecin la cure,
Que la fieure quarte prend fin.
Plongeant son fils dedans l'eau froide,
Sa mere le tura tout roide,
Ou sa quarte redoublera.
Quel mal de teste fera faire
Ce mechef à la simple mere,
Bigotise l'y poussera.
Grand merci de la patience
Qu'auez prise, en cette audience
Que m'auez donné si coyment.
Monsieur pardonez ie vous prie
Si dessus l'humaine folie
I'ay retardé si longuement.
Bien qu'en long mon propos ie tire,
Le milliesme ie ne puis dire
Des fadezes du genre humain.
Mais, car il est fou qui s'oublie,
Mon doux maistre ie vous supplie
Mettez icy l'œil et la main.
Parce qu'on dit que tous les hommes
De nature ainsi faits nous sommes,
Qu'vn bissac au cou nous portons,
Poche dauant, poche derriere.
Dauant (c'est l'humaine maniere)
Les fautes d'autruy nous mettons;
Derriere, nous iettons les nostres.
Voyans clair aux pechez des autres,
Aux nostres auons les yeux clos.
Si iamais vous ay fait seruice
Qui vous ait pleu, voyez mon vice
En la poche dessur mon dos.

Ie n'y voy poche ny pochette :
Sont abus. Ou tu es Poete,
Ou bien tu as de l'auertin.
Tous sommes fous. O fous i'ordonne,
Que le grand au petit pardonne,
Car chacun ha son ver coquin.





SECOND LIVRE

DES

MIMES, ENSEIGNEMENTS

ET PROVERBES

DE I. A. DE BAIF

Ioyevse cependant que i'use
Du doux reconfort de la Muse,
Cherchant de tromper ma douleur,
Si ie puis quelque ouurage faire
Qui doiue profiter et plaire.
Quelque bien reuient du malheur.
Le terme escheu, la rente est deüe,
En fin sonne l'heure attendue.
Faites moissons les bleds sont meurs.
Tems de trauail, tems de s'ébatre.
Tems de paix et tems de combatre.
Amandons nos mauuaises meurs.

Vn arbre n'a deux pigriesches,
  Les vieilles font place aus plus freches.
  Siecle sot mét au ciel vn sot.
  De part et d'autre la balance.
  Vn contre tous guiere n'auance.
  Pour la partie c'est vn beau mot.
Le pesant le legier atrape,
  Le forfaiteur qui fuit n'échape.
  Là où le mal, là la main soit.
  Là est la creinte, où reuerence.
  L'aueugle y voit toute aparence :
  L'échalas la vigne deçoit.
Qui sçait cheuaucher qu'il ne chante.
  Ramer il te fault s'il ne vente.
  Pardonne à qui se laisse cheoir.
  Deux ancres sont bons au nauire.
  Du lorier foul la branche on tire.
  Sur le boisseau ne faut s'asseoir.
De rire on meurt : la séme est faite.
  On parle chien : la pierre on iette
  Morse par vn chien enragé.
  Nous mangeons des auls et des féues.
  Faisons ou guerre ou paix ou tréues.
  Peuple enragé, peuple outragé.
Garde ta robe : oste la tache.
  Le mauuais sarcleur tout arrache.
  Bon berger tond, n'escorche pas.
  Etein dans la maison voisine
  Le feu qui chez toy s'achemine.
  Tu creus ton heur et te trompas.
Blanches souris, chiens à rien faire.
  Nous cuidons nous cacher en l'aire :

Trop paroist qui montre son cul.
C'est la fin qui couronne l'œuure.
Dedans le muy gist la couleuure.
La beste noire est à l'acul.
Vn maistre fat le valet gaste.
Qui bien le fait, assez le haste.
Du bout des léures nous goustons.
Du bout du nés cela s'éuante.
Du bout des doits l'affaire on tante.
Dauant qu'il soit cuit nous l'oustons.
Poumon fist plus grand' diligence.
Qui s'aide, fortune l'auance.
On a plus de mou que de cueur.
Qui sasse et bien petrist, en mange:
Qui s'aide bien, sort de la fange.
Qui soignera sera veinqueur.
Le bon ouurier met tout en œuure,
Le temps romp tout et tout déœuure.
Le razoir a choqué la queu.
Au poulailler sont les fouines.
Nostre viure n'est plus qu'épines.
Deuenons air, eau, terre et feu.
Le mieux courant glisse à la bouze.
Touts ont pillé l'or de Toulouze.
C'est la victoire de Cadmus.
Les bestes dréssent les oreilles.
Voy l'asne enuelopé d'abeilles :
Ils en reuiendront bien camus.
Feste d'Egypte. Les Belides
En rapportent les cruches vuides.
Vne seule s'en affranchit.
Lyncee en paye le salaire.

Le bien qui reuient de malfaire
Long temps son ouurier n'enrichit.
Le Regnard sçait force cauteles.
Le herisson fuit ruses telles,
Se couure et s'enclost dans sa peau.
Singe aux laqs ne se laisse prendre.
Le Liepard feignant mort s'etendre,
Atrape vn Singe bien et beau.
L'iregne son ré de soy tire.
Peau de Lyon n'y peut suffire,
Adiouste la peau du renard.
Dans vn mortier de l'eau ne pile :
L'vn d'vne part la corde file,
Que l'asne ronge en l'autre part.
Pour me lauer iette et reiette
Dessur moy de l'eau qui soit nette,
Sans ordure me trouueras.
L'eau claire sans nulle souillure
Coulera de ma teste pure,
Telle que tu l'y verseras.
Recours à Dieu : l'ancre est rompue :
Long tems ha la voile abatue.
La tourmente s'augmente fort.
Les mariniers perdent courage.
La nef s'ouure : vn commun naufrage
Est de tous le seul reconfort.
En vain la chanson ils nous chantent.
Des neus en vn ionc les tourmentent.
Le grain de mil on tourne au tour.
Iamais n'ira droit l'escreuice.
Maudit qui sus son pere pisse.
Nous batifolons à l'entour.

Qui t'oseroit grater ta rogne ?
 Vautour, tu attens la charogne.
 Seur loyer au silence échet.
 Apres le disner la moutarde.
 Encores quelque dieu nous garde.
 Apres les fueilles l'arbre chét.
Masche luy, mets luy dans la bouche.
 Le grand mont d'vn mulot acouche
 Parler beaucoup et bien sont deux.
 Aux bons volontiers fault richesse :
 Aux forts et puissants la sagesse :
 Aux sages foy, l'on se rit d'eux.
Nous ioũons à pincer sans rire.
 Nous caressons la tirelire :
 Comment que soit en faut auoir.
 Aga la nouuele Arondelle.
 Vse de ruse plus nouuelle :
 Faute d'auoir me faut sçauoir.
Ils sont venus auec la poche.
 Figuiers poussent : l'Eté s'aproche.
 Nous sommes la chourme d'Vlis.
 Le vice est promt, la vertu lente :
 Le parler beau, l'ame méchante.
 Gardons la noble fleur du lis.
A l'oreille du sourd tu pétes:
 Au champ d'autruy ton grein tu iettes :
 Tires à vuide l'ameçon.
 Pour prendre le vent ré n'apreste.
 Qui de l'asne laue la teste,
 Perd la lessiue et le sauon.
Pay nous bien, et puis nous commande.
 Qui veut moyen, plus haut pretande.

A foible cham fort laboureur.
En toutes choses plaist le change.
Le porc se veautre dans la fange.
Le prix attend le bon coureur.
L'ire est à s'enuieillir tardiue.
Au pis aller qui veincra viue.
Le loup aime ainsi la brebi.
Belle chose amour fraternelle.
De laides mœurs police belle. A
Il pérd qui méconte au fourbi.
Bonne pensee bonne œuure engendre.
Au feste le feu se va prendre:
Teste au Poisson premiere put.
Eaux d'enhaut commencent leur course.
Les mechans des mauls sont la sourse.
Peu visent, moins frapent au but.
De la viennent toutes nos larmes.
L'aspic ferme l'oreille aux charmes.
D'asne lent ne sort bon cheual.
Plus de force ou moins de courage.
Patience outree deuient rage.
Grand bien reuient de peu de mal.
Ce que l'on veut, trop on l'écoute.
L'huyle aux oreilles on dégoute.
Nos conseilliers sont flateurs tous.
A vn chacun sent bon sa merde.
Il ne nous chault que tout se perde,
Pourueu que nous perdions bien dous.
Ventre gras sens sutil n'engendre.
Aux loups ne faut la rage aprendre.
Faisons comme font nos voisins.
Affaires naissent de rien faire.

On se trompe de trop se plaire.
En dormant sont pris les plus fins.
Fol quand c'est fait cognoist sa faulte.
A prix repentance est trop haulte.
Le rat a mangé de la poix.
Au fons l'espargne est miserable.
Chasteau pris n'est plus secourable.
A tout perdre n'a qu'vne fois.
Iouyssons d'autruy la folie.
La vache par les cornes lie.
Mieux vaut tourner que mal aler.
Qui trop se fie mal il se garde.
Qui vient tard les autres regarde.
Deuant qu'il pue le faut saler.
La perche aime à suiure la séche.
Rose sent bon et verte et séche.
C'est violette ou eperlan.
Le sourd auecque le sourd pléde.
Au chancre n'a plus nul reméde.
Printems reuient au bout de l'an.
Nous venons de mesmes écoles.
Des fols les paroles sont foles.
Maistre chantre est vn maistre queu.
A l'asne l'asne tresbeau semble.
Vn mont à vn mont ne s'assemble.
Faut mauuais coing à mauuais nœu.
Escoute pauure desolee.
Ostons l'espee emmielee :
Vn Dieu, vn Roy, soyons amis.
Rangeons, nous et nostre fortune,
Au doug ioug d'vne loy commune,
Plus ait perdu qui plus a mis.



La Valette, nous voyons naistre
Le Lyon du Lyon pour estre
Noble entre tous les animaux.
L'Egle de l'Egle genereuse
Portant la race valeureuse
Voler hautain sur les oiseaux.
Toy fils d'vn guerrier capiténe
Ses vertus aquises sans péne
Tu fais reluire en tout bon heur.
Mais l'amour qu'aux lettres tu portes
Te doit combler en toutes sortes
Du los d'vn immortel honneur.
C'est pour quoy dedier ie t'ose
Des vers qu'à l'escart ie compose
Recueillant des fleurs du sçauoir,
En des tortis liés sans ordre.
Contre qui viendroit pour me mordre
Amy des Muses fay toy voir.
Siflez, vous aurez bel attendre
S'il reuient pour se laisser prendre.
Lasche-le bien, ou tien-le bien.
La perdri vn coup rebutee,
De la tonnelle fuit l'entree :
Fuit la tirasse, et fuit le chien.

Grand cueur à petit fait ne touche:
  Où vient pitié, gré s'éfarouche.
  Tant vaut sagesse auec bonté !
  Le sauué, garde ingratitude.
  Noble cueur, hait la seruitude :
  Beau nœu de bonne volonté.
Rien n'est à temps à qui desire.
  Chacun en sa beauté se mire.
  Auare cueur, tost se dédit.
  Plaisir et profit se malaisent.
  Les cueurs felons enuis s'apaisent.
  Malheureux, ont peu de credit.
Tu es heureux si tu es sage.
  Mieux vaut qu'vn asseurè seruage
  Franchise en vn dangier apert.
  Il n'ha pas fini qui commence.
  Peu sont méchans sans recompense :
  Le fruit du iuste moins se perd.
Tant va le pot à l'eau qu'il brise:
  Tel est loué qui peu se prise :
  Tant vente, qu'il pleut à la fin.
  Qui vange sa honte, l'augmente :
  Tel soufre assez qui ne s'en vante
  Qui rit au soir pleure au matin.
Tel ne veut que fraper qui tue.
  Feu droit fera busche tortue.
  A pesant beuf, dur éguillon.
  Mau menage de riche annee :
  La pauure sera mieux menee :
  Il faut tout remettre au buillon
Nul n'est si ferré qu'il ne glisse,
  Si bon pilot qui ne perisse.

Ne si beau que plus beau ne soit,
Ne si bon chartier qui ne verse,
Ni fort si fort qu'on ne renuerse.
Qui plus se plaist, plus se deçoit.
Nul si fin que femme n'assote.
Plus frapez, plus bondist la plote.
Tai toy du mal, dy bien du bien.
Croy sagesse, excuse folie,
Sac demy plein à l'aise on lie.
Asne vieil ne vaut plus à rien.
En sac tes aiguilles ne cache.
Vieil arbre d'vn coup ne s'arrache.
Qui n'a tiré n'a pas failli.
En peau d'aigneaux tout peut s'écrire.
Loup en sa peau mourir desire.
Mal se guerist mal enuieilli.
En maigre peau prend la morsure.
Tousiours en tout vaut la mesure.
En petit champ croist bon fourment.
Qui s'elargist mal se reserre.
Entre deux selles cul à terre
Tumbe qui vit nonchalamment.
Où la valeur, là courtoisie,
Où est l'amour, là ialouzie.
Où paresse, là les pouilleux.
Cent ne font ce que fait vne heure.
Fouls cuident tout, et tout demeure.
Grand dépit en pauure orgueilleux.
Où raison faut, ton sens n'employe.
Tiers hoir d'vn mal acquest n'ha ioye.
Grand bandon fait le grand larron.
Selon le bras fay la saignee :

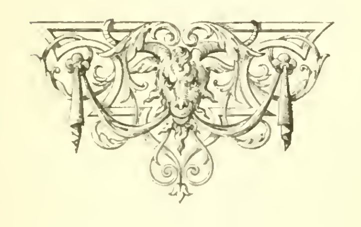
Le manche selon la coignee.
Rose ne naist sans piqueron.
I'ai prou vescu pour sçauoir viure.
Iré ie ne suis, et moins yure :
En ire et vin est verité.
On voit quel est l'or à la touche.
En laict ie cognoy bien la mouche.
Moins ha qui plus ha merité.
En Aoust les poules n'oyent goutte.
En pauure homme la foy lon doute :
En riche, vertu ne se plaist.
Grands coups gisent en auanture.
Le lict plaist tant que libre dure.
Langue qui fault le vray ne taist.
En peu de tems Dieu bon labeure.
Entre deux vertes vne meure :
Mechef entre bouche et cuylier.
Le venin en la queuë se trouue.
Au faire et prendre l'homme éprouue :
Ne fay d'vn fol ton messagier.
Nature force nourriture :
Nourriture passe nature :
Nature fait le chien tracer.
Mort amy n'ha. Nul bien sans peine.
Vn mal en l'autre mal nous meine.
Qui prendre veut il faut chasser.
Tost se duist oiseau de bonne aire.
Qui quand il peut ne voudra faire,
Rien ne pourra quand il voudra.
Qui mange l'autruy, soit paisible.
A qui fait ce qui n'est loisible,
Ce qu'il ne veut luy auiendra.

Deux pigeons d'vne seule féue.
Qui brunche, tost on le reléue.
Chat emmouflé ne prend souris.
Gros bateau veut grosse riuiere.
Epouuentail de cheneuiere,
Pour tous n'y aura pas du ris.
L'homme propose et Dieu dispose.
Nul n'est heureux en toute chose.
Force n'est droit et fait le droit.
Qui fait folie et la publie
Est fol d'vne double folie.
Le fol prend l'enuers pour l'endroit.
S'endetter, fait le libre esclaue.
Vin s'abonist en fraische caue :
Bon vin s'aigrist en chaud celier.
Vigne double si elle est close.
Chiche plaideur perdra sa cause.
Le tems est vn bon conseillier.
Dieu donne fil à toile ourdie.
A tout mal ieunesse étourdie.
A tout perdre vn coup perilleux.
Au bout la borne : au fou marote.
Qui ne peut galoper, qu'il trote :
Nous voyons vn temps merueilleux.
Autant depend chiche que large.
Innocence est tresseure targe:
Mesfait quoy qu'il tarde est rendu.
Qui son amy laisse en sa place
En seureté bonne en deplace,
Bien-fait ne peut estre perdu.
Chacun dit auoir la meilleure :
Chacun de son party s'asseure:

Ainsi chacun porte son faix.
C'est dur ennuy, que la contrainte :
C'est haine, reuerence feinte :
C'est guerre, vne trompeuse paix.
Bon marché nostre argent atire.
Plus on defend, plus on desire.
Ce qui plaist est demy-vendu.
Serrure quitte à la coignee,
Vertu se cache dedaignee,
Mal faire n'est pas defendu.
Loup mange bien brebi contee.
Pis fait qu'vn chien vieille irritee.
Sage n'achope à tous chicots.
Vn mot trouble toute vne vie.
A qui attend, tant il ennuye.
Faux chapons, vous faites des cocs,
En heur le soing ronfle et repose.
Peu de saison est grande chose :
Beaucoup mal a propos n'est rien.
Le sage aprendra bien d'vn sage :
Maugain aporte maudomage.
Le nonchalant n'ha iamais bien.
Il n'est pire chair que de l'homme.
Franc pommier porte franche pomme,
Sauuage fruict le sauuageau.
Beau soulié vient laide sauate.
Vne rogne vieille ne grate.
Qu'vn baston de pommier est beau !
Pregne son cours la maladie.
Sage est qui par conseil folie.
Ce qui est au sac part du sac.
On donne ce qu'on ne peut vendre.

Viure touiours ne dois t'atendre.
Ni premier ni dernier au bac.
Tost est deceu qui mal ne pense.
Enfin paroistra l'innocence.
Qui mieux ne peut va comme il peut.
Chez toy priser, au marché vendre.
Aux grands se doit grand honneur rendre.
Chien couard, voir le loup ne veut.
Amour à mort, est trop cruelle.
De chiens et chats la guerre est belle :
Ils ont des ongles et des dents.
C'est belle chose, que bien faire!
Ce qu'vn fait l'autre vient défaire.
Qu'il est dehors, qu'il est dedans.
La pluie en Hiuer par tout donne.
En esté là où Dieu l'ordonne.
Pour vn bon mot, la chanson l'ha.
Qui peut ce qu'il veut, se retienne.
Fay ton deuoir, le reste auienne.
Enuis meurt qui apris ne l'ha.
Tout s'endure, sinon trop d'aise.
Douce pluie vn fort vent apaise.
Ce sont deux promettre et tenir.
En longs plaids aduocats vendangent.
Sont erignees qui s'entremangent :
Pensons que deuons deuenir.
Le moins batu plus long temps pleure.
Ny tost ny tard, mais vien à l'heure :
Male estréne attend le mauuais.
Ne tords la corde pour te pendre.
A petit semer, petit prendre.
Quand il y fait bon tu t'en vais.

Rien ne chet à qui rien ne porte.
Bon champ semé bon blé raporte.
Qui premier prend ne s'en repent.
Qui doit de reste n'est pas quite.
Il perd souuent qui se depite.
Il ieusne apres qui trop depend.





Desportes, auec la prudence
Mettons à profit la science.
Plus de sens et moins de sçauoir.
Car ceux à qui manque sagesse,
Perdent souuent faute d'adresse,
Le plaisir, l'honneur et l'auoir.
Tien pour vray ce que ie propose.
En tout ce qui est nulle chose
N'est plus ancienne que Dieu,
Qui eternel dauant tout âge
Sans estre d'aucun parentage,
Est pere de tout en tout lieu.
Rien de plus grand tu ne dois querre
Qu'est le lieu qui le monde enserre,
Auquel se contient l'vniuers :
En rien plus de beauté n'abonde,
Qu'en la grande beauté du monde
En soy beau, parfait et diuers.
Rien n'est plus prompt que la pensee
Qui vole soudain élancee
D'vne course isnele par tout.
Rien n'est plus fort que la Contreinte
Qui sans estre de nul rétreinte
A sa loy seule rétreint tout.

Le temps sur toute chose est sage,
Qui sans sagesse à l'auantage
De faire sages les plus fouls :
Qui tous les iours aux inuentees
Ha des nouueautez adioustees,
Et nous rauise à tous les coups.
Rien n'est plus commun qu'esperance
Qui là où n'est rien qu'indigence
Daigne bien venir abiter.
Rien ne se voit plus profitable
Qu'est la vertu, seule valable
Pour toute chose aprofiter.
La fortune auance maints hommes
Qui pour ce que sans cœur nous sommes
Sans merite se font valoir.
Tant plus vne fortune tarde
Tant plus long tems elle se garde.
L'aisé l'on met à nonchaloir.
Si dauant que venons à naistre
Nous sçauions ce que deuons estre,
Nous pririons Dieu ne naistre point.
Mais depuis que sommes en vie
Fuir la vie est grand' folie :
Le sage la laisse en son point.
Toute vertu s'aquiert à peine.
Celle ioye estime certaine
Que nulle force ne rauist.
La chose grande grand prix couste :
Ce qu'elle donne, fortune ouste.
Vertu sans ennemy languist.
Là vit en exil l'homme habile
D'où la vertu vile on exile.

Fay bien, ou ne fay point le mal.
Le trop non le peu nous offence.
Le desir croist de la defence.
Quand faut parler, on se taist mal.
Plaisir déplaist à qui s'en soûle.
Il vit prou bien qui tousiours roûle.
L'enuie aux grands, l'heur aux moyens.
Iamais plus pauure ne puis estre
Que ie fu quand Dieu me fit naistre.
S'ils font empirer, fi des biens.
Creinte au conseil, au faire audace.
L'opinion seule nous brasse
Plus de mal que le mesme effet.
Nous nous flatons en nostre cause.
Dieu en la bouche est peu de chose
Qui ne met lés deux mains au fait.
Religion qui n'est point feinte
Force tout aux cœurs bien empreinte.
Malheur requiert Dieu plus que l'heur.
Trop long courroux deuient rancune.
Tourner le dos à la fortune
C'est grand' honte à l'homme de cœur.
Amour ny royauté n'endure
Compaignon en son auenture.
Aux bestes guerre, aux hommes paix.
Armes par armes on repousse,
Finesse par finesse douce.
Qui moins gangne moins est mauuais.
Il n'est riche qui du sien n'vse.
A l'amy secours ne refuse.
Plaisir contraint ce n'est plaisir.
Garde toy de vouloir vengence.

D'vn qui sans y penser t'offence.
Le tort se mesure au desir.
Nature est ou mere ou marastre.
A rude mal vn doux emplastre,
Au mal flateux vn rude enguent.
Sagesse montrant la droiture
Peu à peu les grands vices cure,
Ce qui surabonde élaguant.
Qui seul se conseille est tressage.
Le Sage domte son courage :
Fait de soymesme ce qu'il veut.
Premier despouille la folie.
Apres vainqueur fortune lie
N'entreprenant que ce qu'il peut.
Le fol par vne sotte honte
Cele son mal ou n'en fait conte,
Et par paresse luy méchet.
Le fol ne sçait à qui s'en prendre.
Lieux temps et gens il vient reprendre.
Fol fuit vn mal, en l'autre chet.
Quel honneur font les armoiries
Que l'on traine par les voiries ?
Vertu les races anoblist.
Qui hait la vertu se degrade.
Noblesse ne gist en brauade :
Vice la noblesse abolist.
Le peuple d'obeir ne tarde
A la loy, quand le Grand la garde
Qui premier la met en auant.
Toy qui es Roy si tu veux viure
Aymé, serui, de peurs deliure,
Bien obey, redi souuent.

Aymer son peuple et clement estre.
Son estat garder ou l'accroistre.
L'humble choier, le fier domter.
Hair le meurtre, oster le vice,
Regner en paix, faire iustice,
C'est par où faut au Ciel monter.
Mais que peuuent les loix vendues
Où les bonnes meurs sont perdues?
Où rien ne regne que l'auoir?
Où l'impudence on authorise?
Où sans la fraude l'on meprise
Et la sagesse et le sçauoir?
Toute licence débordee
Court à son mal outrecuidee.
A qui plus loise que raison
Osera plus qu'il ne luy loise.
Garde tes loix, terre Françoise:
C'est de tes maux la guerison.
Mais le sage contre la course
Du torrent iamais ne rebourse.
Se noye qui voudra se noyer,
Se pende qui voudra se pendre.
Qui peut et veut au port se rendre
Des fouls ne se doit émoyer.
Les hommes sont faits pour les hommes:
Mais non pas au tems où nous sommes
Chacun pour soy et Dieu pour tous.
Mieux vaut ne bouger et se taire,
Que ni bien dire ni bien faire
Pour n'en raporter que des pouls.
Amitié, c'est badinerie.
Loyauté, c'est forfanterie,

Chasteté, c'est faute d'esprit.
Equité, c'est pure sotise.
Pieté, c'est toute bestise.
Quant à preud'homie, on en rit.
Qui n'aime que soy, l'heur consomme.
Vn traistre, c'est vn galant homme.
L'impudic, s'auance par tout.
Le forfaiteur, fort on estime.
Le blasphemateur, est le prime.
Le parfait méchant, passe tout.
Du bien public point de nouuelles,
Sinon pour des parades belles,
Manteau du bien particulier.
Les voleurs qui font leur partage,
Au peuple sot mis au pillage
Ne laissent pas vne culier.
Des Princes on ne doit médire.
Leur petit doigt leur va redire
Ce qu'en cachette on en médit.
Tout ce qu'en haut les Roys vont faire
Au lieu secret (fust-il à taire)
Là bas en la court on le dit.
I'auray tousiours sobre la bouche.
Ny grand ny petit ie ne touche
De mot qui les doiue offenser.
Vers mon Roy i'ai l'ame loyale.
Du peuple ie fuy le scandale :
Et si baille à tous à penser.
Pour ne mentir la France i'éme.
La fleur d'vn pur froument i'y séme.
Sans niele, yuraie, ou faux grain.
Mais toute terre n'est pas bonne.

Ie gagne ou pêr, comme il s'adonne,
Mon labeur selon le terrain.
C'est la pitié que l'ignorance
S'est acquis si grande creance
Qu'elle passe pour vray sçauoir.
L'orge est orge, la féue est féue.
De grand matin l'homme se léue
Pour un autre homme déceuoir.
Qui doit mener, mene la peautre.
Celuy qui trop bon sauue vn autre
Qui veut comment que soit perir,
Fait aussi mal comme vn qui tue.
Chacun endroit soy s'euertue.
Guerisse qui pourra guerir.





Villequier, d'vne ame tres bonne
Ces mots bizerres ie te donne,
L'adresse des meilleurs coureurs.
Qui sçaura les mettre en vsage
Se fera cognoistre pour sage,
Rira des autres les erreurs.
Poules au grat : l'orge est faillie.
Ne cherchez la rose cueillie.
Aller venir péle vn chemin.
Aux cheuaux maigres va la mouche
On éprouue l'or à la touche.
Dieu sçait le cueur du pelerin.
A l'aigneler voit on portieres:
A l'ouurage les mains ouurieres.
Les pains cornus à l'enfourner.
Sans de l'aigreur la sausse est fade.
La clairté nuit à l'œil malade :
Roust cuit à force de tourner.
En mangeant bonne beste sue :
Moins auance qui plus remue :
Tous saints aident au deualer.
Au mal qui vers la mort decline
Ne sert de rien la medecine.
Quand faut aler, il faut aler.

Laisse la mule, monte en coche.
  Tel se détache qui s'acroche.
  Chante à l'asne, il te rend des pets.
  Garde moy Dieu d'où ie me fie:
  Ie me garde où ie me defie.
  Dieu nous doint vne bonne paix.
La souri le méchant deust mordre.
  Le fil se renforce à retordre.
  Chacun se vante auoir raison.
  Chacun pense aimer la plus belle.
  Tout est beau en sa fleur nouuelle:
  Et tout est bon en sa saison.
Patenostres porte bigote
  Et iamais à Dieu n'en dit note.
  Tost au poisson, tard à la chair.
  Qui ferre l'oye a prou que faire.
  Fol forsené ne peut se taire.
  Qui se s'en mal, s'aille coucher.
Voy le renard qui le beuf mene.
  L'ombre du vautour n'est pas seine.
  O qu'il est bon! O qu'il est beau!
  Ainsi les enfans les pans louent,
  Quand pannadans leur plumail rouent.
  Qui se gard, garde vn bon chasteau.
Bon charton tourne en peu d'espace.
  Le bon vin du bouchon se passe.
  Maints portent serpents en leur sein.
  L'vn froid, puis l'autre chaud on donne.
  La fin de tout, l'œuure couronne.
  Qui fuit, recombatra demain.
O male beste cent-testiere.
  Abhorrant ta fureur naguiere,

I'ay pensé l'un, i'ay l'autre dit.
De par moy demeure en ta fange :
Ta bestise de toy me vange,
Puis qu'en vain on te contredit.
L'astrologie est vraye et stable :
Mais l'astrologue veritable
Iusqu'ici ne s'est peu trouuer.
La iambe au pli du iarret aille.
Langue ie hay qui coust et taille.
Ne tien amy sans l'éprouuer.
Bongré malgré moy ie l'accorde :
Mort d'autruy tire longue corde.
Grand' charge quiert, qui femme quiert.
De grand' amour vient douleur grande:
La grand' nef la grand' eau demande.
Grande nef grand souci requiert.
Le trop et trop peu le ieu brise.
L'asne au vieil train : chacun sa guise.
Nous perissons par nonchaloir.
Les pieus fichez dans l'eau pourrissent.
Aux cueurs François plus ne florissent
Loyal desir ny franc vouloir :
Sera iamais tissû' la toile?
Le vent ne vaut que dans la voile.
Chien échaudé l'eau froide creint.
Toux, amour, feu, par tout s'acusent.
Les biens sont à qui bien en vsent.
Tel danse qui son aise feint.
De soir Lion, de matin mouche :
La folî' l'y meine et l'y touche :
La honte l'y fait arrester.
Mort de loups, de moutons la vie.

L'asne qu'aux nosses on conuie
Le boys ou l'eau doit y porter.
A l'ecorcher la queüe est pire.
La pille s'en va tire à tire.
C'est chancre en vn bien, mal acquest.
Terre deserte et maison neuue,
Qui rien n'y porte rien n'y treuue.
Poule chante, où le coc se taist.
Les valets au disner s'auancent.
Absent le chat les souris dansent.
A-til bien tonné, faut plouuoir.
Voyant le loup ne quier sa face.
Plus bas songe qui peint sa trace.
Contre Dieu manque tout pouuoir.
Qui veut tenir sa maison nette
Ni prestre ni pigeon n'y mette.
Qui mal entand mal respondra.
Qui te cherist plus que d'vsance
Te trompe ou te tromper commence.
Qui m'entand, qui ne m'entandra.
Gorge d'eau de mer abreuuee
En peut surboire vne gorgee.
Qui va sans clairté hurtera.
Qui descend et quitte la bride,
Son cheual peut courir à vide :
Et luy a pié demeurera.
Race de chats les souris guette.
Qui piece à piece tout achette
Nourrist les siens et ceux d'autruy.
Qui est mouton, le loup l'étrangle.
Selle l'asne, accourci la sangle.
Tout l'an ne se passe en ennuy.

Qui ferme bien, quand il veut ouure.
Qui couure bien, apres decouure.
Qui rien ne fait, a peine fault.
Bon retour fait l'entier voyage.
Qui sert à putain, perd son âge.
Bonnes iambes où le cueur fault.
Qui hante chiens, puces remporte :
Rompons la glace en quelque sorte.
Rendre, à la gorge fait grand mal.
Qui mange tout, tout il rechie.
Qui ne mange, il creint qu'il ne chie.
Bien paiera qui tire mal.
Qui sans sçauoir comment, s'engage,
Perd le sien et le nom de sage.
Qui se mesure, veut durer.
Qui bien et mal soufrir ha honte,
A grand honneur iamais ne monte.
L'heur vient à qui sçait endurer.
Où c'est qu'il vit, le chien aboye.
Où que soit l'argent, il guerroye :
Auoir, fait courre les cheuaux.
Bergers qui les bestes larronnent
D'ours loups rochers les noms se donnent.
De longue danse longs trauaux.
Amour qui cloche n'ha duree.
Don bien fait, est chose asseuree.
Bien en commun, ne fait monceau.
Bon mire fait playe puante :
Grand faict ne fait qui trop se vante.
Bon écorcheur choie la peau.
Court baston, haste grande asnesse.
Chicheté perd plus que largesse.

Pauure hostelier, bon conduiseur.
Corbeaux aux corbeaux l'œil ne creuent.
Corsaires corsaires ne gréuent.
Pren paille d'vn mauuais payeur.
Chien qui aboye, ne veut mordre.
Vn bon leurier ne veut demordre.
Vn bon limier tire le trait.
Cerf rusé tourne sus ses voyes.
Le pelerin suit les monjoies.
Bon limonnier ne boute au trait.
De boys noué court, grand' vendange.
D'vn arbre doux, doux fruit se mange.
Grande cheute fait grand vilain.
Volontiers de forte couture
Se fait la forte deschirure.
Le bon cheual de bon poulain.
Mau ménage d'vn iour fait peine.
La semeine : d'vne semeine,
Le mois : d'vn mois, l'an tout entier:
D'vn an, tout le temps de la vie.
Nouueau Seigneur neuue megnie.
Bon le chemin, bon le sentier.
A cheual rueur dauant passe.
Premierement les guespes chasse.
Il faut ramer quand le vent faut.
Leurauts le Lion mort pestellent.
Les corbeaux les corbeaux appellent.
Aux hommes des hommes ne chaut.
Vin vieil, chanson nouuelle donne.
A vn fol ton doigt n'abandonne.
Maints n'ont point de dents à sept ans.
Assez qui baaillent peu qui baillent.

Le pain vient à qui les dents faillent.
Il n'a du pain, qui ha des dents.
Plaisir pour plaisir n'est pas perte.
Loyer payé lasche desserte :
N'atende qui le temps aura.
Qui a vingt n'est, ne sçait à trente,
N'ha du bien aquis à quarente,
Rien n'aura sçaura ny sera.
O pauure Baif deplorable :
Le sçauant est bien miserable,
Qui sachant n'est sage pour luy.
En friche ta vigne est laissee,
Non taillê' non echalassee :
Et tu fais la vigne d'autruy.





Do, posseder dequoy bien faire
Et le pouuoir et ne s'y plaire,
Si ce n'est mesfait c'est forfait.
Autant vaudroit qu'il fust à naistre
Qui seulement pour soy pense estre,
Et sinon à soy ne bien fait.
Des Muses le seruiteur sage
Qui porte leur docte message,
Ne doit pas en estre enuieus :
Et s'il ha quelque sauoir rare
Ne faut pas qu'il en soit auare :
Mais le départe gracieus :
La plus part d'vne mode ouuerte,
L'autre part de façon couuerte,
Selon la force des cerueaus.
Ie hai la science muette :
Et n'ayme le sauant qui iette
Ses marguerites aus pourceaus.
Le ver luisant la nuit éclaire.
La lune moindre luminere
Aupres du soleil ne luit pas.
Vaultours fuyans l'odeur plaisante,
Cherchans la charongne puante,
Sans péner ont franc leur repas.

Changement d'air et de viande
  Et de saison le corps n'amande :
  Mais trouble souuent la santé.
  De profonde paix sourd la guerre :
  Le trop fumer brusle la terre :
  Petit et souuent fait planté.
Le grand Nil, qui l'Egypte engresse
  Du limon qu'aux terres il lesse
  En se debordant par moyen :
  Si trop petite il fait sa crue,
  Ou si croissant trop il se rue,
  Il fait plus de mal que de bien :
Petit cancre en petite coque
  Se nichant fera sa bicoque
  L'écaille d'où l'huitre a vidé.
  Fait plus grand cherche vne plus grande.
  Qui se mesure et se commande
  N'aquiert le nom d'outrecuidé.
Sacre et faucon s'entreguerroye :
  Le buzard en fera sa proye
  Qui les voit d'enhaut trebucher,
  Quand acharnez ils s'entreacrochent
  Si obstinez qu'ils ne decrochent
  Leurs serres et bec de leur cher.
En nos maisons les arondeles
  Ont fait leur nid : Mais peu fideles
  Ne nous visitent qu'au doux tems.
  L'Esté faut-il? plus n'y seiournent.
  Passé l'hyuer elles retournent :
  Quand nous retournons au Printems.
Le grand et cruel Crocodile
  Soufrira qu'vn petit trochile

Dedans sa gueule se paistra :
Non qu'il l'aime pour luy bien faire :
Mais bien pour en auoir à faire
A curer ses dens le lairra.
Mes amis, le Basilic tüe
Seulement auecques sa vüe.
Et le basilic en siflant
D'autour de luy les serpens chasse.
Petits serpenteaux faites place :
Le voici boufant et souflant.
O vin, ie te blâme et te loue.
Qui à toy se frote et se ioue
Reçoit déplaisir et plaisir.
Tu es bon et mauuais ensemble :
Et pour dire ce qui m'en semble
Ne puis t'aimer ni te haïr.
Qui te blâmeroit à outrance?
Qui te louroit, Vin, sans offence
Ayant quelque moyen sçauoir?
Tu fais deuenir le gueu prince :
Tu fais paroistre gros le mince :
Deux soleils pour vn, tu fais voir.
L'vn tu fais Lion, l'autre Singe,
L'autre Porc. Et que ne retin-ie
Ce qu'vn sage dit du chameau?
Ie m'en regrate la memoire,
Le chameau ne se plaist à boire,
Qu'il n'ait troublé du pié son eau.
Plus fait abileté que force.
Le gros turbot sans qu'il s'éforce
Engoule le mouge leger.
La raie en vistesse n'auançe :

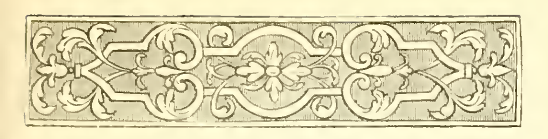
Si troue-ton dedans sa panse
Souuent le haran passager.
Le mulet, fils d'asne et cauale,
Est vne beste déloiale,
Qui n'est ni asne ni cheual.
Singesse tant porte et remue
Ses singeteaux qu'elle les tue.
De fole amour ne vient que mal.
Chiens muets dauant qu'ils aboient
Morderont ceux qui ne les voient :
Plus aboieront moins diligens :
L'hyene apres le hant de l'homme
Sa vie et ses forces consomme.
L'ordure plaist à trop de gens.
Le guenichon qui fait la moue,
Qui du lion s'atache et ioue
A la queue, en fin l'ennuira.
Si le lion en sa fieure entre,
Le guenon logé dans son ventre
De cure au lion seruira.
Iamais serpent (honte a nature!)
Serpent maudite creature,
Qui s'enfle de mortel venin,
Pour soif ni pour faim qui le presse
De viure et mal faire ne cesse,
Tant son venin luy est benin.
Las, souuent la griéue famine
Ou l'ardante soif extermine
Les chantres innocents oiseaux.
Les plantes qui portent oliues,
Fruits profitables, sont tardiues :
Tost sont venus steriles sauls.

Formis d'Inde, bestes taquines.
  Qui l'or tiré des riches mines
  Auares crueles gardés :
  Que sert l'or en vostre puissance,
  Si n'en ayant la iouissance,
  Les autres vous en engardez?
Des plus grands Cedres qui florissent,
  Les fruits ne boutent ni murissent :
  Petits portent fruits sans florir.
  La figue douce rien ne flaire :
  Le coing aspre, au goust ne peut plaire :
  Mais l'odeur le fait requerir.
Sus vos grosses testes, Bonasses,
  Vous portez de grandes cornasses,
  Ne vous en pouuans preualoir.
  Entre les animaux insignes,
  Ceux-là de leurs cornes sont dignes,
  Qui sçauent les faire valoir.
Sur tems serein le noir nuage
  Améne vn violant orage :
  Le gros tonnerre sans éclair
  Le plus souuent en vent se tourne.
  Le beau tems guiere ne seiourne
  Quand le Soleil se léue clair.
Grenouilles, grenouilles criardes,
  Vos crieries trop babillardes
  Les tempestes ont faict venir.
  Les courbeaux ont eu l'audience :
  Les rossignols ont fait silence.
  C'est aux bons à se contenir.
A tel ie chante qui n'oit goute :
  Tel m'oit chanter qui ne m'écoute:

Tel m'écoute qui ne m'entand.
Qui ne m'entand ce n'est ma faulte.
Ma voix est assez claire et haulte.
Qui s'atrempe se fait content.
Reuien en regne temperance.
Cherchons vertueuse plaisance :
Chassons deshonnestes plaisirs.
Outrepassons comme Sirénes
Les voluptez sales et vénes.
Veincons tous nos mauuais desirs
Nous ferons plus grande prouesse
En surmontant nostre mollesse,
Q'en debellant nuls ennemis.
Se vaincre, c'est haute entreprise.
Pour tresuaillant celuy se prise
Qui sous le pié plaisir a mis.
Ni vieillesse ni maladie
A l'Egle ne rauist la vie :
Mais il perist de male faim,
Luy le Roy des oyseaux de proye.
Qui rapine n'a longue ioye
De son rapinage vilain.
Les lions féres furieuses,
Par bestioles ennuieuses,
Cousins et moucherons piquans,
Qui sus leurs yeux importuns volent,
S'entrecourent sus et s'afolent
Comme enragez s'entrataquans.
Le lion, redoutable beste,
Creint du coc le chant et la creste,
Les plus grands creignent les petits.
Limassons dans leurs maisonnettes

Tatonneront de leurs cornettes :
Puis vont d'asseurance aduertis.
Qu'il y a de poupes au monde!
Qui hantent et la terre et l'onde:
Qui auec les blancs se font blancs :
Qui noirs auec les noirs deuiennent :
Qui gris auec les gris se tiennent :
Mille changemens redoublans.
Poupes, vostre propre pasture
Les huytres par iuste auanture,
Vos fouets tiendront enfermez:
Poupes vous aimez tant l'oliue :
Gardez que mal ne vous arriue
De l'oliue que tant aimez.





Ie suis malheureux Secretaire :
Villeroy, ie ne puis me taire :
Sans gages cinq ans sont passez.
Mais si valons nous quelque chose :
Et librement dire ie l'ose,
Ne deurions pas estre cassez.
Aprenons des fouls la sagesse,
Puis que des sages la finesse
Nous laisse en tenebreuse horreur.
Pour le prix de nostre dommage
Reprenons vn auis plus sage :
Et nous retirons de l'erreur.
Auec le feu le feu ne brouille :
Auec l'épee le feu ne souille :
Feu ne s'éteint auecque feu.
Sans fin chasser et rien ne prendre,
Lire beaucoup et rien n'aprendre,
A dire vray lon perd le ieu.
Mesme alfabet fét Comedie :
Mesme alfabet fét Tragedie :
Nous mangeons tous de mesmes auls.
Il éclaire, il vente, il tempeste :
L'orage nous pend sus la teste :
Tost sera l'hyuer de nos mauls.

Celuy qui s'oste de la cendre
  Dedans la braise va se rendre.
  Deux yeux (dit-on) voyent plus qu'vn.
  Pas vn n'en prend qui deux en chasse.
  Tout pend d'vn cheueu de filasse :
  Qui tire à soy c'est tout chacun.
En dance estrangiere ne dance :
  En terre estrangiere ne tance :
  Ne pléde en estrangiere court.
  Le fil est filé : faut l'éguille.
  Au train de la mere la fille.
  Encouragez celuy qui court.
Printems ne fait pour vne aronde.
  Vessie pleine de vent n'afonde.
  Tel que le semes, cueilliras.
  Auec le renard on renarde :
  Auec le couard on couarde :
  Sui le bon tu ne failliras.
Hors de saison caresse ouuerte
  Acuse la haine couuerte.
  Entre aueugles borgnes sont Rois.
  Dedans le sein ta main ne porte.
  Dedans la mer de l'eau n'aporte :
  En la forest ne porte bois.
Innocence triste et meurtrie
  Sur la peau du beuf siét et crie.
  Entre l'enclume et le marteau
  Entre les léures n'en faut rire.
  A son dam la lune on attire.
  Le sage se tient en sa peau.
Le feu purge l'or et l'éprouue.
  En vn carfour ie me retrouue.

En grand chemin le bois ne fen.
Le veule ou non Iupiter veille:
Dor dessus l'vne et l'autre oreille.
Si lon t'assaut, si te defen.
C'est plaisir auoir loing la guerre.
C'est plaisir cotoier la terre
Sus mer, et sus terre la mer.
En four froid la paste enfournee.
Nous viuons au iour la iournee.
La graine cuite on va semer.
Ignorance engendre l'audace.
Mal chasse qui se perd en chasse :
Les freslons ne faut irriter.
Tel pié telle seméle porte.
N'achopon au sueil de la porte.
Le sort ne se peut euiter.
Ainsi qu'il y flue on l'epuise.
Il n'y a plus que la menuise :
Les gros poissons sont peschez tous.
Sans mal mon mal ailleurs ie voye :
Qui ha du content a grand' ioye.
Grosse enclume ne creint les coups.
Les yeux au darrier de la teste.
Garde les pieges qu'on apreste.
On dit, au batre l'amour faut.
Chez eux Lions, Renards en guerre.
En chaume laboure la terre.
Mur ruineux charger ne faut.
On veut bastir dessus du sable.
Force, est vn baston non forçable.
La plus part du monde est méchant.
Vn fourmi ha de la colére.

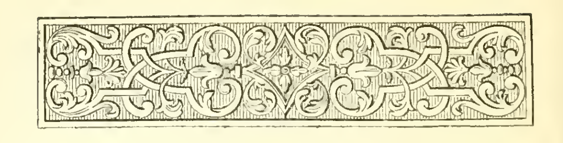
Qui dit demain ne veut rien faire:
Il s'enfuit l'éguillon fichant.
Ne mange cueur : Ne loge aronde :
Apran d'apasteler le monde.
Ne demeure pas embourbé.
Lame de plomb, guaine d'iuoire.
Fuy l'honneur vray : suy vaine gloire.
Bon vigneron reste courbé.
Argent receu, vendu l'Empire.
Tout ce que lon t'ofrira tire :
Ne cherche sur l'asne toison.
Au chandelier, chandele est prise.
Noû sur l'epaule ta chemise.
Qui veut raison, quiert déraison.
Goutte sus goutte caue marbre :
C'est par le pié qu'on abat l'arbre :
A tout hazard il faut ietter.
Il faut remuer toute pierre.
Moureau veut labourer la terre.
Bruneau la selle veut porter.
Contre le tonnerre ne péte.
Tous cris et toutes pleintes iette.
Qui mal commence fault au bout.
Il se pense iouer qui tue.
Si lon t'apreste vne tortue,
Manges-en fort ou point du tout.
Les fers en sont au feu : courage.
I'ay fait vn desiré naufrage :
M'échouant à bord suis venu.
En peu de lieu ie me resserre:
La paix prise qui sçait la guerre.
Nul ne depouille vn homme nu.

Dans la mer tu fais tes semailles.
Me louant de moy tu te railles.
La flambe tu veux fendre en deux.
Contre leur gré les beufs n'atele.
Populace ingrate infidele!
Ils font mourir qui ha soing d'eux.
En grands loups les louueteaux croissent.
Les larrons les larrons cognoissent.
Glaucus mangea l'herbe et changea.
Plus qu'assez ha qui bien ramasse.
A feu à sang on nous menasse.
L'vn le cuit, l'autre le mangea.
Chantre toussit qui perd sa note :
Plus roule, plus grossist la plote.
Auiourd'huy rien et demain grand.
Chacun le ioug refuse et iette.
Le fuzil fait vne bluette,
La bluette un feu qui tout prand.
En vain tu pers l'eau : ploie la voile.
Filer, ourdir, tistre font toile.
Herisson tarde d'enfanter.
Vn Dieu suruient à l'impourueuë.
Tu vas choquer beste cornuë :
L'oiseau lon cognoist au chanter.
Iupiter choisit bien son Egle.
On ne regle plus à la regle.
Hurlu burlu tout est confus.
L'ameçon l'ameçon acroche :
La poche l'autre poche empoche :
Ou promt acord, ou promt refus.
Pres d'vn grand fleuue vn puis lon creuse :
On marche nus pieds sur la gueuse.

Voulez-vous égorger les morts?
Au pié de l'arbre est la cognee.
Les freslons faussent l'erignee,
A dure bouche rude mors.
Espoir les exilez aléte :
Espoir les malheureux dehéte :
Grand cœur s'acroist de peu d'espoir.
Du bout du nés ne nous nazille.
Chacun à son tour ha la bille :
Tout est au tranchant du razoir.
Ne saute pas outre les bornes.
Le chameau desira des cornes,
Et pour ce fut essorillé.
Le vautour attend la charogne.
Le loyer selon la besongne :
Plus rende qui plus a pillé.
Chacun entande à son affaire :
Beaucoup d'amis ha qui prospere :
De nuit tous visages sont beaux.
Force de ieune, conseil d'homme,
Souhet de vieillard, tout consomme.
Les vieux n'oubli pour les nouueaux.
L'vn tient le fer chaud, l'autre forge.
Lon va iouer à petengorge.
Tous iouront à la queue au lou :
Le commun à cligne mussette :
Grands et grandes à la fossete.
D'vn clou lon boute l'autre clou.
Lon court à l'aise à la descente :
Que sus tous les pieds on se plante :
Il est tems de quiter les noix.
Si l'vn va baislant l'autre baisle.

Faut que l'vn sautant, l'autre saille.
Ainsi nous bridons-nous aux loix.
Faillir ne faut deux fois en guerre.
De ton propre épieu ne t'enferre.
Pour bien asseurer, bien choisir.
Bien commander c'est chose grande :
Qui bien obeist bien commande.
Qui sert, n'est iamais de loisir.
De nostre temps le monde honore
Admire loüe sert adore
L'homme de neant s'il ha dequoy.
Si du vertueux il auise
Quelque soufréte, il le desprie.
Ie m'en tien, ie sçay bien à quoy.
C'est folie, et faut que la die.
C'est des esprits la maladie
Qui pert et trouble la raison.
Folie en deux sortes s'auance :
L'vne, ie l'appelle ignorance,
L'autre, ie nomme enragêzon.
O Villeroy, ie quier richesse :
Si ie n'ay aquis la sagesse,
A peine puis-ie l'aquerir.
Hoüer ne puis : l'âge me domte :
Mandier ce m'est trop de honte.
Pitié, de male faim perir.





Graces à mon Roy debonnaire,
Son regne vn siecle nous vient faire,
Cheverni, rare en son bonheur:
Où le bon (sans douter le pire)
Peut sentir ce qu'il veut : et dire
Tout ce qu'il sent dedans le cueur.
Qui ne sçait le chemin qui méne
A la grand mer, pour guide préne
Le courant de la premiere eau,
Et que aual la riue costoye.
Il s'en ira la droite voye
Se rendre en la mer bien et beau.
Sur sa teste la pierre on iette.
Conseil ne quier de chose fette:
Bien ou mal le conseil est pris.
En iouant on peut bien tout perdre.
L'apuy s'abat de trop s'aherdre.
Seruir sans gré n'a point de prix.
Celuy qui plus sçait moins presume:
Et qui moins sçait d'orgueil s'enfume.
A tous deplaist qui seul se plaist.
Il se cognoist qui bien se mire.
Qui bien se cognoist, ne s'admire.
Qui ne s'admire sage il est.

Bons leuriers sont de toutes tailles.
Où le grain bon bonnes les pailles.
Bons maistres bons valets feront.
Toreau court où la vache beugle.
Si l'aueugle meine l'aueugle,
Au fossé tous deux tomberont.
Enfans d'Adam tretous nous sommes.
Nez à faillir, malheureux hommes,
Nez à bien faire si voulons.
Nul ne vit qui n'ait quelque vice.
Et tous enclins à la malice
De trop nous aimer nous doulons.
Il n'a creinte qui ha prouesse :
Qui n'a creinte ne sent tristesse :
Qui ne sent tristesse est heureux.
Le sage à qui rien n'est nuisible,
Sans s'ébranler gaillard paisible,
A pair d'vn Dieu va vigoureux.
Mais ie demande que veut dire
Que tous hommes iusques au pire,
Admirent, louent, la vertu :
L'exaltent et la magnifient :
Honorent, voire deifient
Celuy qui s'en est reuetu.
La vertu en leurs Rois souhettent.
Promts et volontiers se soumettent
A ceux qu'ils iugent vertueux.
S'ils ont differend, les en croyent.
Leur conseil et leur auis oyent,
Et vont comme à l'oracle à eux.
Et nul ne dira qu'il ne sente
En luy mesme, quand il la vante,

De vertu quelque sentiment.
Mais bien qu'vne estime il en face
Comme de chose qui surpasse
Ce qu'on prise communément.
Toutesfois plus tost il desire
Toute autre chose, qu'il n'aspire
A estre homme bon et entier.
Fera tout plus tost que de tendre
De tout son estude à se rendre
Attrempé, sage et droiturier.
Quoy faisant et pront et docile,
Il en deuiendroit plus abile
Pour de sa personne ordonner,
Et pour mener mieux son ménage,
Et pour regir tout vn vilage,
Voire vne Cité gouuerner.
Il sçauroit porter la richesse
Et la soufrette. Auroit l'adresse
D'entretenir et ses amis
Et ses parents. A pere et mere
Les deuoirs deuz sçauroit bien faire :
Voire à Dieu comme il est permis.
Mais tous, les vns suiuent la guerre.
Les autres labourent la terre,
Aucuns en marchandise vont.
Qui exerce la medecine,
Qui faict le fait de la marine :
Et beaucoup d'autres metiers font.
Les vns de la maçonnerie,
Les vns de la charpenterie,
Qui de chanter, qui de plaider.
Mais la plus part de tous qui sçauent

Mieux faire leurs métiers, ne sçauent
En l'heur ny au malheur s'aider.
Car presque tous sont miserables.
O si, comme ils sont raisonables,
Ils suiuoient la droite raison,
S'habituans à l'exercice
De la vertu loing de tout vice,
Heureux seroient en leur maison !
Heureux seroient dedans leur ville.
Chacun d'eux à part plus abile,
Heureux en soymesme seroit.
Car qui seroit et bon et sage
Constant de sens et de courage,
Bien aimer de Dieu se feroit.
Qui bien aimé de Dieu peut estre,
Il sçait bien la raison cognoistre.
Il est droiturier, il est saint,
Il est sage, et pour dire en somme
Celuy vrayment est heureux homme
D'vn heur qui n'est fresle ny feint.
Il se peut faire que lon meine
Bien iustement la vie humaine
Sans aduocat ny laboureur,
Sans maçon, sans apoticaire,
Ny medecin, et sans notaire.
Sans loy tout iroit en erreur.
Qu'il ne soit vray, les Scythes viuent,
Qui rien que nature ne suiuent,
Sans bastir planter ny semer.
Mais là où manque la iustice,
On ne vit là que dans le vice,
Sans s'entraider ny s'entraimer.

Là où les laboureurs fouruoyent,
Où les corroyeurs mal corroyent,
Les cuirs et les blés pires sont.
Mais où sans loy les grans preualent
Authorisez et rien ne valent,
Toutes choses tres mal y vont.
Là, la vie est malencontreuse,
Toute la cité malheureuse.
Là, torts outrages et debats.
Là, la Religion est nulle.
Là, la vertu loing on recule.
Là, le respect est mis au bas.
Qui n'est cordonnier il achette
La chaussure qu'vn autre a faite :
Fort bien s'en accommodera.
Qui ne laboure ny boulange,
D'un boulangier le pain qu'il mange
A son besoing achetera.
Mais celuy qui n'a preudhomie,
D'autruy ne peut aider sa vie :
Rien d'autruy ne mét à profit.
Nul droit à propos ne sçait prendre :
Nul droit à propos ne peut rendre.
Dieu le laissa quand il le fit!
Le fol ne sçachant qu'il doit faire
En son ignorance ordinaire
Ne peut tenir ny s'abstenir.
Rien ne luy sert, rien ne l'auance,
En sa perte et sa repentance
Vers vn autre aller et venir.
Qui n'a ny maison ny ménage
Ny cheual, en cherche à loüage

Ou l'emprunte de qui en a.
Mais qui n'a bon sens en sa teste
En recouurer n'est chose preste.
Nul iamais bon sens ne dona.
Qui n'a bon sens, ô mal extréme!
Il ne cognoist pas cela mesme,
Que le bon sens luy manque et fault.
Car tres suffisant il s'estime :
Et se fait fort comme le prime
De plus sçauoir où plus il fault.
Disant faisant tout par folie,
Tant plus il forfait, plus il nie
D'estre fol peruers ny méchant.
Mais où il est plus neuf et rude,
De quoy n'a fait iamais estude,
Il s'en dit estre plus sçachant.
Quoy? si quelcun tenoit langage
De faire faict du labourage,
Et qu'il n'eust charrue ny beufs,
Et qu'il ne bougeast de la place
A voir qui fait belle grimasse,
Baguenaudant tousiours oiseus?
Quoy? si quelcun se vante d'estre
En venerie quelque grand maistre,
Et qu'il n'ait grands chiens ny petits :
Et que sa face visses telle
Que d'vne fraische damoiselle
Couuant amoureux appetits?
Quoi! si quelcun iamais ne vante
Si non la musique excellente
S'en disant vn ouurier parfait :
Et n'a ny lut ni épinette,

Ny ne fait ouir chansonnette,
Ny aucun motét qu'il ait fait ?
Vertu ne gist pas en parade
Comme vne vaine mascarade,
Où dehors tout est reluisant.
Vertu est d'or toute massiue,
Non contrefaite, mais naïue,
Sous la raison se conduisant.
Philosophie en est l'école,
Non pour en faire vne parole.
A vertu, faire non parler.
La vertu, prou l'ont en la bouche :
A peu, la vertu le cœur touche :
C'est ce qui fait tout mal-aler.

FIN DV TOME PREMIER



BRVLARD, sous ton visage austere
Vn courage promt à bien faire,
Eprouué pour moy plusieurs fois,
Si tu te trouues d'auanture
Où mes censures on censure,
Me fait asseurer de ta voix.
En lieu de se mettre en colere
Des fautes que nous voyons faire,
Vn Heraclit en eust ploré:
Démocrit s'en fust pris à rire.
Plore qui voudra : i'en veux dire
En vn mot, Tout est déploré.
Vn chemin faut choisir et suiure.
Pour cela pourquoy tu veus viure
Tu ne dois fuir de mourir.
Si moins d'ennuy plus de plaisance
Font viure bien, la iouissance
Au bien eternel va querir.
Douce paix et repos aimable
Pres de temperance amiable
Viennent volontiers demourer.
Vn chacun la robe salue :
Pour la vertu nul se remue.
Beau semblant se fait adorer.

Le monde sot est vne beste
Qui n'a ceruelle dans sa teste,
Et va bridé comme vn cheual.
Gardez de luy oster la bride :
Laissons-le ainsi. Qui trop bon cuide
Le debrider, s'en trouue mal.
I'en ay fait la preuue certéne,
Il se donne beaucoup de péne
Qui veut le monde endoctriner.
Tromper les hommes est facile,
Et ne faut estre guiere abile,
Puis qu'ils n'aiment qu'à badiner.
Ceux mesmes qui cherchent d'aprendre,
Enuis suiets se viennent rendre
A peu qui sçauent ce qui faut.
Mais de gré piper ils se lessent
A beaucoup qui iamais ne cessent
D'agueter le peuple badaut.
En grand nombre ces pipeurs brauent,
Qui rien de bon ni beau ne sçauent
Ni ne voudroyent plus en sçauoir.
Car ils ont tous l'experience
Sans autre penible science,
Comme c'est qu'il faut deceuoir.
Mais nostre mal, le mal extréme !
Est que chacun de nous luy mesme
Est de soy mesme le trompeur.
Chacun en soy mesme se fie,
Chacun se croit. Nul s'en défie,
Nul n'a de soy doute ni peur.
L'autre cause de la misere,
Le vray, c'est vne chose amere

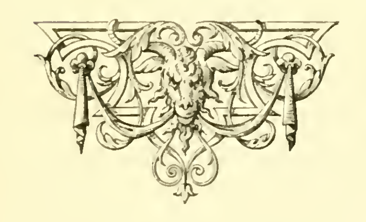
Et déplaisante aux ignorans.
D'ailleurs la mensonge amiable
Leur est douce et bien agreable.
C'est pour quoy nous allons errans.
Comme la clairté gracieuse
Offense et deplaist ennuieuse
A ceux qui sentent mal aux yeux :
Au rebours, l'obscurité sombre
Et des tenebres la noire ombre,
Sans douleur ils endurent mieux.
Ainsi de la verité bonne,
La grand' lumiere qui rayonne,
Fasche les malades esprits:
Et la mensonge flateresse
D'vn voile gracieux les presse
A iuger le vray mal apris.
Mais s'il est malaisé d'aprendre,
La grand' peine est au desaprendre,
Mesmement si par vn long tems
Ils n'ont ouy que menteries
Et faussetez et tromperies,
Dés qu'ils tetoyent s'en alaitans.
Non seulement eux : mais leurs peres
Et peres grands, auec leurs meres
Et meres grands et bizayeuls,
De memoire immemoriale
Sont abreuuez d'vne godale,
Qui leur oste le goust de mieux.
Pour tant c'est chose malaisee
Leur opinion épousee
Deraciner de leur cerueau :
Quoyque raison leur soit contraire,

Quelque argument qu'on sache faire,
Rien que l'abus ne leur est beau.
Ils feront comme vn qui s'adonne
A l'enfant qu'vne mere donne
Chez la nourrisse le changeant,
Qu'il fait nourrir et qu'il auoue,
Qu'il dorlote et qu'il amadoue
Comme son naturel enfant.
Mais s'il auenoit qu'on luy die
La verité, sa fantasie
De l'enfant ne peut diuertir :
Laquelle iamais n'y eust mise,
Si parauant telle surprise
On fust venu l'en aduertir.
Ainsi nous aimons idolatres
Durs et fermes opiniatres,
Nos vieilles persuasions :
Et le faux qu'on nous feit acroire
Ieunes, vieux ne voulons décroire
Pour les vrayes opinions.
Puissé-ie moy chanter et dire
Et dans mille papiers écrire
Enseignements sages et sains,
Sans que ie brouille ny remue
En la cité chose qui mue
Des saintes loix les bons desseins.
Pour la santé du corps, nous hommes
Soigneux et diligens nous sommes :
Aux medecins auons recours :
Mais nul pour la santé de l'ame
A fin de la sauuer de blâme,
Ne cherche les benins secours.

C'est que du corps la maladie
Prenant la personne alourdie
Se iuge par l'entandement :
Mais lors que l'esprit est malade,
Le corps nonchalant et maussade
Ne peut le sentir nullement.
Ainsi faut que l'esprit luy mesme
Soit en sa maladie extrème
Seul iuge de son propre mal :
Et le pis est qu'en tel afaire
En ce dont il iuge, ô misere!
Le plus souuent l'esprit est mal.
O si Dieu nous auoit fait naistre
Tels que sceussions voir et cognoistre
La bonne nature en son point:
Et que la prinssions pour conduite :
Qui nous guidast en la poursuite
De nostre vie bien apoint !
Nous n'aurions que faire d'aprendre
Autre doctrine pour nous rendre
Plus clairuoyans de la raison.
Las! nous n'auons qu'vne etincelle
De l'integrité naturelle
Que nous troublons par méprison :
Quand par opinions peruerses
Et males coustumes diuerses
Nous en eteignons la clairté.
Car si des vertus la semence
Nee en nous prenoit acroissance,
Nous viurions en bien-heureté.
Mais si tost que venons au monde,
Où tant de mal et vice abonde,

Nostre nature on peruertist.
De mille abus on nous empesche :
Rien que mensonge on ne nous presche,
Qui nostre bon sens diuertist.
Superstition nous ameine
Des frayeurs l'ombrageuse peine.
Fausse volupté nous seduit.
Ambition vain-glorieuse
Enflant nostre ame vitieuse
Aux fausses vertus nous conduit.
Le peuple, nostre plus grand maistre,
Dedans ses erreurs nous empestre,
Par vn commun consentement
De la grand' foule du vulgaire,
Qui encline au mal ordinaire.
C'est où perdons l'entendement.
Car ou la gloire ou l'auarice,
Ou quelque autre amiable vice
La bonne nature corromt.
Ainsi beaucoup de personnages
Aueuglans leurs nobles courages
Se sont perdus et se perdront.
Or la terre qu'on ne cultiue
Porte (pour ne languir oisiue)
Epines ronces et chardons.
Mais il n'est ame si sauuage
S'elle preste l'oreille au sage,
Qui ne s'amende en ses façons.
La diuine philosophie
Est celle qui regist la vie,
Medecine de nos esprits.
Il guerira sans nulle doute

Qui veut guerir et qui l'écoute,
Pouuant souffrir d'estre repris.
En tout y a poix et mesure.
Les bornes sont de la droiture
Qui n'est ni deça ni delà.
C'est beaucoup la vertu cognoistre :
C'est bien plus de se faire adestre
A l'executer quand on l'ha.
Cherchons bien sçauoir et bien faire.
Ce qui est bien en tout afaire
Se regle à la droite raison.
La droite raison est l'entente
De la grand' nature constante,
En lieu moyen fins et saison.





LE sage doit sage paroistre
Haut et bas. Grand le grand doit estre
Et fust-il au fond d'vn cauein.
BELLIEVRE qu'honneur acompagne,
Le nain fust-il sus la montagne
Ne sera pas autre que nain.
O si i'auoy de la richesse
Autant que la iuste sagesse
En souhette pour son besoing,
Iê ne fuiroy la compagnie
Des plus grands, où ie hai ma vie
Honteux m'en retirant bien loing.
Au milieu d'eux haute la face
Ie diroy d'vne franche audace
Ce qui me poise sus le cueur :
Mais combien que le vray i'entande,
Pauureté dure me commande
Cacher ce que i'ay de meilleur.
Muet ie suis : et n'ose dire
Que nostre infortuné nauire
Court par les vagues emporté.
Déia la voile est abatue.
Nul matelot ne s'éuertue.
L'eau perd l'vn et l'autre costé.

Ah! que c'est chose malaisee
  La mer par la pompe épuisee
  En la grande mer reuerser.
  Aucuns dorment : autres se cachent :
  Nuls ne comparoissent, qui sçachent
  Le peril pressant repousser.
Les bons mariniers qui bien sceussent
  Y remedier s'ils y fussent,
  Sont iettez dehors du vaisseau.
  Eux pillent tout comme Corsaires.
  Outrage conduit les afaires.
  Tout flote à la merci de l'eau.
L'ordre est perdu. Plus le partage
  Egalement ne s'y menage.
  Rien en commun n'est manié.
  Faquins commandent : Et les pires
  Au dessus des bons font les sires.
  Ie crein fort que tout soit noyé.
Ie crein que la mer en furie
  N'engloutisse la nef perie,
  Tant ie voy tout desesperé.
  Les bons ce nauigage éuentent :
  Les mechans, s'ils ont du sens, sentent
  Mon enigme trop aueré.
Mes amis, la France est enceinte :
  Ce que i'en diray n'est pas feinte :
  Veut enfanter. Et ie crein fort
  En son trauail qu'elle n'enfante
  Vn qui nostre fierté méchante
  Chastira, demouré plus fort.
Car encor le commun des hommes,
  Nous tels quels citoyens nous sommes

Qui le mors des loys reprendrions.
Mais les grands nourris à mal fére
Sont prests de choir en grand' misére:
Et faudra que nous les suiuions.
Les bons, tant qu'ils y dominerent,
Iamais nul estat ruinerent.
Mais quand les mauuais dominans,
Faisant ieu de cruel outrage,
Nourrissent des peuples la rage,
Tout bon ordre ils vont ruinans.
Lors que pour leur grandeur priuee,
Chauds d'ambition reprouuee,
Aux méchans font des passedroits,
Partiauls, pleins de nonchalance
Au bien public, de violence
En leurs particuliers endroits :
Tien pour chose toute asseuree,
Qu'il n'aura pas longue duree
L'estat où ces mauls regneront.
Encores qu'y veisses paroistre,
Quelque repos : tout va décroistre,
A mesure qu'ils gagneront.
Car depuis qu'au public domage
Les grands trouuent leur auantage,
Pour nourrir leur ambition
Et leur detestable auarice,
Là germera tout vilain vice,
Le meurtre et la sedition.
Nostre France est tousiours la France :
Mais des hommes la mesme engeance
Change de façon et de meurs.
Vn tems le peuple y fut sauuage :

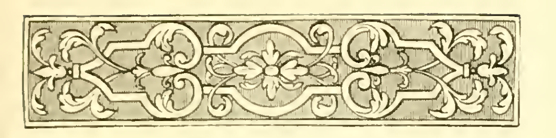
Depuis par vn plus doux vsage,
Françoys polis se font meilleurs.
Est-ce pas vne chose estrange
Par vn soudain et nouueau change
Que les mauuais deuiennent bons :
Et puis par vn siecle execrable
Des bons la race abominable
Suiure les peruerses façons ?
Qui ne s'en metroit en colére
Les voyant se rire et se plére
Quand s'entrepeuuent deceuoir ?
Sans faire aucune diference
De bien ny mal (c'en est l'vsance)
Pourueu qu'ils en puissent auoir ?
Qui soufriroit sans en mot dire
De voir autorisé le pire,
Le meillieur desautorisé ?
A nul d'eux du tout ne te fie :
Ce n'est que tort et tromperie.
Qui sa foy garde est meprisé.
Ne leur sois en nul bon afaire
Ami de cueur : mais pour bien faire
Ami de bouche te feindras.
De chose qui soit d'importance
A nul qui soit auec fiance
Te declarer tu ne voudras.
Car éprouuant bien la pensee
De la male gent insensee,
Au fait ne verras nulle foy.
C'est que deprauez ils se plaisent
Quand traitres ils s'entremalaisent
Sans respect de Dieu ni de Roy.

Partant quelque serment qu'ils facent
  Garde toy qu'ils ne t'embarassent
  En leur filet te surprenant.
  Car on a perdu toute honte :
  De l'honneur ne se fait plus conte :
  Tout blâme regne maintenant.
Impudence a chassé Iustice.
  Vertu fait ioug dessous le vice :
  Temperance nous ha quitez.
  Foy la Deesse venerable,
  Charité douce et secourable,
  Auec les bonnes Deités,
Vers le Ciel ont pris leur volee,
  Laissans la terre desolee
  En proye à l'outrage plus fort.
  Esperance Deesse bonne
  Seule nous demeure et nous donne
  Quelque amiable reconfort.
C'est, ou que la guerre cruelle
  D'vne vengeance mutuelle
  Ce malin siecle abolira,
  Ou que par le destin celeste
  Vn homme de Dieu cette peste
  D'vn saint remede guerira.
Car ce n'est en vain que s'apreste
  La grand' assemblee qui s'arreste
  En l'astre du Mouton doré.
  Quand les planettes s'y conioignent
  De toutes choses ils témoignent
  Vn ordre nouueau restoré.
O qui sera ce braue Prince
  Qui Roy de plus d'vne prouince

Les peuples vnis reglera,
Chassant des humains toute iniure?
Tenant main forte à la droiture,
Qui les méchans debellera?
Qui premier par vn clair exemple
Ouurant à Dieu son digne temple,
Voura l'honneur saint qui est deu?
Abolissant et l'heresie
Et l'idolatre hypocrisie,
Qui le vray deuoir a perdu?
Qui par l'aduis des hommes sages
Acomplissant les bons presages,
Ordonera les saintes loix,
Fondant vne ferme police?
Qui refreindra toute malice
En tous les estats à la fois?
Si bien que les mortels qui viuent
Les bonnes meurs tiennent et suiuent
En la creinte d'vn Dieu commun?
Si bien qu'vne concorde stable
Nourrisse la paix veritable
Pour tenir les peuples en vn?
Sur tout l'auarice il exile,
Car d'elle seule file à file
Prouiennent tout les autres mauls.
Ce monstre qu'on doit bien maudire,
Haue, hideux, l'homme fait pire
Que n'est pas vn des animauls.
Où va se ruer la peruerse,
Villes et champs elle renuerse,
Chasteaux et temples et maisons.
L'humain et diuin elle brouille :

Les plus heureux elle dépouille
Par ses fortes enragezons.
Fossé ni rempart ni muraille,
N'empesche que sa force n'aille
Au plus auant de la cité.
Aux meilleurs elle oste la vie,
Parentelle, enfans, et patrie,
L'honneur et la pudicité.
Mais l'homme, que Dieu nous enuoye,
Ouure de la vertu la voye
Sauue le droit du tort deffait :
Et Roy, maintienne la concorde,
Viue Loy rompe la discorde,
Par bons propos suiuis d'effet.





En bon gueret bonne semence
Raporte fruit en abondance,
O Mollan amy de vertu.
En lieu de la semence vraie
Mauuais terroer nous rend l'yuraie.
I'ay semé cueillir puisses-tu.
Sous le Soleil rien n'a duree :
Nulle chose n'est assuree :
Tout se change : tout s'entresuit.
Faut mourir qui ha pris naissance,
Celuy finira qui commence.
L'vn acheué, l'autre on poursuit.
L'vn montre ce que l'autre cache :
L'vn l'a planté, l'autre l'arrache :
Ce qu'auons de grand soing dressé,
Nous renuersons par vn caprice.
Nous leuons vn neuf edifice,
Abatons le vieil delaissé.
Maintenant nous serrons à peine,
Ce qu'vn iour la dépence veine
En le perdant nous vient oster.
S'il faut plorer faut soudain rire :
Qui de dueil les cheueux se tire,
De ioye apres ira sauter.

Nous cousons pour en fin découdre.
  La terre est fange, soudain poudre.
  Tantost muets nous nous taisons.
  Tantost causons à bouche ouuerte.
  Nous gaignons et nous faisons perte,
  Nous nous aisons et malaisons.
Aucunefois d'amour extréme
  Nous aimons, et la chose mesme
  Que nous aimons, alons haïr.
  Nous guerroyons à toute outrance :
  Nous nous ioignons par aliance
  Ceux que nous alions enuahir.
La guerre estoit, la paix est faite.
  Que l'homme ait tout tant qu'il souhaite :
  Comment se peut il contenter
  Entre choses tant variables
  Contraires, pareilles, muables,
  Faites pour l'homme tourmenter?
Toute chose que Dieu a faite
  Comme il est parfait, est parfaite,
  Est bonne et belle en temps et lieu :
  Mais l'homme à qui Dieu la propose,
  Ne sçait trouuer d'aucune chose
  La raison vraye selon Dieu.
Tout le bien que l'homme en peut traire,
  C'est tant qu'il vit de s'en bien faire,
  Et de s'en donner du plaisir.
  Dieu fait à l'homme grande grace,
  Si tant de trauerses il passe
  Paissant de ses biens son desir.
Certainement ie vien cognoistre
  Que tout cela que Dieu fait naistre

Est tel comme il luy plaist qu'il soit.
Qui pense pour bien s'en debatre
Y adiouster ou en rabatre,
Il n'y peut rien, et s'y deçoit.
Dieu seul tout parfait et tout sage
Nous mét à mesme son ouurage,
A fin que voyans ce qu'il fait
En diuersité si estrange
Dedans le brouillis de tel change
Reuerions l'ouurier si parfait.
Nul ne preuoit son auanture :
Et s'il la prevoit d'auenture
Que lui profite la preuoir?
Nul n'est si puissant qu'il éuite
Le sort où lon se precipite.
Rien ne vaut preuoir sans prouuoir.
Ce qui plus l'esprit me trauaille,
C'est lors que ie pense qu'il faille
Que les bons soufrent tous les maux
Deuz aux méchans : et qu'au contraire
Les biens deuz aux bons pour bien faire
Se donnent aux plus deloyaux.
Le méchant qui n'a point de cesse
De mal faire, croist en richesse :
Tout luy succede à son souhait.
Le bon de bien faire prent peine :
Et semble que sa peine est vaine,
Dautant que fortune le hait.
Du méchant ie sçay, quoy qu'il semble
Que tout bon heur chez luy s'assemble,
Que ce bien n'est pas le vray bien.
Mesme les beaux iours de sa vie,

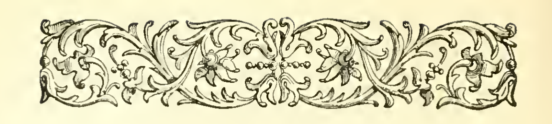
Ausquels le peuple porte enuie,
En l'eternité ne sont rien.
Ce n'est qu'vne ombre qui tost passe.
Pour les biens la mort ne fait grace :
Bons et mauuais passent le pas.
Si sçay-ie que l'heur veritable
Atend celuy qui droit et stable
Reuere Dieu iusqu'au trespas.
C'est malheur de quoy la prudence
Ne regist nostre humaine engeance,
A qui le vaut donnant le pris!
Mais qui sçait courir, on l'amuse.
Qui sçait conseiller, nul n'en vse.
Le poltron pour vaillant est pris.
Le sçauant sa misere queste,
Le vertueux se rompt la teste,
N'a dequoy viure, et meurt de faim.
Du bon maistre on ne fait estime.
L'ignorant tenu pour le prime
Braue parmi le monde vain.
L'homme ne sçait non plus son heure
Que le poisson, qui plus s'asseure
Quand il s'amord à l'ameçon :
Ou que l'oyseau qui plus se hette
D'aise et plaisir, quand il se iette
Dans les filets à l'etelon.
Mais iay cognu que sus la terre
Sus les humains en paix et guerre
La sagesse auoit vn grand poix.
Vne ville fut bien petite :
Dans elle peu de peuple abite :
Vn grand Roy l'assiege vne fois.

Fait des forts tout alentour d'elle.
Sus tranchee fait tranchee nouuelle.
Se promét l'emporter d'assaut.
Vn pauure homme estoit dans la ville
Pauure d'auoir : mais tres abile,
Combien que l'auoir luy defaut.
Ce pauure par sa grand' sagesse
Tira sa ville de l'oppresse
Que le tyran luy aprestoit.
Par auant nul n'en faisoit conte.
Par apres trop ingrate honte
En pareil mépris il estoit.
Quand tous les faits ie considere
Des deux sexes : quand ie confere
Tout ce qui me plaist et déplaist
En nostre race miserable,
De mille hommes vn tolerable,
De mille femmes nulle l'est.
A l'homme qui vraiment est sage
Sagesse adoucist le visage,
Le rend aimable et gracieux.
Oste la cruelle rencontre
Toute douceur courtoise montre,
Qui rompt les plus audacieux.
I'ay veu doubles vilains de race,
Cheualiers panader d'audace:
I'ay veu les nobles auilis,
Abaissez d'estat et courage,
Estafiers, en pietre équipage,
Suiure les vilains anoblis.
Qui fait la trape, qu'il n'y cheie :
Qui fourgonne dans vne heie,

L'aspic pourra mordre sa main.
Il se lasse qui pierres rue.
Qui busche long tems d'ahan sue.
Fer rebouché recongne en vain.
Serpent qui vient mordre sans bruire,
Est vn detracteur qui va nuire.
Le sage parlant parle court :
Mais en vn mot plus il profite
Qu'vn fol ne fait, qui moins merite
Quand plus longuement il discourt.
Bien malheureuse est la patrie,
Qui par vn enfant est regie,
Où les Princes mangent matin !
Que la patrie est bienheureuse
Où la personne valeureuse
Regne par vn meilleur destin !
Bien est celle nef deplorable
Auecques la gent miserable,
Là où de la tourmente au fort,
Lors que les vents qui la mer ouurent
Les abismes des eaux découurent,
Le Pilote au peril s'endort.
D'vn maistre sot le peu de cure
Laisse gaster la couuerture,
Qui tellement s'entrouurira
Par faute d'estre racoutree,
Que la pluie y trouuant entree
Planchez et parois pourrira.
Qu'on se garde bien d'en rien dire,
Non pas quand seul on se retire
Dans son cabinet à huys clos.
Trop deuisant les fouls s'afolent :

Mesmes les oisillons qui volent
En reueleroient le propos.
Qui trop regarde quel vent vente
Iamais ne seme ni ne plante.
Qui creint la pluye, fait maigre oust.
Qui ne pétrist, bon pain ne mange :
Ia ne fera grasse vendange.
Qui hait la peine et fuist le coust.
Faut reuerer Dieu, faut le creindre.
L'esprit humain ne peut ateindre
Au secret du conseil diuin,
Qui construit ordonne et dispose,
Fait et conserue toute chose
En sa propre et certaine fin.





Le Roy, il est Roy qui est sage.
Le sage regne en son courage :
Qui bien y regne, est digne Roy.
Il est Roy qui bien se commande :
Autre empire ie ne demande
Que de bien commander chez moy.
Le sage dit : Puis que ton âme
Est diuine, c'est vn grand blâme
De n'en faire cas autrement.
Toutes ordures dechassees
Ornon-la de pures pensees
Et d'vn entier entandement.
Le sage dit : Nul mot n'auance
De Dieu qu'en toute reuerance,
En toute saison en tout lieu,
Soit que l'heur à souhet te rie,
Soit que l'heur en malheur varie.
Croy tousiours et di : Dieu est Dieu.
Le sage dit : Vaille que vaille,
Du gouuernement ne te chaille.
Tel qu'il est le faut embrasser.
Toy fai bien : Ne trouble ta vie
Du tems ni de la seigneurie :
Les plus chargez laisse passer

Arte par tout : Le mal qui fasche
  En toi-mesme tant sois-tu lasche,
  Tu vois, tu cognois, qui le sens :
  Mais le bien tu ne peux cognoistre.
  Peu de bien sans mal on voit estre.
  Au chois du bien faut vn bon sens.
Tien pour vray que la defiance
  En tout afaire d'importance
  Peut garantir de grand danger :
  Croire trop et par trop mecroire
  Ont fait perdre mainte victoire.
  Croy donc : mais ne croy de leger.
Le sage dit : Qui sçait bien creindre
  Sçait ateindre où il faut ateindre.
  Sçais-tu que c'est qui est sans peur?
  C'est vne conscience nette.
  Pour la vertu la plus parfette,
  Redoute en heur, ose en malheur.
Le sage dit : Vise et regarde
  De quoy faut que te donnes garde.
  Et l'apren dans le mal d'autruy.
  Par la faute d'autruy le sage
  Fuit de sa faute le dommage :
  Le fol ne le sent que sur luy.
Tien pour vray que nulle personne
  Ne rencontre vne heure si bonne
  Qui ne soit mauuaise à quelcun :
  Nulle saison n'est si mauuaise
  Qui à la parfin ne s'apaise.
  Atten, tu n'auras mal aucun.
Le sage dit : En tout afaire
  Ce que tu peux auiourdhuy faire

Ne difere pas à demain :
Pour vne douteuse esperee
La chose que tiens asseuree
Ne laisse échaper de ta main.
Le sage dit : En ce bas monde
Le mal dessus le bien abonde,
Et le pis surmonte le mieux.
Des sots la badine creance
Fait des abiles abondance :
Les ignorans forgent nos Dieux.
Tien pour vray, Que lors que le vice
Et la débauche et la malice
Tu vois en public prosperer,
A bonté vertu modestie,
Toute misere departie :
De l'estat il faut desperer.
Baïf te dit apres vn sage :
Sans mal ne se peut vn ménage
Tenir dedans vne maison.
C'est mal d'epouser vne femme :
Femme non épouse diffame :
Au hazard où faut la raison.
Fui l'amour. Car de sa nature
Amour est sourd, qui n'oit n'endure
Ni reçoit amonnestement.
Amour est vne maladie
Qui va son cours : quoy qu'on luy die
L'amoureux aime son tourment.
Le sage dit : Fui la presance
D'vn maistre courroucé qui tance,
Ou bien ne lui replique rien.
De celui que tu verras estre

En courroux, tu te fais le maistre,
Luy calant à propos et bien.
Ton Roy tel comme il est, supporte :
Qui en regnant mal se comporte
Détruit assez la royauté.
Toute faute d'vn qui commande
Perd le subiet qui se debande.
Trop de pardon est cruauté.
Le sage dit : C'est grand' science
Sauoir suporter l'ignorance :
C'est vne grande abileté
Quand point on ne se formalise
De voir d'vn autre la sotise,
Et se tenir en sauueté.
Souuent de trop leger langage
Lon voit reuenir grand dommage
Enuers les hommes et les Dieus.
Celuy qui sçait à point se tére,
Outre que point il ne s'altére,
Demeure sans blasme en tous l'eus.
Mensonge fait courte plaisance
Au commencement qu'on l'auance :
Honte et perte suit le mentir.
Le mentir si bien se decrie,
Que quand il dit vrai nul s'y fie.
A se taire nul repentir.
Le sage dit : Verité dite
Mal à propos nous precipite.
Verité n'est bonne qu'aux bons.
Trop de méchans viuent au monde :
Qui trop sur verité se fonde
Iette ses perles aux cochons.

Le sage dit : Qui peut l'aprendre
Mieus vaut en nous mesmes reprendre
Nos fautes que celles d'autruy.
Comme l'absinte a l'amertume.
Aussi vrai dire a de coutume
D'auoir de l'amer quant et luy.
Le bois qui fera le feu croistre,
Mangé du feu va disparoistre
Déffait par celuy qu'il nourrist :
Richesses les flateurs nourrissent
Qui les richesses amoindrissent.
Qui s'aime trop, il se pourrist.
Hors de saison faire despence
En soufrete change abondance
Autant aus grands comme aus petits.
Chiche taquin et vilain estre
Fait que lon hait des biens le maistre.
Mesure en tous nos appetits.
Le Roy mon ami ie te iure
Que des biens ie n'eu iamais cure,
Et ie n'y mis iamais mon cueur.
N'auoir biens tant d'ennuis n'aporte,
Comme quand il faut qu'on en sorte,
Les perdant par quelque malheur.
Cela que paix le monde appelle
N'est qu'vn nom d'vne chose belle
Qu'il faut chercher dedans les cieux.
Iamais ne fut que sur la terre
Hommes ne s'entrefissent guerre
Ou veincus ou victorieux.
Le droit fatal ainsi l'ordonne,
Et la loy de nature donne

Les biens du veincu au veincueur.
L'vn auiourd'huy le bien possede,
Que demain à vn autre il cede.
Nous veinquerons : ayons bon cueur.
Ce n'est le nombre ni la force
Qui les grans batailles renforce
Pour aux victoires paruenir.
C'est le bon droit et le courage
Dieu aidant qui fait l'auantage,
Où l'ennemi ne peut tenir.
Vne fois nous auons à estre :
Deux fois il n'est permis de naistre :
D'estre, vne fois nous cesserons.
Du lendemain nul ne s'asseure :
Pourquoy donc perdons nous vne heure
Du present que nous lesserons ?
A fin qu'vn bien plus long tems dure
Taschons l'aquerir sans iniure,
Gardon-le sans peine et tourment :
Le bien aquis sans violance
Sans regret et sans repentance
Soit depensé ioyeusement.
De nul forfait ne soions blesmes.
Faisons bien, premier à nous mesmes :
Puis aux prochains : puis aux amis :
A ceux dont la valeur merite.
Nous dirons s'il faut qu'on le quite,
Moins a perdu qui plus a mis.
Assez de gens sont en ce monde,
En qui bien peu de sens abonde,
Qui le present ne viuans pas,
Comme ayans autre vie à viure,

Mettent grand' peine de poursuiure
Des biens non iouis au trepas.
Quand à moy ie tien que la vie
En biens et plaisirs non iouie
Prenant toutes choses au pis,
C'est vn long et facheux voyage,
Où lon dépend en vain son age,
Sans se rafrechir au logis.
Ainsi toute chose prospere
Chez toy, comme par toy i'espere
Secours en mon oisiueté :
Aus autres maus ie me conforte:
Mais ie n'ay pas l'ame assez forte
Au mépris de la pauureté.





Houpegay Hovp : l'an recommance
Et ma fortune autant s'auance
Comme elle s'auançoit antan.
Autant comme vn an vaut vne heure.
Qui peut rire il est fol qui pleure.
As-tu nom Pierre? i'ay nom Ian.
Entre les badins ie badine,
Entre les deuins ie deuine:
A chacun ie riue son clou.
Ie remê vieus mots en vsage.
Les sages me tiennent pour sage :
Entre fouls ie passe pour fou.
Abandonné de parentelle,
Priué d'amitié fraternelle,
En ma plus grande auersité,
Estrangers me font courtoisie :
Par ne sçai quelle frenésie
Mes plus grands amis m'ont quité.
Tant seulement i'ay mon bon ange
Qui iamais de moy ne s'étrange
Me consolant en mes douleurs :
Qui me fait plorer mes liesses,
Et me rire de mes tristesses,
Et me moquer de mes maleurs.

O mon bon ange, ie te prie
Ne me permettre que ie die
Ni bien ni mal qu'auec raison.
Ie me garderai de l'iniure
Qu'à decouuert on me procure,
Toy garde moy de la traison.
Nulle amitié n'est immuable :
Nulle inimitié perdurable.
Haï comme pouuant aimer :
Et comme pouuant haïr aime.
Qui bien ou mal fait, fai de mesme :
Dedans la mer ne va semer.
L'homme indiscret en vain trauaille.
Qui va sans conseil, où qu'il aille,
Courût-il, n'auance de rien.
Mauconseil ruine les hommes :
Par bon conseil hommes nous sommes.
Nul ne vit comme il voudroit bien.
Houp, si tu veus bien heureus estre,
Pour bien l'estre, il se faut cognoistre.
Estime tien ce qui est tien :
Ce qui n'est tien pour tien n'estime.
Soigne le tien et le relime :
De l'autruy ne te peine en rien.
Il est mien à tout bien pretendre,
Le rechercher, le faire entendre,
Le declarer à qui le veut.
Il est en autrui de bien faire
Selon mon auis salutaire,
Ou qui le veut ou qui le peut.
Ie di, i'escri ce que i'en pense :
Ce n'est ni par outrecuidance

Ni par mauuaise volonté.
Ie ne pren plaisir à médire:
L'orgueil ignorant ne m'empire :
Ie sui ma naïue bonté.
A grans et petits ie m'adresse :
Nul ie n'offense ni ne blesse :
I'aporte conseil et secours,
Qu'à tous ie propose et presente :
Et veu bien que chacun s'en sente,
Mais peu goutent bien mes discours.
S'aucun ha quelque maladie
En sa personne, il s'etudie
Tant qu'il peut à se bien panser.
Vn bon medecin il appelle :
Prend son conseil, et d'vn bon zele
Croit et fait tout pour auancer
La santé du corps. Mais de l'ame
Nul nul medecin ne reclame.
Et le plus malade est celui
Qui s'estimera plus sain estre.
C'est faute de bien se cognoistre:
Ame n'est qui n'ait son ohi.
Chacun se croit le plus abile
Chacun ha le cerueau debile :
Chacun se rit de son voisin :
Chacun en autrui voit la faulte :
Voir la sienne c'est chose haulte.
A vrai dire on n'est pas cousin.
Ce n'est pas moy, mais c'est mon liure
Si tu veux qui t'aprend à viure.
Mon liure est plus sauant que moy.
Bien souuent mon liure m'enseigne:

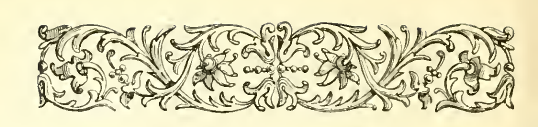
Et son conseil ie ne dedaigne
Qui m'a souuent tiré d'emoy.
Souuent aussi ne puis le croire :
Car ie n'ay pas de tout memoire
A tout propos à mon besoin.
Et pour la vertu bien aprendre
Son vice faut souuent reprendre,
Qui ne s'aquiert sans vn grand soin.
Tant nostre vice nous demange !
Il cuit d'vne façon etrange
Si on le touche tant soit peu.
Chacun se plaist quand on le flate :
Nul ne veut que son vice on grate,
Ou soit à bon ou soit à ieu.
De ceux qui sont pres ie m'absente,
Aux eloignez ie me presente.
Mais commander c'est vn deuoir
Non pas vne royauté vaine :
Petits se contentent à peine :
L'assez des grands, c'est trop auoir.
Quand l'homme commence estre sage
Lors il acheue son voyage.
Nos outrages nous font hair :
Nos miseres nous recommandent.
Les sages par les fouls s'amandent.
Raison ne peut se faire ouir.
Ne point sentir n'est pas fait d'homme :
Mais ne pouuoir porter la somme,
N'est le faict d'vn homme de cueur.
Nul ne doit fuir de la vie :
Mais sans en auoir trop d'enuie
Tachons d'en sortir par douceur.

Nous en sommes : il faut poursuiure.
Entre les viuans il faut viure :
Viuons-y comme nous pourrons.
Ne pouuant ce que voudrions faire,
Voulons le pouuoir ordinaire.
Tousiours viuans ne demourrons.
Ceux-la qui t'aimoient te haïssent,
Tes plus familiers te trahissent,
A qui tu fais bien, te font mal.
C'est leur faulte ce n'est la tienne :
Si c'est la tienne, t'en souuienne.
Croy le mors que croit vn cheual.
Si l'honneur ne te peut atraire,
Te puisse la honte retraire:
Si le bien tu ne veux choisir,
Le mal te cuisant t'en retire.
Si le vray plaisir ne t'atire,
Abhorre et fuy le deplaisir.
A qui sans y penser t'offence,
Ne cherche point d'autre vengence.
La vraye iniure part du cueur.
Qui te fait du bien par contreinte
En son bien fait n'a point d'étreinte.
Le miel est fiel à contrecueur.
A qui veut, la peine peu couste.
Qui a son vueil, il s'en degouste.
Espoir deceu poise beaucoup.
Le bon heur le malheur mesure.
Audace tout mal se procure.
Peur ne frapa iamais grand coup.
Ce qui peut se perdre n'est nostre.
Nous voions trop clair en vn autre :

O qu'en nous nous vissions autant !
Force nous faille et non courage.
D'heure choisissons l'auantage.
Force forcée conseil n'atand.
Plus vault le fait que la parole.
Parler sans faire est chose fole :
Se taire où fault parler, est pis.
Beaucoup font vertu de vantise.
Aux vices l'amour est tost mise :
La vertu fait bien peu d'amis.
Le tems les plus fouls medecine.
La raison les sages domine,
Et fait ce que le tems fera.
A peine est on heureux et sage :
Où la misere a l'auantage,
La prudence à peine y sera.
Qui aide celuy qui offense,
Offense : et qui le mal auance
Par autruy, fait luy mesme mal.
Iusqu'à l'autel ami faut estre.
Veus-tu bien vn mechant cognoistre?
Tout fait pour soy le deloial.
Au monde il n'y a rien de pire
Que celuy qui tout à soy tire,
Et qui ne fait rien que pour soy.
C'est ce qui decoust l'aliance
Des citoyens et l'asseurance.
O Dieu combien i'en aperçoy !
Homme repense à par toy comme
Et pourquoy c'est que tu es homme.
L'homme s'il veut à l'homme est Dieu
Quand à l'homme il est secourable.

Et l'homme à l'homme dommageable
D'vn loup sauuage tient le lieu.
Allez maudites bestes brutes.
Où tirez-vous ? où son vos buttes ?
Où est le blanc que vous mirez ?
La peste et le gast de nostre age,
Toute folie et toute rage,
A rien que mal vous ne tirez
Le grand loier se donne aux vices :
Les grandes vertus sont malices :
De bonnes meurs il n'en est plus.
Larcins, pillages, fetardises,
Toutes infames paillardises,
Sont les chapeaux des mieux voulus.





PINARD, les escrits ordinaires
Des secrets ou communs affaires,
Auecques vos sins se mourront :
Mais les noms escrits en mon liure,
Qui doit bien plus d'vn siècle viure,
Auecques mes vers demourront.
Comme le sel en la viande,
Le rire par moyen demande
En nos deuis estre vsité.
Le sucre est bon à la moutarde.
En nous riant qu'est-ce qui garde
Que ne disions la verité ?
Propos de beaucoup de langage
Ne sortent pas d'vne ame sage.
La langue accuse les esprits.
En la cité l'heur et la ioye
C'est peu valant grosse monnoye,
Peu d'ordonnances de grand pris.
La loy de l'vniuers est grande.
Naistre et mourir la loy commande.
L'homme auisé du tems se sert.
Fortune rend fol qui s'y fie.
Le changement recree la vie.
L'vn y gangne, si l'autre y perd.

Bon renom vaut vn heritage.
  Fortune est legiere et volage,
  Tost reprend ce qu'elle a donné.
  Fortune pipe s'elle flate,
  Veut écorcher où elle grate :
  Croy-la, tu es abandonné.
Tout mal guerist par patiance.
  A cueur dolent nulle creance :
  Par grand' douleur ment l'innocent.
  Mal double qui ne peut se pleindre.
  Plaisir déplaist s'il faut le feindre.
  Le mal qui fait bien on ne sent.
Qui quiert la mort la vie acuse.
  Celuy volontiers mal en vse
  Qui se promet viure tousiours.
  Ce que l'homme vit Dieu le préte.
  L'heureus meurt ains que mort souhete.
  Mieux meurt qui mieux vit en ses iours.
Plus fault qui fait plus d'entreprises.
  Peine et soing font les belles prises.
  Hazard fait tout mieux à propos.
  Occasion nous soyt propice.
  Garde toy libre de tout vice :
  Innocence est vn doux repos.
Tant que peus cache ta misere :
  Toute terre auoue qui prospere.
  Reçoy plaisir et plaisir fai.
  Le plaisir receu te retiene :
  Du plaisir fait ne te souuiene.
  Aide à tous, à nul ne méfai.
Pour viure heureus n'aime grand'suite.
  Contre le siecle en rien ne luite.

Rien à cueur, mais pren tout en ieu.
Oubli, retien, atten, endure.
La vie au malheureux trop dure.
Au bienheureux dure trop peu.
Il n'est point de plus griéue peine
Que d'estre en la publique heine.
Il n'est homme tant soit-il bas
Qui du plus grand homme en puissance
Ne puisse esperer la vengeance.
Heur en orgueil ne dure pas.
Si à bien faire on te surmonte
Prendre le dois à grande honte.
Qui donne malauisément,
Honteusement perd ce qu'il donne,
Perte c'est honte à la personne
Qui fait perte nonchalamment.
Autant se dechet de la grace
D'vn bienfait, que de tems se passe
Tardant la grace du bienfait.
Tard vouloir à non vouloir semble.
Bienfait sus bienfait il assemble
Qui tost l'accorde et tost le fait.
Ce que lon perd sans qu'on l'auise
Pour grand dommage ne se prise.
Ne sçauoir, c'est heur en maleur.
C'est du mal vn remede fade,
C'est quelque plaisir au malade
Ne point cognoistre sa douleur.
Ce que l'on cherche on ne rencontre:
Qu'on n'y pense plus, il se montre.
D'vn coing au ciel on peut voler.
La vraye ioye est chose austére.

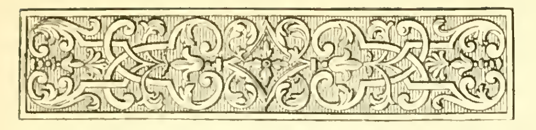
Qui à propos ne se peut tére,
A propos ne sçaura parler.
C'est vn vice trop à reprendre,
Pour n'auoir apris rien n'aprendre.
De peu de grain, du fruit beaucoup.
L'autruy seul louer, est folie.
Par vn forfait l'autre s'oublie.
Qui rien ne creint fait vn beau coup.
Pauureté seule nous terrasse :
Aporte creinte, oste l'audace :
Obscurcist la noble vertu.
Dedain estrangle la parole.
Depit aueugle l'ame fole.
Mépris le cueur foule abatu.
Qui plus ha plus auoir desire.
Car plus il ha plus il retire
Moyen d'auoir plus qu'il n'auoit.
Vertu n'ha, où elle a puissance,
Ni contrecueur ni repentance.
Dueil cesse tost que nul ne voit.
C'est don de Dieu que la sagesse.
Sage veut et n'aime richesse,
Veut, non l'auoir, mais en iouir.
La vie dure assez qui en vse.
Malheur vient à qui l'heur refuse,
Bien, à qui le mal sçait fuir.
L'heur est chose mal assuree.
Contre vertu rien n'ha duree.
La patrie est où l'on est bien.
Il est pauure qui le pense estre :
L'espoir vn autre espoir fait naistre.
Il n'est aimé, qui n'aime rien.

Forfait du forfait est la peine.
  Mauuais au mauuais maleur meine.
  Bon au bon secours va donnant.
  Le malade santé n'espere,
  A qui le medecin veut plére,
  Au desordre l'abandonnant.
Autant de iours autant de vies.
  Celuy que tu pleures et cries
  Comme perdu, s'en va dauant.
  L'age d'aucuns n'est du tout féte
  Que la vie en sera compléte.
  Prou vit qui vit sage et sauant.
Qui fait bien et se taist, enseigne:
  Qui dit bien et l'effet dedeigne,
  A son dire oste le credit.
  A mieux non à plus sauoir tire.
  Qui plus qu'assez sauoir desire,
  Se déborde en son apêtit.
Ne sçauoir ni pouuoir forfére
  Du non vouloir beaucoup difére:
  Vice ne peut seul se tenir.
  La vertu (comme aussi le vice)
  Par le sçauoir et l'exercice
  Veut se nourrir et maintenir:
Tu seras bon si tu veus l'estre.
  Que sert preuoir, que vaut cognoistre
  Le mal que ne peus éuiter?
  Fuir ne pouuons la contreinte:
  Soufrir nous en pouuons l'étrainte,
  Et la victoire en meriter.
Celuy qui ha la bien naissance
  D'esprit et corps pour la vaillance,

Disons-le noble-né vraiment.
En tous endroits on peut bien viure.
Qui la vertu seule veut suiure
Ne plaist au peuple entierement.
Plus il y ha de defiance,
Plus au chemin ha d'asseurance.
Contreinte au faineant donne soing.
Perdre honte est vn mal extréme.
Bien malheureux est, qui soy méme
Se peut reprocher pour témoing.
O que d'heur auroit nostre vie
Si nous nauions de rien enuie
Sinon des choses d'ici bas!
Trop cherchans perdons l'auantage.
Des humains l'humain le plus sage
A toute heure sage n'est pas.
Chacun son heur forge à sa mode :
Pas vn de tous ne s'acomode,
Faulte de borner son desir.
Quand l'vn finist l'autre commence :
Et cherchons en la iouissance
D'vn plaisir vn autre plaisir.
Il est Roy qui sçait rien ne creindre :
C'est bien, à ses souhets ateindre.
Tout de mesure et de saison.
Sur tout l'outrecuidance on prise
En ce tems on tient pour sotise
De se contenter de raison.
Qui les autres par armes donte
Souuent le vice le surmonte :
Qui fuit fureur, est maumené.
Qui ne songe que pour son age,

Se montre de peu de courage
Pour le bien de peu d'hommes né.
Sans mépris la soufréte on soufre.
Au vouloir rien de grand ne s'oufre,
Au pouuoir le petit est grand.
D'où la chose lon tient perdue
Espérance et peur se remue :
Qui enseigne vn autre, il s'aprand.
Tant que ne sçais te faut aprandre,
Ou tant que vis, pour ne méprendre,
Ne fuy iamais de trop sçauoir.
Maints hommes dauant qu'ils cognoissent
Que c'est de viure, viure cessent.
Auec sauoir, sens faut auoir.





Ieune Lansac, dés ton enfance,
Fuyant le chemin dignorance,
Apren de choisir la vertu :
De ton pere la preudomie,
La valeur de ton frere amie,
Sans estre piqué verras-tu ?
A toy qui as l'ame bien née,
De beaus patrons enuironnée,
Rien ne peut estre malaisé :
Mais en tout tes desirs tempere,
Douteux le trop sauoir modere,
Retenu pour n'estre abusé.
Eusses-tu pour voler des æles
Iusqu'aux demeures eternelles,
De Dieu ne cherche la grandeur.
Dieu tout sauant tout bon tout sage
Emplist le tout de son ouurage
D'incomprenable resplendeur.
Dieu desur tout honore et prise,
A fin que Dieu te seignorise.
Si Dieu se fait seigneur de toy,
Dessus toutes choses quelconques
Seigneur seras. Honore donques
Ton Dieu ton Seigneur et ton Roy.

L'honneur plus grand que puisses rendre
A Dieu, sera de bien aprendre
A le cognoistre et l'imiter,
Combien qu'il soit inimitable,
Et rien ne soit du tout semblable
A luy qu'on ne peut limiter.
Or celuy de plus pres l'imite
Qui plus toute indigence euite.
Qui? Qui à moins se passera.
Enuers Dieu soit grande ta vie,
Enuers les hommes fui l'enuie.
Tel est qui les bons aidera.
Mais tout le temps que ta pensee
Vers Dieu ne tiendras point haussee,
Tenir le dois comme perdu.
L'ame du deuôt qui contemple
Les faits de Dieu, c'en est le temple:
L'autel, le cueur à Dieu tendu.
Le nom de Dieu en vain ne queste.
Car ce ne t'est pas chose preste
En le questant d'y arriuer.
Quoy que soit qui quelque nom porte
Vn meilleur le nomme en la sorte.
Qui peut le nom de Dieu trouuer?
Dieu, n'est pas son nom veritable.
Mais c'est vn signe remarcable
Que nous recognoissons qu'il est.
Le nommer, c'est chose impossible :
Ne cherchon ce qui n'est loisible :
Adoron Dieu comme il luy plaist.
Sachon que Dieu n'ayant afaire
De rien qui soit, a voulu faire

L'homme, et Tout pour l'homme seruir.
Dieu premier bienfeteur s'auoue.
L'homme apres parsonier s'aloue
De ses bienfaits pour en iouir.
Aux hommes Dieu (sans nulle doute)
Les aiant faits a donné toute
Pleniere et franche volonté :
A fin que semblables se fissent
A Dieu tout bon, et qu'ils véquissent
Nets de peché par sa bonté.
Quoy que soit que sur tout honores,
Comme Dieu cela tu adores :
Cela seul te seignorira.
Celuy de Dieu se fera digne,
Qui ne fait rien qui soit indigne
De Dieu en qui seul se fîra.
Or entan donque pour bien faire
Tout ce qui est de bon afaire.
Davant Dieu ne se cache rien.
Dieu voit toute humaine pensee :
Pour ce en ton ame, au ciel haussee,
Ne pense rien qu'honneur et bien.
Quiconque chaste et saint se garde
De tout peché, rien ne l'engarde
Qu'il ne se face fils de Dieu.
Car Dieu l'a mis en sa puissance,
En luy rendant obeissance
Comme à son pere en chacun lieu.
Mésoing et diligence d'estre
Chaste et iuste, non de parestre.
Fui l'ordure : sui netteté.
Domte l'apétit deshonneste.

Volupté puanteur apreste.
Parle et fai toute honnesteté.
Nul ne peut faire à Dieu nuisance.
Du blasphemeur la medisance
Fait tout le pis que faire peut.
Ne fai ce qu'en l'autre tu blames.
Demande à Dieu quand le reclames,
Non ce que veux, mais ce qu'il veut.
Enuers Dieu la plus grande mechance
C'est de faire à l'homme nuisance.
Nul ne tien donc pour ennemi.
A toute noble creature
Que verras de mesme nature
Comme est la tienne, sois ami.
Mais aime Dieu plus que ton ame.
Au commun (qui sot loue et blâme)
De complaire n'etudiras.
Si tu fais bien, Dieu remercie
Comme autheur du bien de ta vie.
Autheur de mal? Dieu ne l'est pas.
Ne possede biens dauantage
Qu'ils sont besoin pour ton vsage :
Mais biens que nul ne peut t'oster.
Ce qu'il faut, comme il faut supporte :
Sois d'ame belle grande et forte.
L'ame apres Dieu doit s'exalter.
Non s'exalter de gloire telle
Qu'elle encoure mort eternelle,
Quand de trop s'aimer peché naist.
Mais à fin que digne se rende
D'estre de Dieu la maison grande,
Là où sa maiesté se plaist.

Où faut que la peine te meine :
Souhete ateindre apres la peine :
Vœux de faineans sont vains propos,
Soit la raison par toy suyuie
Comme vraye loy de la vie.
Le sage apert en peu de mots.
Auant que dire delibere.
Car il vaut beaucoup mieux se tére
Que de parler sans profiter.
Parole qui n'a sens a honte.
Langage qui raison surmonte
Ne peut des fautes euiter.
Parle lors que taire peut nuire.
Ce que sçais, à propos vien dire :
Ce que ne sçais n'en parle point.
Mensonge et poison mesme chose.
Plustost disant vray per ta cause,
Que vaincre mentir bien a point.
Honore et reuere le sage
Comme du Dieu viuant l'image.
N'honore aucun pour son auoir :
L'homme riche se sauue à peine.
O, qui tiens iustice et domeine,
Crain Dieu qui ha sur toy pouuoir.
Fay beaucoup et ne promé guiere.
Toute passion est meurtriere
De la vraye et droite raison.
Tout ce que l'ame fait troublee
En sa passion aueuglée,
Porte vn remors en sa saison.
Enuers tous hommes te comporte
D'vne amitié qui ne soit morte,

Comme apres Dieu en prenant soing.
Qui mal des autres hommes vse
Luy mesme de soy mesme abuse.
Dieu n'oit qui n'oit qui ha besoing.
De son auoir le vilain riche,
L'homme sage du temps est chiche:
Qui n'aime le sage il se hait.
Ce que Dieu liberal te donne
Aux autres liberal redonne.
Qui pense à forfaire, a forfait.
Il n'est en nous de tousiours viure,
Mais il est en nous de bien viure.
Ne fai mal à nul : fut-ce à droit,
Tresbon seroit ne faire offence :
Faite l'offence, repentance
Nous rachemine au chemin droit.
Dieu parle quand on oit vray dire,
Ce qui ne peut à l'ame nuire,
A l'homme ne nuit pas aussi.
L'homme ingrat, ingrat ne te face.
Tu as le guerdon et la grace
Du bien que fais par gloire ici.
Dieu ne cognoist qui Dieu ne prise :
Qui à l'homme nuit, Dieu méprise.
L'homme qui pense que Dieu soit
Et qu'il n'a soing de nul afére,
Ce mal croyant rien ne difére
D'vn qui Dieu ne croit ny decroit.
Nul il ne craint qui nul ne blesse.
Se cognoistre est la grand' sagesse :
Qui sçait qui l'a fait se cognoist.
Vn preud'homme est de Dieu l'ouurage :

Mesme se taisant l'homme sage
  Honore Dieu qu'il recognoist.
Nul ne peut tenir d'assurance
  Les dons mondains : Nul n'ha puissance
  D'oster les dons que Dieu depart.
  Pour le pauure aider ieûne donques.
  Mieux vaut n'auoir choses quelconques
  Qu'ayant beaucoup n'en faire part.
Estime ton corps la véture
  De ton âme, et ton ame pure,
  Du haut Dieu le temple honoré.
  Tien donque ton corps net de blame
  Puis que c'est l'habit de ton ame,
  Temple où Dieu veut estre adoré.
Eleuant à Dieu ton courage
  Commence par Dieu ton ouurage :
  Sans Dieu ne te faut rien oser.
  Mesme dauant que prendre alène,
  De Dieu la bouche et l'ame pléne,
  Vien du labeur te reposer.





Lansac, prosperer et bien viure,
Et la vertu pour guide suiure,
Aquiert vn precieux chapeau.
A tous aider, à nul ne nuire
Fait l'homme sur tous hommes luire :
Et la vie n'a rien de plus beau.
Il n'est point de peine assez dure
Pour punir celuy qui l'eau pure
D'vn puy public infecteroit.
Car l'eau publique estant inféte
D'vn venin qu'vn méchant y iéte,
Tout vn peuple empoisonneroit.
Toy qui es Roy, tes meurs atrempe.
Rien ne sert de fourbir la lampe
Qui ne mét de l'huyle dedans.
Qui aux petits oiseaux vont tendre,
Contrefont leur chant pour les prendre,
A leur iargon s'acommodans.
Plus déplaist vn sin au visage
Qu'en tout le corps du personage
Vne bien grand' deformité.
Aussi le vice tant soit mince,
Aparoissant dessus le prince,
Offence toute vne cité.

Que sert en mer sus la poupe estre
Du gouuernail patron et maistre,
Et ne sçauoir où le tourner?
Que sert à cheual en la pléne
Tenir en main la bride véne,
A qui ne sçait la gouuerner?
Qui touche le fan de la truie,
Tant soit petit, il hongne et crie.
Et c'est qu'il ne porte ny lait
Ny toyson, ny chose qui vaille:
Et pour ce la peur le trauaille
Sachant que nul bien il ne fait.
Car viuant nul fruit il ne porte,
Et sçait bien que de sa chair morte
Et de son lard l'homme se sert.
Maudite soit la tyrannie
D'vn qui perd tout, durant sa vie,
Et sauue tout quand on le perd.
Certenement les bourreaux valent
Mieux que les Tyrans qui égalent
Aus meilleurs tous les plus méchans.
Car les bourreaux font la iustice
Des forfaiteurs. Par iniustice
Tyrans font mourir innocens.
La seruitude volontaire
Passeroit : mais qui se peut taire
D'vn sceptre en des indignes mains?
Nature est par trop offensée
De ne laisser pas la pensee
Estre libre aux chetifs humains.
Maleur règne où plus d'vn commande.
Vn seul à nous regir entande:

Ne recognoissons tous qu'vn Roy :
Le monde vn Soleil seul endure :
Où plusieurs regnent, paix ne dure :
Nul à tous, chacun tire à soy.
Vn soit le Roy : vn vienne prendre
Les deuoirs que nous deuons rendre :
Vn seul commande absolument.
C'est chose plus aisee à faire
Au bon plaisir d'vn seul complaire,
Que de plusieurs ensemblement.
Entre plusieurs regne l'enuie.
Chacun aguete en ialousie
L'vn l'autre pour se decrucher :
Et pour trouuer son auantage
Voudroit (voire au public domage)
Son compagnon voir trebucher.
Soit le Roy tel que Dieu l'ordonne :
Mais ie pri Dieu qu'il le nous donne
Et le meilleur et le plus fort :
Tel que iamais ne die ou pense
Qu'il ne faut faire conscience
Pour estre Roy de faire tort.
Mais qui les innocens maintienne :
Mais qui les deprauez retienne
De faire mal, par sa rigueur.
Aux méchans donner auantage
Leur pardonnant, c'est faire outrage
Aux bons soumis à leur fureur.
Le Roy qui sera populaire :
Aux loix rien ne fera contraire :
Aimé non pas creint florira :
Ne croira nul leger langage :

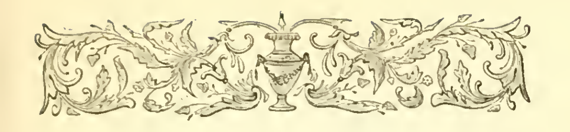
Ne croira pas seul estre sage:
Selon nature vieillira.
Ne se laisse veincre en merite;
S'acompagne d'hommes d'élite:
Cognoisse qu'il est homme né,
Bien qu'en authorité royale,
Le diuin pouuoir il egale :
Pour ce à vertu soit adonné.
Quelque autre sache mieux, ou dire
Ou peindre ou forger ou écrire,
Ou soit en quelque art excellent :
Mais le Roy sache auec prudence
Regir son peuple, la clemence
A la seuerité meslant.
Qu'en vertus grandes il surpasse
Les plus valeureux : et qu'il face
De ses meurs les publiques lois:
Que son exemple à tous éclaire:
Que n'ayant de conseil afaire
Il se conseille toutefois.
Qu'a ses amis veincre il se laisse
Dessous la raison vainqueresse,
Pour vaincre tous ses ennemis.
Graue, non des mines seueres,
En comportemens ordinaires.
Ne soit ny bandé ny remis.
En ses œuures non reprochable,
En ses propos soit veritable :
Vainqueur non vaincu des plaisirs.
Franc, liberal, grand de courage,
Venerable, sçauant et sage,
Se temperant en ses desirs.

Quiconques est Roy, qu'il repense
Qu'il ha d'vn plus grand sa puissance,
D'vn Dieu qui est le Roy des Rois.
Que luy homme aux hommes commande
Honoré d'authorité grande,
Mais, qu'il commande par les loix.
Celuy qui dignement dispence
Les loyers dus, beaucoup auance
Et la iustice et la vertu.
· Iugement droit tout mal dechasse :
Faux iugement tout bien terrasse
Et foule l'honneur abatu.
Vn Roy doit aimer sa patrie :
En oster l'affreuse furie :
Estre l'apuy des afligez :
Debeller les mutins rebelles :
Conseruer les suiets fidelles
D'amour non de force obligez.
De la bien heureuse prouince,
Où regne ce valeureux prince,
Bien loing la discorde s'enfuit.
La Paix y florist : l'abondance
Y répand ses fruits : et la dance
Et la ioye et l'amour la suit.
Des hommes la beniste engence
N'y gaste sa saincte semence :
Pource des dieux ils sont cheris.
Femmes y sont chastes et belles :
Portent enfans, témoins fidelles,
Qui ressemblent à leurs maris.
Les sources de vin y bouillonnent :
Les ruisseaux de lait y foisonnent :

Les chesnes y coulent de miel :
Les toisons y sont fines sayes :
Le baume on y recueût des hayes.
La manne y rousoye du ciel.
Aussi les hommes charitables,
Entre eux humains et secourables,
Enuers Dieu sont deuotieux.
Et cueillans les fruits de leur terre
Ou ne voyent iamais la guerre,
Ou florissent victorieux.
Mais où les tyrans seignorisent,
Les sugets pieté mesprisent :
Outrage et violence ont cours :
La iustice gist terrassee :
La foy pour vn rien est faussee,
Bonté n'a suport ny secours.
La discorde y regne et furie,
Auec la sanglante furie :
Lits maritauls y sont souillez :
Les temples laissez en ruines
Par les sacrileges rapines
Sont profanez et depouillez.
Famine y court : peste y rauage :
Et ne fait pardon à nul age.
La guerre detruit les citez.
Par la pauure gent éploree,
De la terre non labouree
En friche les champs sont quitez.
Le forfait trop commun irrite
Contre vne nation maudite
Du haut Dieu la pesante main :
Qui fait du Tyran la vengence

Par le peuple en leur insolence,
Du peuple par le souuerain.
Piqué dans mon ame suiette
A l'éperon diuin, ie iette
Au vent ces versets epandus,
Messaigiers d'auis profitables,
Pour eux qui se sentent coupables,
Desirant qu'ils soyent entandus.
Afin que nous trop fautifs hommes,
Qui fouruoyés du droit nous sommes,
Nous y radressions aduertis,
Regne la raison aueree :
La vertu florisse honoree,
Entre les grands et les petits.





TROISIEME LIVRE

DES

MIMES, ENSEIGNEMENTS

ET PROVERBES

DE I. A. DE BAIF

C'est belle chose que la ioye :
Mais quand Dieu les maus nous enuoye,
Courageux les faut supporter.
Ioyeuse en fortune ioyeuse,
La ioye, à iamais bien-heureuse,
Puisse en ta maison arrester.
Maille est bonne qui denier sauue.
Occasion derriere est chauue.
Au poil prenons-la : nous l'auons.
Qui veut auoir paix qu'il endure.
Pour euiter plus grande iniure,
Peu de mal souffrir ne sçauons.

Qui change d'aduis, c'est le sage.
  Fouls s'obstinent en leur courage.
  Le temps meine tout à son poinct.
  Aisément se remet nature :
  A toute nouuelle auanture
  Nouueau conseil vient bien à poinct.
Qui les mechans frape et rudoye
  N'est pas cruel : mais Dieu l'enuoye
  Executeur de son courrous.
  Des maux il faut choisir le moindre.
  Oing le mal qui s'aigrist à poindre.
  Tant de cheuilles tant de trous.
Pareil à pareil ne commande :
  Il rauist qui plus fort demande :
  Qui ne s'appauurist s'enrichist.
  Qui dit ce qu'il ne veut pas dire
  N'a rien dict : mais qui se rettire
  De la contrainte il s'affranchist.
Qui fait, où citoyens nous sommes,
  Ce que font la plus part des hommes,
  Ne fait ny faute ny forfaict.
  C'est perte, perdre vn auantage.
  Mieus vaut qui destourne vn dommage
  Que qui cherche vn gain tout à faict.
Ostons des forfaits la matiere.
  Tost croit vne teste legiere :
  Qui hante, prend les mesmes mœurs.
  Coustume autant peut que le Prince.
  Il est mal-content qui ne pince.
  Nous auons d'estranges humeurs.
Peu vaut raison contre la force.
  Nous n'en prenons sinon l'escorce :

Raison est l'ame de la loy.
C'est loy la raison na urelle.
En la royauté bonne et belle,
La loy viuante c'est le Roy.
Chacun à son faict doit entendre.
Faut informer et puis reprendre.
La voix d'vn, la voix de pas vn.
Tousiours aduise à la personne.
Malheur au malheureux ne donne.
Pense à part toy, suy le commun.
Fortune entre tous est commune.
N'appellons pas cela fortune
A quoi le sage eust peu pouruoir.
Prince doit tout faire auec cause.
Iuge fin iuge fine cause.
Qui pense vn mal, le doit sçauoir.
Relasche faite par contrainte
Quant et la contrainte est esteinte,
Relasche contre droict ne vaut.
En tout regarde à la pensee
Dont la relasche est commencee.
La grace faut où le gré faut :
Fort commande s'il admonneste.
Qui trop muse danger appreste.
Ferme est, ce que peut la vertu :
Vn mal de maints maux est la source.
Ieunesse au vice non rebourse
La vertu n'estime vn festu.
Le certain ne recertifie.
Franc se fait qui le deu denie.
Romps la coustume où gist forfait.
Loy par coustume s'interprete.

Où confession n'est suspecte,
Qui confesse prouue le faict.
C'est grand mal desobeissance.
Qui baille au mechant la puissance
Baille l'espee au furieux.
Qui bien fait honore et chastie,
Il entretient l'humaine vie.
Où les bons regnent tout va mieux.
La guerre ciuile ruine
Les deux partis, quand elle fine,
Perdant et qui gaigne et qui perd.
Concorde fait les beaux affaires:
Discorde fait toutes miseres,
De grands maux le presage appert.
O qu'on iurast sus grosses peines
Ce que iuroient dedans Athenes
Les ieunes de page sortans;
Qu'on le iurast mais sans pariure,
Contre le tort pour la droiture
D'vn accord s'entresupportans:
De ne honnir les saintes armes:
De n'abandonner aux faits d'armes
Ny son rang, ny son compagnon:
De combattre et mettre sa vie
Tant seul, à part, qu'en compagnie,
Pour la sainte religion.
De ne laisser point sa patrie
En chose du monde amoindrie
A ceux qui apres nous viuront:
Mais comme leur deuoir commande
Leur bailler meilleure et plus grande
Qu'en l'estat où la receuront.

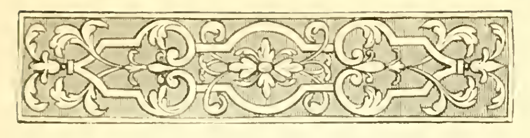
D'obeir tousiours comme sage
Au magistrat selon l'vsage,
Et de se ranger prontement
Aux loix de tous âges admises,
Ou autres par le peuple mises
Par vn commun consentement.
Si lon voyoit aucun ne craindre
Les loix abolir ou enfreindre,
Ne l'endurer : mais prendre soin
En troupe ou seul de la vengence :
Et rendre la deüe reuerence
A Dieu qu'on appelle à tesmoin.
Homme ne fais à nul iniure :
Marche pensant toute droiture,
Dit Hipparche en son monument.
Sans droiture peu vaut vaillance.
Où tous tiennent iuste balance
Vaillance ne sert nullement.
Chacun vante sa mercerie.
Chacun son mal tres mauuais crie.
Il n'y a mal sans quelque bien.
Rien ne vouloir trop, l'heur consomme :
Toute autre chose sert à l'homme.
L'homme à l'homme ne sert de rien.
Les vertus font prou : mais Fortune
Fait en vn poinct plus que pas vne.
La vertu vaut en sa saison.
Fuir par fois c'est vertu grande.
Prou fait qui les hommes commande,
Plus, qui fortune par raison.
Mauuais achapt remord son maistre.
Mal fait sa puissance paroistre

Qui l'employe à blesser autruy.
Aisément s'apprend vilenie :
Malaisément elle s'oublie.
Peur se refreint moins que l'ennuy.
Prou de fureur la mort encourent,
Peu de raison à la mort courent.
Viure n'est viure seulement.
Bien-heureux qui bien mourir ose.
Bien viure est beau. C'est peu de chose
Viure tellement quellement.
De la vie où tout mal s'appreste,
Telle est quelquefois la tempeste,
Que la mort en est le doux port.
Qui traisne sa vie en misere
Sans à soy ny autre bien faire
Seroit plus heureux d'estre mort.
Grande honte aux hommes deust estre
Tous animaux naissans cognoistre
Ce qui leur sera sain ou non,
Fors l'homme seul : dont la naissance
Foible et nûe est sans cognoissance
De ce qui doit luy estre bon.
C'est pourquoy si l'homme rencontre
Quelque chose de belle monstre,
Comme salutaire il la prend,
Combien qu'apres en ait dommage.
L'vsage en est le maistre sage
Qui nous reprent et nous apprend.
C'est vne vilenie barbare
Pour rendre son honneur plus rare,
Malins enuier son sçauoir.
Comme si pour eux c'estoit perte

D'autant de leur science ouuerte,
Qu'à des autres feroient auoir.
Chose de beaucoup desiree,
Assez ne peut estre asseuree,
Et ne se garde sans danger.
Nous mentons par accoustumance.
Fortune ha sur nous grand'puissance
Quand raison ne peut nous ranger.
Ta langue, rien que bien ne die.
La vraye vertu s'estudie,
De hair outrage et forfait :
De garder la pieté sainte :
De conseiller sans nulle feinte
Aux citoyens le mieux qu'on sçait.
Dessur sa langue auoir puissance :
Rien ne faire par violance :
Ses enfans dresser et nourrir.
Moyenner que la haine on laisse.
Qui hait le peuple et qui l'oppresse.
Comme vn ennemy le courir.
Contre femme point ne debattre.
Les valets yures point ne battre,
Pour ne sembler yure comme eux.
Son pareil prendre en mariage.
Qui s'allie à plus haut parage,
Se lie à maistres outrageux.
Nul ne moquer par insolence :
Autrement le moqué s'offense,
Toy moqueur hay te rendras.
Ne te haulse pour la richesse :
Pour la pauureté ne t'abaisse.
Bien et mal en bien tu prendras.

Desbauche aux esprits est mortelle.
  Cest homme-là mauuais i'appelle
  Qui ne sera bon que pour soy.
  Meilleur chemin que le vulgaire,
  Il faut tenir, non pas contraire.
  Au gré d'autruy ne te deçoy.
Il n'y a traison ny fallace
  Que femme courroucee ne face
  A l'appetit de se vanger.
  La verité trop debatue
  En fin se destruit abbatue.
  Ce n'est guerir le mal changer.
Ne reproche pour vilenie,
  A vn que le malheur manie,
  Ce qu'il fait contraint du malheur.
  Qui ne peut vaincre par vaillance
  De son ennemy la puissance,
  Soy-mesme vaincre c'est valeur.





CHEVERNY, qui pour chacun veilles,
De qui les discretes oreilles
Aux bons auis prennent plaisir,
Puisses-tu gracieux te plaire
En ce mien recueil salutaire,
Tesmoin d'vn non ingrat desir.
Si des sept sages de la Grece
Voulez ouyr l'humaine adresse
En tout ce voyage mortel,
O François, je veux la vous dire
Moy qui de Grece en France tire
Les fleurs du sçauoir immortel.
CLEOBULE premier nous chante,
En tout mesure est excellente.
Pere et mere faut honorer.
Soy bien du corps, soy bien de l'ame.
Aime d'ouyr : trop parler blâme.
Appren beaucoup : fuy d'ignorer.
SOLON dit le deuxieme sage:
Rien trop. Ne iuge en arbitrage,
Ou tu perdras celuy qui perd.
Fuy le plaisir où dueil se mesle.
Du silence les propos scelle,
Romp silence au besoin appert.

Contre pere et mere n'asseure
  En debat ta cause meilleure.
  Des amis acquier non pas tost,
  Mais les acquis moins tost reprouue.
  Qui d'obeir apris se trouue
  Sçaura commander comme il faut.
Conseille en tout public affaire
  Non ce que sçais plus deuoir plaire,
  Mais le meilleur d'vn cœur ouuert.
  Tout ce que verras ne reuele.
  Sçachant, tay-toy. Iuge et decele
  Le couuert par le descouuert.
Cognoy toy (dit Chilon tiers sage).
  En beuuant n'vse grand langage.
  Trop parlant tu pourras faillir.
  Nul homme libre ne menace :
  De menace vient le disgrace.
  Les vieux honore pour vieillir.
De tes voisins ne va mesdire,
  Si tu ne veux ouyr te dire
  Des propos qui te fascheront
  Aux nopces frugalité garde.
  Aux festins des amis retarde.
  En leurs aduersitez sois prompt.
Hay qui du faict d'autruy s'enqueste.
  Beny le mort. Ta langue arreste,
  Que ton penser voise deuant.
  Monstre toy paisible et seuere,
  Que sans te craindre on te reuere.
  Des outragez marche au deuant.
Regne chez toy. Refrein ton ire.
  Chose impossible ne desire.

D'vn malheureux ne te ry pas.
Quand tu marcheras par la ville,
Va de façon graue et gentile.
Les fouls s'accusent à leur pas.
Pittaqve le quatrieme sage
Dit, Qui respond aura dommage.
Ne crain pere et mere flatter.
En absence comme en presence
Des amis auoir souuenance.
Pour rien qui soit ne lamenter.
Tel comme enuers tes pere et mere
Te porteras, tel le salaire
De tes enfans rapporteras.
Iouyr d'vn desir c'est grand'ioye.
Bien cognoistre à tous ne s'ottroye.
Ne croy tous ceux que hanteras.
Debausche nuit, paresse ennuye,
Ignorance poise à la vie.
Appren et monstre tout le mieux.
Gain par tout est insatiable.
Tien caché ton heur enuiable
Pour te sauuer des enuieux.
Thalès dict le cinquieme sage,
Cognoy le temps. Mets en vsage
Ce qui est propre à ton besoin.
Ce que dois faire ne va dire,
Qu'y faillant n'apprestes à rire.
Cherche qui de toy prenne soin.
N'offense qui malheur endure
Que Dieu ne vange telle iniure.
Sçauoir l'aduenir donne ennuy.
Pour peu d'vn amy ne se plaindre.

Croire la terre : en mer se feindre.
Ne fay ce que hais en autruy.
Bias sixieme, dit, Nous sommes
Plus de mauuais que de bons hommes.
Ny badin ny malin ne soy.
Entrepren tard : mais vn affaire
Entrepris haste de parfaire.
Parle à propos : sans propos oy.
Si tu es beau, fay choses telles.
Si tu es laid encor plus belles
Couurant ton naturel defaut.
Hay de parler à la legiere.
Sans forcer pren tout de maniere.
Dieu est, dire tousiours il faut.
Ne dy louange flatteresse
De l'indigne pour sa richesse.
Si tu fais bien à Dieu le ren.
En ieunesse heur, sens en vieil âge.
Sinon pour vn clair auantage,
Pauure les riches ne repren.
Acquier au faict la souuenance,
Au temps la discrete prudance
En mœurs la debonnaireté,
Au trauail continence dure,
En crainte la pieté pure,
En richesse amiableté.
En parole acquier la creance,
Honneur et grace du silence,
Iustice d'vn sens droict et bon,
La vaillance par hardiesse,
L'authorité par bonne addresse,
La primauté par bon renom.

Pense le tout, dit Periandre
  Septieme sage. Il faut l'apprendre.
  Gain deshonneste est grief acquest.
  Le public plus qu'vn tyran ose.
  Estre posé c'est belle chose,
  Brutiueté dangereuse est.
Faulses voluptez sont mortelles,
  Vrayes vertus sont immortelles.
  Quier loz viuant, Mort bien-heurté.
  En heur modeste, en malheur sage,
  Monstre aux amis mesme courage
  Comme en l'heur en l'aduersité.
Mieux vaut mourir faisant espargne
  Que viure souffreteux en hargne.
  Fay toy digne de tes parens.
  Celuy que de ton gré accuses
  D'estre mechant, si tu en vses,
  Coupable auecque luy te rens.
Comme pour r'estre amy, querele.
  Fay le secret. Ton malheur cele
  Pour n'esiouir tes ennemis.
  Vieilles loix et viande fresche.
  Le punir n'est rien s'il n'empesche
  Que le forfait ne soit commis.
Ainsi les sept Sages deuisent
  Chacun à part : Mais ce qu'ils disent
  En comun, ie veux rapporter.
  Ly-le et l'enten : ie va l'escrire.
  Tu feras bien si viens le lire
  Pour l'entendre et l'executer.
Suy Dieu : sers Dieu. Crein pere et mere.
  Fay joug au droit. Sçachant va faire.

Commande toy. Fuy le serment.
Choy' l'amy, l'ennemy repousse.
Fay toy bien. Soit ta façon douce.
Donne tost. Acquier iustement.
Garde le tien : l'autruy ne touche.
Escoute tout : tien bonne bouche.
Ayant dépar : n'enuie aucun.
Atten le temps : le plus fort doute.
Retien ton œil : de l'heur fay doute.
Ne maudy nul, beny chacun.
Fuy le remors : ta faute amende.
Aborre haine, paix demande.
Veux ce que peux, le receu ren.
Appren tousiours. Hay calomnie.
L'espoir loüe : aux biens ne te fie.
Le vieil respecte : au ieune appren.
Plains l'affligé. De clemence vse.
Sage au peril. L'absent n'accuse.
Ne blasme nul. Dy bien du bien.
Hay le tort : fay bien, sans dommage.
Iouy mortel. Croy le plus sage.
Ne ry du mort Acheue bien.





Rien ne fait tant l'homme semblable
A Dieu, que d'estre veritable.
La touche espreuue l'or, Cramel :
Verité quand elle s'y treuue,
L'integrité de l'homme espreuue.
Sans elle il n'y a point de sel.
La mensonge et la bellerie,
Et la taquine tromperie
Suit l'ame qui na point de Dieu.
Qui craint Dieu, qui l'aime et l'adore,
De verité sa bouche honore :
Parle net en tout temps et lieu.
Mentir c'est fait d'vne ame vile.
Dire vray c'est chose gentile
Qui affiert au cœur genereux.
Qui ment et fraude sa promesse,
Ou d'intention tromperesse
Ou par sottise, est malheureux.
O Verité concitoyenne
Des bons Dieux, à toy ie me tienne,
Faysant mon seur appuy de toy :
Toy ne permets que ie chancele
Par le faux : le vray ne me cele :
Tout le droit chemin meine moy.

Des malades ceux qui ne sentent
Leur mal, et point ne s'en lamentent,
Sont les malaisez à guerir.
Recognoissez bien vostre faute :
De nuict le feu sus la tour haute
Garde les nochers de perir.
Maints peuuent aux bons secourables
Veritables et fauorables
Acquerir du loz à leur nom.
Mais taquins, nul d'eux ne desire
Faire bien, nul ouyr bien dire
De bien faire ayant le renom.
C'est vne bien grande sottise,
Et i'oseroy dire bestise,
Viure homme, et viuant ne sçauoir
Quel est le vray deuoir de l'homme.
C'est la bestise à la grand'somme,
Sçauoir et manquer au deuoir.
Estant cela pourquoy nous sommes
Vrayment hommes aux autres hommes,
Nous sommes Dieux par entre nous.
Mais estant et nous portant autres,
Corrompant les natures nostres,
Alors nous entre-sommes loups.
Ie ry. O que c'est grand' folie
Que d'aller au prix de la vie
Encontre le cours du marché.
Quand le vice la vertu braue,
La vertu se cache en la caue,
Le vice on haulse recherché.
Viuons viuons c'est la coustume :
Apres la douceur l'amertume :

Laissons passer les plus chargez.
Qui fait bien perd et grace et peine.
La presse des plus forts m'emmeine.
Les bons s'en vont descouragez.
Qui de faire bien vous degouste
En cela qui rien ne vous couste?
Du vostre rien : et toutesfois
De peur qu'aux bons bien on ne face
De vos estats on nous efface
Entre tant de cousteux desrois.
Vous me raclez de vostre liure
La grace qui m'aidoit à viure.
Si vous ne la m'y remettez,
Sur vous cherra la male-tache :
Faut que de mes papiers i'arrache
Vos honneurs et noms reiettez.
Malheureux qui sans valeur braue :
Malheureux qui se rend esclaue
Sous des ignorans malheureux?
Malheureux qui les bons irrite :
Malheureux le bon, qui merite
Des ingrats, en vain valeureux.
Que sert la valeur sans la grace?
Que sert humblesse où regne audace?
Sagesse où la sottise a cours?
Modestie où morgue impudence?
Sçauoir où commande ignorance?
Bon ordre où tout marche à rebours?
C'est tout de faire bonne mine :
C'est tout monstrer l'ame diuine
Par vn eshonté tonnement
Haut sonnant ses vaines paroles,

Se vantant danser aux caroles
Des Muses plein d'estonnement.
C'est plus d'vne façon facile
Mener le ruisseau de son stile
Par vn chemin non raboteux.
C'est plus de ciuiles miseres
Faisant l'entendu aux affaires
S'enrichir sans estre honteux.
Qui a, peut en auoir encore.
Qui n'en a point nul ne l'honore,
Fust-il Orphee ou Arion.
Sçauoir ne vaut sans artifice.
L'estat, l'office et benefice
Viennent de là par fiction.
Qui ne sçait contrefaire et feindre
N'y peut paruenir ny atteindre.
Reua-t'en si tu es naif.
Tu es ouuert, franc, debonnaire :
Et pource tu ne sçaurois plaire.
Que feras-tu pauure Baif?
Nul tout à fait tu ne courtises.
Tu hais de souffrir leurs vantises.
Tu n'as nul espoir qu'au bon Roy.
Ton esprit en vain tu trauailles,
Et penses tu bien que tu vailles
Qu'vn Roy se souuienne de toy?
Resoû toy la Cour plus ne suiure :
D'ambition plus ne t'enyure :
C'en est fait : tu n'y vaux plus rien.
Retire toy. Passe t'en donques :
Et raccourci tes robes longues :
Et de la Cour n'atten du bien.

Autre plus grand bien ne souhaite
  Sinon que le Roy te permette
  Ouurir tauerne ou cabaret.
  Tien toy à ta maison de l'Ange,
  D'vn maigre espoir ton cœur ne mange :
  Vien semer vn meilleur gueret.
Dieu que c'est chose forte à faire,
  Ce qui n'est à dire bien taire.
  Ie parle trop, ie le sens bien.
  I'en veux à ces peu secourables :
  A gens comme moy miserables
  Laisser dire ne couste rien.
Ce que ie dy n'est calomnie.
  Ie parle trop : et ne le nie.
  Mais il faut parler ou creuer.
  Les premiers ils m'on faict outrage :
  Patience outree tourne en rage.
  Malheur à qui me veut greuer.
I'aime les bons et les honore,
  Les mechans par force i'adore :
  Ie les maudis en liberté.
  Ie suis chez moy : i'y puis tout dire.
  Le secret par le vin et l'ire
  Est descouuert en la clairté.





SCEVOLE, si nous viuions Princes
Riches de peuples et prouinces,
Theatres nous leur bastirions,
Leur edifirions des hauts temples,
Porches et palais beaux et amples.
Mais possible mieux ne ferions,
Que faisons ainsi que nous sommes
Pour aider le commun des hommes:
Quand des aduis leur proposons
Pour heureusement et bien viure.
A leur dam s'ils ne veulent suïure
Ce que chanter nous leur osons.
Puis que les propos veritables
Ne sont ouïs, contons des fables:
Possible on les escoutera.
Esopet les fit par l'oracle,
Pour en riant faire miracle
En l'esprit qui les goustera.
Vn Loup ayant faict vne queste
De toutes parts, en fin s'arreste
A l'huis d'vne cabane aux champs.
Au cry d'vn enfant que sa mere
Menaçoit pour le faire taire
De ietter aux loups rauissans.

Le loup qui l'ouit en eut ioye,
Esperant d'y trouuer sa proye :
Et tout le iour il attendit
Que la mere son enfant iette.
Mais le soir venu, comme il guette,
Vn autre langage entendit.
Car la mere qui d'amour tendre
Entre ses bras alla le prendre,
Le baisant amoureusement
Auecques luy la paix va faire :
Et le dorlotant pour l'attraire
Luy parle ainsi flateusement :
Nenny nenny, non non ne pleure :
Si le loup vient il faut qu'il meure :
Nous tûrons le loup s'il y vient.
Quand ce propos il ouït dire,
Le loup grommelant se retire.
Ceans lon dit l'vn, l'autre on tient.
Vne autre d'vne autre maniere.
Vn serpent auoit sa taniere
A l'huis d'vn paisan bucheron :
L'enfant du paisan ne s'auise
Qu'il marche la beste surprise,
Qui le mordit par le talon.
Le venin dans les veines glisse :
Et soudain sa froide malice
Montant iusqu'au cœur l'estoufla.
L'enfant mourut : le pauure pere
Et de douleur et de colere
Contre le serpent s'eschaufa.
Pour vanger son fils, sa congnee
Il a sus le champ empongnee,

Se plante au goulet du serpent.
Et tant attendre delibere,
Que celle mechante vipere,
S'elle sort, il tue l'attrapant.
Elle de son meffait coupable,
Cauteleuse et non deceuable,
Guette autour deuant que sortir.
Le pere, hastif de vengeance,
Vn coup de sa congnee elance
Cuidant la beste mipartir.
Mais il la faillit, car la teste
De la beste à se plonger preste,
Dedans le trou se recacha.
La congnee à faute chassee,
D'vne taillade en long tracee,
La roche du goulet trencha.
Ceste vermine ainsin euite
La vengeance et la mort subite.
A iamais du iuste courroux
La marque sus le trou demeure,
Qui l'aduertist qu'il ne s'asseure.
Aussi ne fait le serpent roux.
Car par le conseil de sa femme
Le paisan le serpent reclame
Et le recherche à faire paix,
En mettant deuant la taniere
De celle vipere meurtriere
Du pain et du sel tout exprés.
Mais le serpent qui ne s'y fie,
Caché dedans son trou luy crie:
Iamais la paix ie ne croiray,
Tant que la sepulture proche

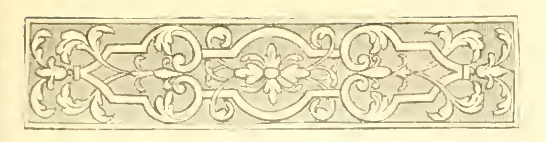
De ton enfant, et sus ma roche
Ce grand coup marqué ie verray.
Maintenant ie diray la fable
Du sot Cheual et miserable,
Qui sa force ne cognoissoit :
Que le cerf auec l'auantage
De sa ramure, d'vn gangnage
Leur commun herbis dechassoit.
S'en vanger le cheual desire :
Qui droit à l'homme se retire,
Et deuers luy ayant recours
Luy conte le tort qu'il endure,
Et luy requiert de telle iniure
La raison auec son secours.
L'homme trompeur luy va promettre,
Si le cheual se laisse mettre
Vn frein en la bouche, et s'il veut
Qu'armé dessus le dos luy monte,
Et qu'il le meine et qu'il le donte,
Que du cerf vanger il se peut.
Le badin cheual s'y accorde :
Luy tarde que son mors ne morde.
Mais si tost que le mors eut mors,
Tant s'en faut que du cerf se vange,
Que l'homme l'asseruist et range
Esclaue à iamais par le mors.
O que par tout l'âge où nous sommes
Ceste fable vraye atteint d'hommes!
Vn vieillard fut qui grisonnoit
Amoureux de deux concubines,
Toutes deux mauuaises et fines,
Ausquelles il s'abandonnoit.

L'vne vieille, l'autre ieunette :
L'vne faulse, l'autre saffrette.
Quand la ieune le peut tenir,
Oste le poil blanc qui la fasche :
La vieille tout le noir arrache,
Et le font chauue deuenir.
Trois beufs dedans un pasturage
Paissoient d'accord : et nul outrage
De beste qui fust n'enduroient
Tant qu'ils vesquirent en concorde.
Entre eux se fourre la discorde:
Loups et lions les deuoroient.
Un de nuict les hauts cieux regarde
Et les astres : et par mégarde
Dans vne fosse creuse cheut.
Vn passant l'oit qu'il se lamente.
Entend sa cheute et sa descente :
Et s'en rit quand la cause il sceut.
Tu es là fort bien par ta faute,
Toy qui leuant la veüe trop haute
Au dessus de toy regardois
Curieux de chose couuerte,
D'vne fosse à tes pieds ouuerte
Nonchalant tu ne te gardois.
Un Porc-espy (belle deuise
Du Roy Louys, Roy d'entreprise
Pere du peuple surnommé,)
Porc-espy nourry dans l'Afrique,
Porte mainte fleche qui pique,
De sa nature ainsin armé,
Qu'en se herissonnant il lance
Contre qui vient luy faire offense.

Le loup qui ce porc aguettoit
Luy conseille qu'il se descharge
De tant rude et pesante charge,
Puis que nul besoin n'en estoit.
Mais quand il en auroit affaire
Qu'il reprist l'espy salutaire.
O loup i'en ay desia besoin,
(Dit le porc-espy) tout asteure.
Du loup la rencontre n'est seure
A qui a ses armes au loin.
Le Herisson estoit en peine
Où se loger, la Marmoteine
Il pria le vouloir loger.
Ce fut aux mois de la froidure,
L'hiuer quand la saison est dure.
Elle accorda le heberger.
Ainsi le meine en sa taniere,
Où l'hoste nouueau ne fut guiere
Que son hostesse ne faschast,
Auecque son escarde droite.
Car la place fut si estroite
Qu'il faloit que lon se touchast.
La marmote pria son hoste
Le lendemain matin qu'il s'oste
De son logis. Le herisson
Qui trouue la maison fournie
De ce qu'il faut, tresbien luy nie
Et luy chante vne autre chanson.
Si quelcun en ce lieu s'offense
Qu'il s'en aille, ie l'en dispense,
Quant à moy ie n'en bougeray.
Si loger en ce lieu t'est peine,

Tu peux desloger, marmoteine.
De l'hyuer n'en deslogeray.
L'Aigle fondant cruelle et fiere
Au sortir de la rabouliere
Auoit troussé des lapereaux :
Et sur vn haut chesne en son aire
Les auoit portez pour en faire
Gorge chaude à ses aiglereaux.
La haze la prie les luy rendre.
L'aigle pitié n'en daigne prendre,
Mais d'orgueil se va surhausser.
La haze tous counils assemble :
Et fait qu'ils s'en vont tous ensemble
L'arbre de l'aigle dechausser.
Tant grattent, tant rongent, tant minent,
Que tout le chesne ils deracinent.
L'arbre la nuict tombe poussé
Au premier vent. L'aigle endormie
Et sa couuee y perd la vie
Parmy le branchage froissé.





Rinavt, ta parole non vaine,
Et ton integrité certaine,
Loin de tout mensonge et de fard :
Et ta façon, non point couuerte,
Mais franche à l'œil de tous ouuerte,
D'vne naïfueté sans art,
M'ont obligé de telle sorte
Que iamais n'en tombera morte
La grace à la posterité.
Debout paresseux à bien faire.
Ny le bien-fait ie ne puis taire,
Ny du mal fait la verité.
Hay auant, tost tost, laissez courre.
Decouplez : laissez les escourre.
Ils vont sus les voyes, suiuons.
Clabaud, miraud, bize, fregonde,
Galehaut, miremont, mironde,
S'ameutent, et nous retiuons.
Tran tran tran, la beste elancee
Tire pays : cy est passee.
Ie le cognoy par le parpié.
Qui plaisir fait, plaisir demande.
De courte ioye douleur grande.
Laissez dire et n'y prenez pié.

Au cours du marché dois entendre :
  Le temps comme il vient te faut prendre :
  Au bon entendeur vn bon mot.
  De bon matin s'est ebourree.
  Fagot a bien trouué bourree :
  La Marmotaine a le marmot.
La fille de geline grate.
  O cœur mechant ! ô ame ingrate !
  Fouler aux pieds telle beauté !
  Tu sens où le soulié te blesse :
  Sous beau visage maigre fesse,
  Toute rage et deloyauté.
Trois iours deuant que le vent vente
  Ie le preuoy. Le faict n'euente :
  A trompeur trompeur et demy.
  La mere d'vn couard ne pleure :
  En vn estat rien ne demeure :
  Si l'heur tu pers, tu pers l'amy.
Conseils sus conseils ordinaires.
  Iamais ie ne vey tant d'affaires :
  Nous en sommes tous embrenez.
  Nageras-tu point sans nageoire ?
  Quand volerons-nous outre Loire ?
  Nos sacres sont allebrenez.
Peu vaut doctrine sans prudence :
  Grand poudre fait vieille qui dance :
  Voyez marcher ce traquenard.
  Si tout le meilleur de la tire,
  Nostre party bien fort empire.
  A peine prend on vieil renard.
En Prouence les becafigues
  Dessur tous fruits aiment les figues,

Icy les griues les raisins ;
Vn ventre creux n'a point d'oreilles :
Tu nous voudrois conter merueilles.
Apres la mere les gorins.
Ie me tairay s'il vous ennuye.
Grand vent s'abat de peu de pluye.
Ie ne dy pas qu'il le vainquit,
N'assau le sanglier en sa bauge :
Le pourceau gronde mesme à l'auge.
Il vesquit bien, tant qu'il vesquit.
Il n'y a plus ny rang ny ordre.
Si fasche-til fort de demordre
Apres que lon a bien amors.
Mon mors ainsi ma bouche gaste,
Dit la Rosse : fol qui se haste
Pour cela luy oster le mors.
Vne queux qui ne coupe, aguise.
Chacun (dit-on) fait à sa guise.
Mais sera-ce là le payment
D'auoir si bien fait la desfaite?
L'ennemy qui fait sa retraite
Mieux etoré fuit brauement.
Qui fait bien, quand le mal profite,
Il fait mal et n'a nul merite.
Bien sert oublier ce qu'on est.
Ce que tu peux bien perdre, pêr-le.
Dieu gard l'vnique et ronde Perle
A qui honneur et vertu plaist.
Ie croy mes yeux non mes oreilles :
C'est donc à rendre des pareilles?
Il faut du faict non du caquet.
Où c'est qu'auiourdhuy nous en sommes !

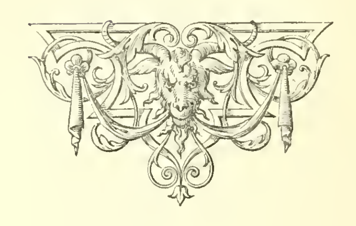
A la foy lon trompe les hommes,
Les enfans au billeboquet.
Bonne terre bon blé rapporte.
Ne croy femme fust-elle morte.
Eau, femme, feu, ce sont trois maux.
Vn bon feu la maison honore.
Mauuais feu la maison deuore.
L'homme est le Roy des animaux
La mer guerist l'ame offensee.
Dieu te doint entiere pensee.
Le vice est pres, loin la vertu.
Tous ne sont fouls d'vne folie.
Les renards aux lions n'allie.
Dy general, qui, d'où es-tu?
Il est noble qui a l'audace.
Qui perd honte anoblist sa race.
Le craintif sa noblesse perd.
O grande beste à tant de testes.
Vous n'estes vous tous que des bestes
Vous entre-mangez, il y pert.
Garde garde la reuerdie.
Si la vilenaille estourdie
Se recognoist : libres Cantons
Nous allons querir vos polices.
De nos mangereaux les malices
(Ce dirons-nous) nous esuentons.
C'est ainsi que le monde tourne.
La nuict surprend qui trop seiourne
De gueux se font Rois, de Rois gueux.
A l'enfant ne baille vne espee,
Ny au guenon vne poupee :
Si ne veux qu'ils facent leurs jeux.

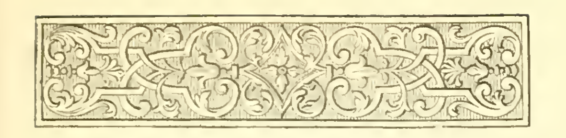
La Renarde et l'Aigle vont faire
Amitié. L'aigle fit son aire
En la sime d'vn arbre haut.
Au pié de l'arbre la renarde
Vn buisson fort espais regarde
Où son terrier gratter luy faut.
La Renarde en fin deuient pleine :
Fait ses petits. En mesme peine
En mesme temps l'Aigle se veit.
Alla couuer et la couuee
S'esclost au Soleil esprouuee.
Oyez ce qui s'en ensuiuit.
La renarde vn iour fut en queste :
Et se fioit la sotte beste
Que l'aigle ses petits gardast,
Ou qu'elle attendist le partage
Du commun butin et carnage,
Ou qu'elle en ayant les aidast.
L'aigle eut faim. De son aire aduise
Les renardeaux, en fait la prise.
Auec ses aiglereaux s'en paist.
La Renarde estant reuenue
Trouue son engence perdue.
Sçait comment, et fort s'en desplaist.
Et bien que ses petits lamente,
Plus que leur perte la tourmente
Le desespoir de s'en vanger.
Ce qu'elle peut en sa destresse
De maudire l'Aigle ne cesse,
Qui ses petits a peu manger.
Bien tost apres hors d'vn vilage
Non loin de là, selon l'vsage

Vne chéure on sacrifioit.
L'aigle fond durant le mystere :
Emporte le ventre en son aire
Auec vn charbon qui ardoit.
Il ventoit. De mainte buchette
De bois sec son aire estoit faicte.
Le feu s'y prend à tous les bouts.
Les aiglereaux tombent et l'aire.
En la presence de leur mere
La Renarde les mange tous.
O grande forest où les chesnes
Dedans les eaux portent des chesnes
Et des vases d'or et d'argent :
Gardent toy qu'vn iour les charrues
Ne voisent sillonnant tes rues,
Le sang que tu beus reuangeant.
Par vn serpent les loups qui firent
Le massacre punis mordirent
Leur grande mere. O iustes Dieux !
Ne t'en ry pas toy toy qui restes.
On va iouer à toutes restes.
Ne me croyez, croyez vos yeux.
Il est valeureux qui est sage.
L'homme sage et de haut courage
Ses batailles bien rangera.
Choquant gaignera la victoire.
Couronné d'honneur et de gloire
Les outragez reuangera.
L'asseurance suit la prudence.
Celuy qui rien que mal ne pense
En fin sera fol descouuert.
Toy qui es bon, pren la tutele

Des bons d'vn fauorable zèle.
Dieu conduira ton cœur ouuert.
Si le succre est doux à ta bouche,
Si la vertu le cœur te touche,
Plus douce elle te semblera.
Iamais l'homme de bien ne gréue,
Sept fois chet, sept fois se releuc.
Le mechant ne releuera.
Par le champ du fay-neant ie passe :
Par le clos du fou ie repasse.
I'y voy tout en friche laissé.
Ce ne sont qu'espines, orties
Et ronces. A la faim tu cries,
D'vn mal bien deu bien oppressé.
Le ventre plein trop mieux conseille.
Quand verrez taire la corneille
Le cygne vous orrez chanter.
Ou Roy ou asne te faut estre.
Bon valet se fait du bon maistre :
Deuant que faire il faut tenter.
Des lions la forte vieillesse
Surmonte des fans la ieunesse :
L'aigle ne compare au hibou.
Ne porte bague qui te serre.
Sage au sage ne fait la guerre,
Si fait le fou contre le fou.
L'vn à la proüe et l'autre en poupe.
L'vn pile tout, et l'autre coupe.
L'autre le rait iusqu'à la peau.
Qui se va trainant sus le ventre :
Qui part, qui vient, qui sort, qui entre.
Qui fait le duc, qui fait le veau.

Qui met au jeu, qui s'en retire.
Tu pourrois bien trop nous en dire:
Tout est bon qui bien maschera,
l'enten d'vne saine personne.
Prou de remedes on ordonne,
Cherchez qui vn seul en fera.





A bord à bord, à nage à nage,
Compagnons gaignons le riuage,
La tourmente va se leuer.
Le grand plaisir d'vne falaise
Voir en l'eau la nef au malaise,
Duquel aurons sceu nous sauuer.
En lieu d'vn sage le fou monte
En la chaire. C'est grande honte
Que les sages sont tous muets.
Aux porcs ietter les marguerites!
Que te seruent tes fautes dites
Si les oyant pire tu es?
O vous François, tous deplorables,
Pourquoy delaissans miserables
Le bien de viure en tout plaisir,
N'auons autre soin ny affaire
Que par la guerre vous mal faire
D'vn vangeur et cruel desir?
Est-ce vne fortune mechante
Qui vous tracasse, presidante
A vostre viure malheuré?
Qui ne sçait que c'est de bien faire,
Bouleuersant d'vn sort contraire
Tout vostre estat mal asseuré?

Car Dieu de vos maux ne se mesle :
  Mais la diablesse pesle-mesle
  Vous poind d'vne aueugle fureur
  Pour vous donner peine en tristesse,
  A vous qui viuriez en liesse
  Si recognoissiez vostre erreur.
A bon conseil sourdes oreilles.
  Des fraizes pren les plus vermeilles.
  A chair de chien saulse de loup.
  A l'asne dur, dure courgee.
  La vieille pestelle enragee
  S'elle n'a cheuille à son trou.
Poule se taist deuant que pondre.
  Apres raire n'y a que tondre.
  A rebelle chien, dur lien.
  Ce que luy fais, de l'homme espere.
  Bonne est sa foy fust-ce à mal faire.
  Qui perd la foy ne perd plus rien.
Douces promesses les fouls lient.
  Les mechans aux mechans s'allient:
  Les bons se decousent des bons.
  Dieu pour tous : chacun a soy tire:
  Ce sont mots qu'il ne faut plus dire.
  O que de saults! ô que de bonds!
Male cause pitié demande.
  L'innocent du mal bien attende.
  Iuge doux au mal, le mal fait.
  Le chat sçait quelle barbe il liche.
  Qui est content, il est prou riche:
  Plaisir reçoit qui plaisir fait.
Peu et paix : c'est Dieu qui le donne.
  La robe ne fait la personne.

Maint fol de sage prend l'habit.
Heureux qui en enfans prospere.
Qui songe bien, pourra bien faire.
Apres le don le gré perit.
Vn pescheur son veruein accoustre,
Le tend : le laisse là : passe outre.
Puis reuient troublant le ruisseau.
Quelcun dit voyant ce peschage:
Tu gastes l'eau nostre breuuage:
Rien ne prendroy sans troubler l'eau.
Hastez-vous, hastez de l'escrire,
Car ie suis pressé de le dire.
Devant que voir les raisins meurs,
Tel parle haut, tel fait le braue,
Qui mangera bien doux sa baue :
Change de loix, change de meurs.
Desir d'auoir, l'estat derange.
Si le serpent serpens ne mange
Il ne deuient iamais dragon.
A maintes gens comme tout passe.
Le masque vaut mieux que la face.
La porte s'ouure sur le gon.
Tel feint la toux qui son pet cache.
Qui ne sçait qu'il veut dire, crache.
Tel mouche qui n'est pas morueux.
Sont vieilles ruses et deffaites.
Mais si voulez bien faire, faites :
Prenez la fortune aux cheueux.
Crache en ton sein qui autruy blâmes.
Tu le payras si tu l'entames.
Nos estalons sont harassez.
Au miel souuent se prend la mouche.

Voyez vn peu saincte-nitouche.
Qui le pié tient, escorche assez.
Le Satyre vne fois et l'homme
Furent amis. Luy voyant comme
L'homme souffloit dedans ses doigts,
Luy demanda qu'il vouloit faire.
Eschaufer mes doigts. Au contraire
Sa soupe il souffle vne autre fois.
Encore s'esmoya le Satyre
Pourquoy c'estoit. L'homme va dire :
C'est pour ma soupe refroidir.
O faux homme qui d'vn trou mesme
Souffles chaud et froid, ie ne t'aime.
Onques puis ne vit le Satyr.
Le vent qui souffle et nous empresse
Est si malin, qu'il ne nous laisse
Ny demeurer ny auancer.
Tray celle qu'as en ta saisine.
Il gaigne païs qui chemine.
Le bruit qui court vaut y penser.
Le plus fou seul, à par soy pense.
Il va qui danse, qui va danse.
Plus fait craintif que trop hardy.
Mal-auisé n'est pas sans peine.
S'il n'a soif l'asne à l'eau ne meine.
Mieux fait le long que l'estourdy.
Le fou rit quand il ne faut rire,
Le fou dit ce qu'il ne faut dire.
Vengence croist au long aller.
Du bien fait la grace ne dure.
Tousiours vient au runje l'iniure.
Tay toy plustost que mal parler.

Vange le tort sans ton dommage :
Pense toy mortel, tu es sage :
Chacun busche au chesne abbatu.
Insatiableté des hommes
Tu nous destruis tant que nous sommes.
Les chiens pelissent le battu.
Le cœur malin le mal desire :
Petit present abat grande ire.
Homme de bien le bien feras.
On ne perd guiere à la pareille.
Aux pauures te boûchant l'oreille
Tu crieras qu'ouy ne seras.
C'est des plus grands la maladie
Se moquer de quoy qu'on leur die.
Fors ce qu'ils ont en volonté.
Boule la boule à la descente.
Suy le chemin, ie pren la sente.
Quelcun se sera méconté.
Les bons ont tort si le bon souffre.
A nul la bonne heure ne s'ouffre
Qu'vn autre la mauuaise n'ait.
Le vice rit quand vertu pleure.
Mauuais auance et bon demeure.
L'heur du peruers n'est iamais net.
O m'amie tant tu es belle!
Sans tout cela de beau qu'on cele.
Tes yeux ce sont yeux de coulons.
Tes cheueus sont troupeaus de chéures.
C'est escarlate que tes léures.
Tes dents sont troupeaux de moutons.
Moutons qui apres la tondure
S'en viennent lauez de l'eau pure,

Fans de portieres tous gemeaux.
Ta ioüe ny blesme ny fade
C'est vne piece de grenade,
Tes deux tetins sont deux cheureaux.
Ces deux cheureaux gemeaux bondissent,
Entre les beaux lis, qui florissent
Blancs le matin au poinct du iour.
Tu es toute belle m'amie.
En toy n'a tache ny demie.
Vien donque vien donque m'amour.
Que dy-ie? que fay-ie? resué-ie ?
Qui m'en sera garand et plege?
Ce sont des mots du temps passé :
Ou c'est le songe d'vn malade :
Ou c'est plustost vne salade
De tout meslange ramassé.





Au feu au feu, nostre puy brûle :
Nostre chien brait, nostre asne hûle :
La charrue va deuant les beufs,
Les eaux reboursent aux fontaines :
Lon casse les bestes à laines :
Et maintenant lon tond les œufs.
Harpies aux griffes aigues :
Ostez jettez ces bezagues
Qui vont trenchant par les deux bouts.
Ce n'est que toute porcherie.
Tout est cosni : la bergerie
Ha moins de chéures que de boucs.
Se pende qui se voudra pendre :
Quoy ? d'vne clef la busche fendre ?
D'vne coignee la porte ouurir ?
Qui du premier mal ne se tire,
Le mal vn autre mal attire.
Le secret se va decouurir.
Venons au poinct : parle, ou m'écoute.
Cela ? cela n'est qu'vne goute
De vin dans vne pipe d'eau.
Changeons les mauuaises coustumes.
D'vn loup n'allons chercher les plumes :
Ne faisons vn limier d'vn veau.

Peu parler : vne froide mine :
Vne toux seche : longue eschine :
Mon Dieu ! Iesus ! vn ris de chien.
Quoy que soit, bonne soupe grasse.
Faire la moüe et la grimasse.
Renuerse tout, tout ira bien.
Pour luy benefice, à moy blanque.
Que tu fusses bien à ta banque :
De mechant corbeau mechant œuf.
Tout n'en vaut rien, armes ny plume.
En le souflant le feu s'allume.
Il prend qui va languillanneuf.
Se fier en Dieu rien ne gaste
En mettant la main à la paste.
Tu as beau crier Iupiter
Iupiter ren moy ma coignee.
Va chanter la mal assignee.
L'autre pourroit s'en despiter.
A des mines faut contremines.
Nous verrons bastir des ruines
Des vieux manoirs neuues maisons.
Où es-tu grand lipu d'Autriche ?
Si tu viuois tu fusses riche
Tu n'as laissé que des oisons.
Pleust à Dieu qu'elle fust encore
La chimere qui nous deuore
Recluse en son cloistre nonnain.
Nos hommes ne sont que des couilles.
Faux apostat tu nous barbouilles :
Tant de mal pour vn peu de pain !
D'vne forme tous pieds ne chausse.
Trop ne te baisse ny te haulse.

Ne scie la moisson d'autruy.
Du cuir d'autruy large courroye.
De grand' malice courte ioye.
Demain aurons pis qu'auiourdhuy.
Grand tas fera qui tousiours serre :
Il ne touche ny ciel ny terre.
Oignez vilain il vous poindra.
Petit hommet abat grand chesne.
Sans ligneul rien ne coust l'alesne.
Tel te veut pendre qui t'oindra.
Bran d'affaires dont n'ay que faire.
Tost se duist l'oiseau debonnaire :
Remercie Dieu qui és bien né.
Tel lon a chassé qu'on regrette :
Achepte paix et maison faite.
Tout autant porté que traisné.
Comment ie va du coq à l'asne.
A l'asne le chardon est mâne :
Auec les loups il faut huller.
Vn rongnon entouré de graisse
N'est iamais gras. Qui prend, qui laisse.
Mieux vaut s'eloigner que brusler.
Qui est malade n'est pas aise :
Qui se courrouce qu'il s'appaise :
Qui sera mort aura le tort.
Qui se trouue bien, qu'il s'y tienne.
Qui te hait, aime bien ta chienne.
Qui le gaigne c'est le plus fort.
Par douceur lon a male beste.
La raison n'entre en folle teste.
Laisse le jeu quand il est beau.
Pour mieux saulter on se recule

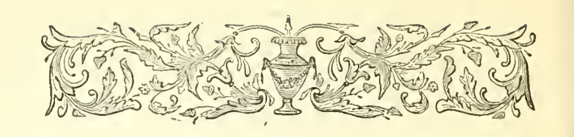
Qui s'approche trop pres s'y brûle :
Qui le veau taille il est bien veau.
Chanure au rotoir n'est pas fusee.
Peine d'autruy n'est rien prisee.
La belle mort d'vn ieune lou.
Cheual rongneux bouchon n'endure.
Chien enragé long temps ne dure.
Fine souris a plus d'vn trou.
Prou fait qui d'vn fol se deliure.
Trop d'heur les plus sages enyure.
Bon nageur se noye à la fin.
Tost est deceu qui mal n'y pense.
Souuent retarde qui s'auance.
Peu fait d'acquest fin contre fin.
Vangeance vangeance vangeance
Crie et recrie à toute outrance
Sang sang pour le sang respandu.
Le temps a faict les neffles meures.
Les plus courtes sont les meilleures.
Tost la paix ou tout est perdu.
Vne Chau-souri cheut en terre.
La Belette en ses dents la serre
Qui ne pardonne à nul oiseau.
Oiseau ie ne suis (ce dit-elle),
Souri ie suis. Se disant telle,
Elle se sauue bien et beau.
Vne autre fois recheut en terre.
Le Chahuan qui fait la guerre
Aux souris, la chau-souri prend.
Souris ie ne suis (ce dit-elle)
Mais oiseau. Par telle cautelle
Le chahuan sauue la rend.

La tierce fois rechcut en terre.
Le Chat la prend, qui fait la guerre
Autant aux oiseaux qu'aux souris.
La chau-souri n'a plus d'excuse,
Qui perd sa finesse et sa ruse
Entre les pattes du chat gris.
Mais en malfait ne gist qu'amende.
Grand peché grand pardon demande.
L'herbe ne croist dans le four chaud.
Petits enfans deuiennent hommes.
Les petites font les grands sommes.
A qui moins perd plus luy en chault.
Douce parole romt grande ire.
Il dechirera qui trop tire.
A l'ennemy fay pont d'argent.
En amours ha sens et folie.
Il est foul dit-on, qui s'oublie.
Tout chacun porte le changeant.
On regratte la vieille playe.
Dieu voit tout : c'est luy qui tout paye.
En grand fardeau n'a point d'aquest.
Sortons ou passons la carriere.
Marchons ou auant ou arriere.
Ce n'est ton propre ny conquest.
Fuy la meule, fuy la farine :
Qui bien le bat le fer affine :
Qui a la mousche, il a le miel.
Tard arriue qui perd sa voye.
Le chien plus couard plus abboye.
Rien ne vaut qui n'a point de fiel.
Belle chere contente l'hoste.
Qui ne veut donner ne nous oste.

L'abbatu veut tousiours luiter.
Passe l'escot qui rien ne paye.
O grand claquedent ne nous raye
Si tu ne veux nous acquiter.
Qui du sien donne Dieu luy donne.
Qui a soif il trouue l'eau bonne.
Qui disne tout n'a que souper.
Qui veut mourir bien, que bien viue.
Qui veut durer de rien n'estriue.
Ton couteau pourroit te couper.
Bon loyer atten du bon maistre.
Qui par deux fois piqué veut estre
Regimbe contre l'aiguillon.
Pleur qui vient auec heritage
C'est vn ris sous vn faux visage.
De bon laboureur, droit sillon.
Fortune est de verre et cassante,
Tant plus elle est resplendissante
Le danger tire du danger.
Il est fol qui pense estre sage :
Bien despenser est bon mesnage ;
Tel perd ce qu'il n'ose manger.
Attendez, vous orrez merueilles.
Qui tient le loup par les oreilles :
Qui par la patte le mastin :
Qui tient l'anguile par la queüe
Il faut payer c'est chose deüe.
Nul ne peut forcer le destin.
De nul ie n'ay voulu médire.
Et ne sçauroy comment redire
Ce que i'ay dict sans y penser.
Gens de bien prenez ma defense.

Nul de vous non plus s'en offense
Que i'ay voulu vous offenser.
Ce n'est rien qu'vne folle verue :
S'elle peut seruir qu'elle serue,
Qui voudra s'en offensera,
Mais à nul n'ay voulu desplaire.
A tous ie ne sçauroy complaire.
Moins plaira qui plus pensera.





QUATRIEME LIVRE

DES

MIMES, ENSEIGNEMENTS
ET PROVERBES
DE I. A. DE BAIF

Rien meilleur, sire, ne peut estre
Qu'auoir à viure sous vn Maistre
Bon, gracieux et bienfaicteur,
Et traictable, et facile à prendre
Quelquefois le loisir d'entendre
La plainte de son seruiteur.
Or m'estant permis ne rien feindre,
En liberté ie vien me plaindre
A vous, ô mon Roy : non de vous,
Qui tousiours m'estes fauorable
Et liberal et secourable
Et serein et benin et dous :

Mais ie me plain de la Fortune,
  Qui ne me fut onc opportune
  Pour respondre à mes beaux desirs.
  Car tousiours le desauantage
  Repoussant mon noble courage,
  A rendu manqués mes plaisirs.
Que sert vne ame genereuse
  Des vrayes vertus amoureuse
  Dans vn gentil cœur desireux,
  Si la santé, si la ieunesse,
  Si le pouuoir, si la richesse,
  Ne rendent l'homme bien heureux?
Ce n'est qu'vn objet à l'Enuie:
  Ce n'est qu'vne fascheuse vie,
  Pleine de despits et regrets:
  C'est vne ombre vaine d'vn songe:
  C'est vn creuecueur qui nous ronge
  D'ennuis, soings et tourmens segrets.
En la pauureté la prudence
  Ne peut venir en euidence:
  C'est mépris: c'est obscurité.
  Le plus vertueux et plus sage
  Et plus sçauant, se décourage
  Accablé de necessité.
Graces à l'heureuse nature,
  Dequoy songneuse elle procure
  Rendre aisé ce qui fait besoin:
  A la chose non necessaire,
  Pour l'auoir il luy plaist de faire,
  Qu'il faut de la peine et du soin.
Mais qui n'a point l'ame abbatue,
  Qui de bien faire s'esuertue,

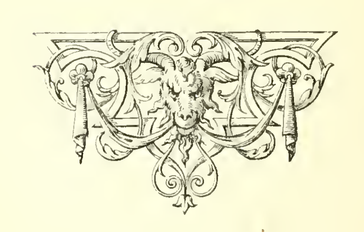
Qui sçait l'honneur et le vray bien,
Qui gouste les plaisirs louables,
Qui boust de desirs honorables,
Souffre trop de ne pouuoir rien.
O Dieu, que n'eû-ie l'ame vile?
Que ne naqui-ie mal-abile
Lourd et grossier d'entendement?
Long temps ha ma fortune faite,
I'eusse trouué quelque retraite
Pour viure à mon contentement.
Ie n'aimeroy point l'accointance
Des personnages d'excellence
De beaux arts la vie honorans :
Ie ne me pleusse à tenir table
A la compagnie agreable
Qui chasse les soins deuorans :
Ie n'eusse gousté la Musique,
Ornement de l'art poétique,
Douce compagne de nos vers :
Ie n'eusse point voulu parestre,
Ny recherché ne me veisse estre,
Pour mon renom d'hommes diuers.
Mon nom, pour nos belles merueilles,
Ne fust venu iusqu'aux oreilles
Des plus grands, dont ie suis cognu :
Loin de faueur, loin de disgrace,
Content de ma fortune basse,
Ie me fusse en mon coing tenu.
Ie n'eusse esté pu d'esperance :
Ie n'eusse quitté l'asseurance
Du peu, pour le desir de plus :
Ou Prieur à simple tonsure,

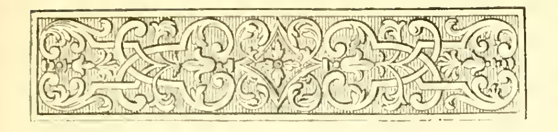
Ou Chanoine, ou dans vne Cure,
A moy ie me fusse reclus.
Là, ne sçachant que mon breuiere,
Ayant choisi telle maniere
De viure, ie vesquisse heureux :
Ie ne regretterois mon âge
Despensé contre mon courage
Parmy des gens peu valeureux.
Ie ne rougiroy point de honte,
Dequoy le peuple faisant conte
Du bruit par mes œuures acquis,
Allant par ville dans la rue,
Me monstre au doigt ou me salue,
Comme autheur d'ouurages exquis.
Vn despit desdaigneux ie n'eusse,
Ny plus auoir ie ne voulusse
Estimant loyer m'estre deu :
Enflé ie ne m'outrecuidasse :
Ingratement ie ne cuidasse
Auoir mon seruice perdu.
Voyant qui n'a pris tant de peine
Iouïr de fortune certaine,
Quand i'oy que tout chacun me dict
Que deusse auoir quelque Abbaie,
Ma raison demeure esbahie
Dequoy i'en suis tant interdict.
Si ay-ie tenu de l'Eglise
La foy Catholique entreprise
Contre les nouueaux reformeurs:
Si ay-ie entrepris quelque chose
En mon temps, si dire ie l'ose,
Plus que mes compagnons rimeurs.

Si ay-ie receu les caresses
Des plus Grans, et non menteresses,
Mais pour la vraye verité.
Si ay-ie esté pensionnere
Des trois Freres, et de la Mere :
Ce fut pour l'auoir merité.
Car ie n'eus onques parentele
En Court, ny alliance telle
Qu'elle m'ait en rien auancé.
C'est ce qui plus mon fiel irrite,
Dequoy paroissant mon merite,
Si mal ie suis recompensé.
Et ce qui plus encor me mine,
Vostre assez bon vouloir encline
A me pouruoir benignement :
Et rien si tost ie ne demande
Que vostre bonté qui est grande
Ne me l'accorde prontement :
Mais quelque chose que i'obtienne,
Ne croyez SIRE que rien vienne
A mon profit tant soit il clair.
Incontinent quelque trauerse
Mon bien dedans ma main renuerse,
Qui disparoist comme vn esclair.
Encor de memoire bien fresche
Vn malheureux desastre empesche
Ma fortune que i'arrestoy :
Tout cela qu'auec grande peine
De bons ans par vne vinteine
En vn petit bloc ie mettoy :
C'estoient deux mal-creez offices,
Qu'en payment de tous mes seruices

Courses estudes et labeurs,
Y compris tous les arrerages
Et de pension et de gages,
Deux offices de Receueurs,
Et de creation nouuelle,
Et de deffaite Dieu sçait quelle,
Où nul ne vouloit financer,
A Castres, bien loin de la France,
Païs de vostre obeissance,
Sur lesquels m'auiez faict dresser
Vn an et demy ie les garde :
Et tout ce temps me poise et tarde
Qu'il ne venoit quelque marchand :
A la fin quelcun se presente
Faisant offre qui me contente :
Ie l'accepte, m'en dépeschant.
L'argent m'est compté, bon, d'espreuue,
Sous tel si, qu'autre ne se treuue
Qui pourueu de vous soit receu :
Le lendemain voicy mon homme :
De rendre son argent me somme,
Qui se trouue avec moy deceu.
Vn fascheux Tapi Secrétaire,
Par vne voye extraordinaire,
Dauant s'estoit faict receuoir
Sans quittance d'aucun des vostres,
M'apprestant par ne sçay quels autres
Ce pasté pour me deceuoir.
Ainsi voicy la belle glace
De mon espoir par vn disgrace,
Qui vient se fondre entre mes doys.
Et si vostre authorité SIRE

N'entreuient, ie ne sçay que dire :
Ie pêr et le sens et la voix.
Ie ne sçache qu'vn seul remede :
C'est vostre faueur, c'est vostre aide.
Car ie n'espere que de vous :
Autre que vous ie ne veu suiure
Ny seruir. A vous ie veu viure,
Prince bon liberal et dous.
Vsant donc de vostre puissance
Et plus grande munificence,
Donnez commandement expres
Au gentil sieur de Vuideuille
Me faire rembourser habile,
Sans me faire courir apres.
Si benin pour moy tant vous fétes,
Non seulement mon Roy vous estes,
Mais Dieu sur terre me serez,
Bien-faicteur, sauueur de ma vie,
A vous pour iamais asseruie,
Puis que vous la conseruerez.



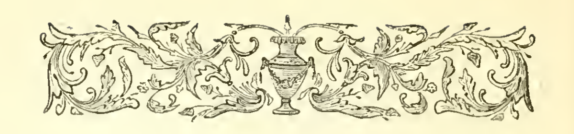


Droite Raison tu es perdue,
Passion en ton lieu se rue :
Tu es le fer fait à tous piés,
Chacun à ce qu'il veut te range :
Mal que lon veut n'est pas estrange,
Lon te force à nos mauuaistiés.
Dieu nous fit vne ame si belle,
Iesu Christ nous donna par elle
Nous faire de Dieu les enfans.
Les enfans de Dieu sont-ce diables ?
Que nous allons plus execrables
En forfaitures trionfans !
Droite Raison tu n'es plus droite,
Pour toy forcenaison exploite
Sur les humains toute fureur.
Droite Raison, si ie te porte
C'est en vain, le torrent m'emporte
Auecque la commune erreur.
Droite Raison tu me conseilles
Suiure l'essein de nos abeilles,
Qui va sa ruche abandonner,
Des petits oisillons la proye
Qui deça qui dela déroye,
Et Dieu seul les peut rabiener.

Plus vaut auiourdhuy la mensonge
Que la verité. C'est vn songe
Le vray parlant de faussetez,
Qui courent pour veritez vrayes :
Lon cherit auiourdhuy les bayes
Appasts de nos mechancetez.
O si vne raison commune,
Non peruerse, ains à tous coustume,
Conduisoit nostre genre humain :
Nous serions vne bergerie
Sous vn berger, et la furie
Ne nous chasseroit de sa main.
Vangences de Dieu sur nos fautes,
Dont les cataractes trop hautes
Viennent sur nous se débonder.
Repensons à nos forfaitures,
Repurgeons-nous de nos ordures
Et songeons à nous amender.
Tu nous as perdus fetardise,
Abominable paillardise,
Luxe en tous debors dereglé !
Insupportable tyranie,
Vne commune en tous manie
Vn desir en tout aueuglé.
Vne amour folle de soy mesme,
Vne auarice en tout extrême,
Maudite superstition :
Vne maline hypocrisie,
Vne idolatre fantaisie,
Quittant la bonne affection.
Poisons mortelles et vilaines
Gastent nos puits et nos fontaines :

Et nos bergers, qui nous ont pu
D'herbes de venimeux vsages
En lieu de nourrissans herbages,
Ont faict tout le pis qu'ils ont peu.
Dieu nous aduertit par la peste,
La famine gaste le reste,
La guerre deserte les champs,
Pour cela nul ne veut combatre :
Dieu a beau nous battre et rebattre,
Nous en deuenons plus mechans





Vn Soleil qui des cieux rayonne
Fait ça bas toute chose bonne :
Et s'il n'y rayonnoit des cieux
Rien beau ny bon n'y verrions estre
Car sans son rayon ne peut croistre
Arbre ny beste en ces bas lieux.
Mais si deux Soleils venoient prendre
L'empire des astres pour rendre
Par ce grand vague leur clerté,
En grand danger d'vne ruine
Seroit le monde en sa machine,
Par vn brulement deserté.
Vn Soleil est tressalutaire :
Deux Soleils ne pourroient bien faire :
Car toutes choses bruleroient.
Au monde un Soleil seul doit luire.
Vn Roy seul conserue vn empire :
Mais deux Rois le desoleroient.
Dieu met sur tout sa pouruoyance.
Destin est sa forte puissance :
Fortune y requiert auoir part :
En son ordre va la Nature.
Pour receuoir toute auanture
Beaucoup vaut la raison et l'art.

Si Dieu a soin de mon affaire
D'en auoir soin qu'ay-ie que faire?
Car Dieu tousiours le soignera,
Soit ou que le soin ie m'en donne,
Ou que le soin i'en abandonne.
Mais aide toy, Dieu t'aidera.
Que fait Dieu? les hauts il abaisse,
Hausse les bas : les tortus dresse,
Et les droits il va tortuant.
Ne conuoitons rien d'impossible :
Ne cherchons de voir l'inuisible :
Rien de vain n'allons remuant.
Pense tousiours que tu es homme:
Se cognoistre tout bien consomme:
Complais à tous non à toy seul.
Ieune, voy venir ta vieillesse :
Vieil, souuien toy de ta ieunesse,
Modere et la ioye et le deul.
Nul de l'auenir ne s'asseure:
Le present iamais ne demeure :
Le passé ne nous est plus rien.
O Dieu qui souuerain commandes,
Ne nous donne pas nos demandes,
Mais ce qui doit nous estre bien.
Réueille toy Roy debonnaire :
Sois à tes suiets l'exemplaire,
Bon pour au bien les conuier.
Tes vrais loyaux François employe.
Il n'est celuy d'eux qui n'ait ioye
En si bon œuure s'employer.
Pour conduire emprises tant bonnes,
Tu fineras et des personnes

Et des conseils et des moyens.
Le plus fort seras en iustice
Pour escarter le vilain vice
Qui peruertist nos citoyens.
Bonnes mœurs font l'heureuse vie :
La bonté de honte est suiuie :
Bons sont aisez à deceuoir.
L'art acquiert de la cognoissance :
Bonnes mœurs de la bien-voulance
Et des amis nous font auoir.
Le bon aura l'ame constante :
Ou soit que le bien se presente,
Ou soit que le mal l'entourast.
Si Dieu donne de la richesse
Au peruers qui n'a point d'adresse,
Il n'en vse ou en fait degast.
L'homme de bien est salutaire.
L'homme nay libre veut bien faire :
Le seruil n'aime à faire bien.
En bonté beaucoup vaut prudence.
Prudence en malice est nuisance.
Sans bonté bon sens ne vaut rien.
Où l'impudence tient l'empire,
La honte de là se retire.
Honte honteuse y moisira.
Tout vieillist icy où nous sommes :
Mais plus auant iront les hommes,
Plus l'impudence y ieunira.
Il faut des plus sçauans apprendre :
Ayant appris prudent se rendre.
L'homme prudent ne parle en vain.
Aux fouls qui ne s'en font que rire

Les bons auis ne faut pas dire.
Sain propos touche vn esprit sain.
Rien n'est qui ait plus de puissance
Qu'vne bien sage bien disance.
La parole esteint le courrous:
Par la mielleuse parole
L'ame desolee se console,
Et le plus aigre se rend dous.
La seule parole manie
Des humains la totale vie.
Cœurs sont de parole touchez.
La parole asseche les larmes:
La parole échauffe les armes :
La parole fait tous marchez.
Sagesse au parler se consomme.
On cognoist le carat de l'homme
A la touche de son parler.
La parole vn coup eschapee
Ne sçait plus estre ratrapee,
Mais volle où elle doit aller.
Bon fait tenir ses léures closes.
A bien peser ce sont deux choses
Parler beaucoup ou à propos.
Parole hors de saison dite,
D'vn grand heur par cheute subite
Souuent renuerse le repos.
A ta langue sur tout commande.
Sot parler dommage demande.
Qui se taist vainc le violant.
Mieux vaut beaucoup taire que dire.
Taisant nulle perte on attire :
Grand mal on attire en parlant.

Quand à tout ce qu'auras à faire
  Assigneras l'heure ordinaire
  Departant sa propre saison,
  Donne au silence en ta iournee
  Sa propre saison ordonnee :
  Et le feras auec raison.
Et ieune et vieil par le silence
  Acquiert honneur sans repentance.
  On dit beaucoup en peu de mots.
  La langue marchant de mesure,
  Qui rien ne iette à l'auanture,
  A grande grace en ses propos.
A Dieu par sus tout reuerance :
  Apres aux Rois obeissance.
  Tout ce qui est cede au plus fort :
  L'hyuer negeux couuert de glace
  A l'esté fructueux fait place,
  Au doux Zephyr des vents l'effort.
La nuict d'estoiles couronnee
  Fuit deuant la claire iournee :
  Le long trauail cede au sommeil :
  Le fort sommeil qui tout maistrise
  Au beau resueil lasche sa prise,
  Chassant les tenebres de l'œil.
O que c'est vne grand'folie
  De s'amuser toute sa vie
  A ce vain curieux sçauoir,
  Qui faisant oublier sa terre
  Fait les badins humains enquerre
  Des choses qu'on ne peut auoir.
Qui cependant que l'œil il hausse
  Se laisse choir dans vne fosse,

Il luy mesauient à bon droit.
Ce qu'il foule aux pieds il ignore :
Et ne le sçachant pas encore
Les cieux escheler il voudroit.
Dieu est Dieu : ainsi le faut croire :
Mais c'est vne indiscrete gloire
S'enquerir quoy, comment il est.
S'on le fait, on reuoque en doute
S'il est ou non. Qui là se boute,
Son maudit propos ne me plaist.
Dieu est trop malaisé d'entendre.
Il n'est possible le comprendre
Luy qui n'est corps auec le corps,
Luy parfait, par chose imparfaite,
Luy eternel, par chose faite
Pour peu durer en ses efforts.
Dieu est à iamais : l'homme passe.
Dieu est verité d'efficace,
L'homme imaginant ombrageux.
L'homme voit bien les corps visibles :
Choses visibles sont dicibles.
Par dela l'homme est outrageux.
Car Dieu qui n'a ny corporence
Ny figure ny apparence
Ny matiere en laquelle il soit,
En nos sens est incomprenable :
Dieu donques est Dieu l'ineffable,
Dieu que nul mortel ne conçoit.
Croyons donques sans deffiance
Dieu le vray Dieu : car sans creance
Dieu nous ne pouuons adorer.
Hors de foy toutes entreprises

De nos recherches plus exquises
Nous font l'apprenant l'ignorer.
Moins en sçait qui plus en presume.
Faisons vne bonne coustume
Aux mœurs qui nous touchent vraiment.
Aux choses qui point ne nous touchent,
Ou desquelles nos sens n'approuchent,
Ne nous amusons vainement.





O qu'estre bien ouy ie peusse !
Et creu des escoutans ie fusse !
Nul toute honte ne perdroit :
Nul abusant de la ieunesse
Ne renuerseroit la noblesse,
Ny tout l'estat ne confondroit.
Qui met à mépris toute chose
Et droite et sainte, en fin lon ose
Le terrasser et mepriser :
Qui sçait le bon conseil bien prendre,
Il sçait à chacun le sien rendre :
Et doit se faire authoriser.
Quand la parole profitable
Rencontre l'oyant fauorable
En bonne et promte volonté,
En vain elle ne volle dite :
Au cœur elle demeure escrite :
Et fait le fruit de la bonté.
Toy qui sur les autres commandes,
Tu vas te perdre, si te bandes
Contre le torrent des destins.
Les mechans dessous toy n'employe,
Que tu n'encoures mille ioye
Portant le forfait des malins.

Qui commande auec auantage,
Ne doit tenir autre langage
Que le langage de la loy :
Qui veut que le peuple fidele
Luy garde sa foy de bon zele,
Doit premier luy garder sa foy.
Aux bons et iustes secourable
Soit rigoureux non esbranlable
Vers ceux qui tout mal sont trenchans :
Qui aux cruels benin, pardonne
Perd tous les bons qu'il abandonne
En proye aux outrageux mechans.
Toy qui tiens souuerain empire
Souuent à par toy va redire
Trois choses pour y repenser.
Sur des hommes ie seigneurise :
Sous les statuts ie les maistrise :
Mon commandement peut cesser.
Ne commande rien que droiture :
Ne souffre brauer nulle iniure.
Qui passe vn outrage leger,
Il attrait vn plus grief outrage.
Le Roy regnant, s'il est bien sage,
Nul mal ne laisse auantager.
Impunité des maux nourrice,
Desbordement suit l'iniustice :
La conniuence attend malheur.
Du souuerain la nonchalance
Accroist la desobeissance :
De courte ioye longue douleur.
Qui vit contre toute droiture :
Qui fait débauche et fait iniure

Dessus les autres commandant,
Se rendra ses sujets rebelles,
Qui les feroit doux et fideles
Patron du deuoir se rendant.
Mais qui ferme en toute auanture
Sans changer de sa quadrature
Pour changement ne branlera ?
Qui pouruoyant à nos miseres
Autant aux hommes qu'aux affaires
Sagement s'accommodera ?
Rien n'aimera que le louable :
L'honnesteté recommandable
Tiendra pour regle de ses faits.
Ses propos tendront à bien faire :
Ne sera flac ny trop austere
En ses comportemens parfaits.
Qui les honneurs aime et desire,
Sans perdre rien de son empire
Il comblera de tout honneur :
Toute ambition assouuie,
Ne souffrira l'oiseuse vie,
De la vertu bon guerdonneur.
Ne donnera tel auantage
A nul qui tourne à son dommage.
De loin au mal remedîra.
Sçaura le feu naissant estaindre :
Qui le lairra croistre sans craindre,
Au feu à l'eau trop tard crîra.
Quelle pitié de voir vn Prince
Qui doit regir mainte prouince,
Ouïr et voir tout par autruy ?
Le voir le pauuret qui se fie

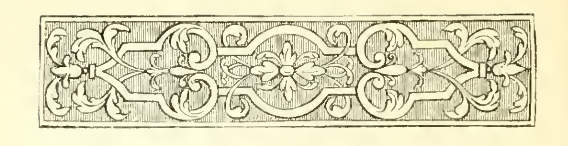
A des trompeurs que Dieu maudie
Nullement fideles vers luy.
Aussi trop amy de ton aise
Ne veus ouyr rien qui desplaise.
Chacun fuit le mal te conter,
Lequel tu corrigerois d'heure :
Tandis le mal gangne et demeure :
Et plus ne se peut surmonter.
Le flateur tout en complaisance,
Ne vacant à rien d'importance,
Fuit l'honneur et l'vtilité
Du peuple et du Grand, et les flate :
Et traistre loüe (ô l'ame ingrate)
Le mal par infidelité.
Louant le mal luy qui s'en joüe,
Porte perte à celuy qu'il loüe
Par vne extreme lascheté :
Là où s'il vsoit de franchise,
Le Prince feroit entreprise
D'vn los par valeur acheté.
Mais du flateur le cœur esclaue,
Qui l'auilist et le depraue,
Le fait moisir lasche fainient,
Qui le pas ouure à toute iniure :
Et faudra qu'apres il endure
L'ayant quise à son escient.
Lors que la debauche commance,
Faut empescher qu'elle s'auance,
Et tost le chemin luy trancher :
Malice une fois enuieillie,
Comme vne longue maladie,
A peine peut on arracher.

L'homme qui dessur tous excelle
Dedans son estomach recelle
Son conseil qui va quant et luy.
Encor louange faut il rendre
A qui l'auis donné sçait prendre,
Se conseillant bien par autruy.
Mais qui fétard en tout sommeille,
Ny de soymesme se conseille
Ny prend d'ailleurs enseignement,
N'est bon à rien, vit inutile :
Dedans sa chair son âme vile
Sert de saumure seulement.
Bien malheureux est qui peut suiure
La vraye vertu, pour y viure
Et bien-heureux et valeureux,
Toutefois s'abandonne au vice,
Et plus se plaist en la malice,
Et gaste son cœur genereux.
En lieu d'amour haine il rapporte
Des siens et des autres, en sorte
Qu'à tous son nom est odieux.
Pour louange il oit médisance :
Pour seurté s'aquiert défiance :
C'est le loyer du vicieux.
De son deuoir faire risee :
De religion mesprisee
Le manteau pour ses vains plaisirs :
Corrompre ardemment l'innocence :
Viller le consort de l'offence,
Soullé de ses sales desirs :
Negliger ses grandes afferes
Vaquer tout à choses legeres :

Sans lire, liures fueilleter :
Comter fueillets sans rien escrire:
Plorer pour rien : pour mal fait rire :
Au monde baille à caqueter.
Apres le caquet vient l'audace :
Apres l'audace la menace;
Apres la menace les cous.
Nous irritons l'ire Diuine,
A la veille de la ruine
Sous la foudre de son courrous.
Tel le peuple quel est le Prince.
Son authorité deuient mince
Quand il ne fait comte de luy.
Nous en-cherrons en mal extrême:
Qui ne commande sur luy mesme,
Tres-mal commande sur autruy.
O sang Royal, doux et bons Princes,
Vous les Gouuerneurs des prouinces,
Qui des grans honneurs auez part,
Officiers de la Couronne :
Iusticiers : Tous d'vne ame bonne
A ces aduis ayez esgard.
Voyez de la France les larmes.
N'esmouuez les iniques armes
Pour à nos maux remedier.
La France est assez ruinee:
Tréue luy doit estre donnee :
Dieu la sçait assez chastier.
Les armes tant soient de iustice,
Ne font qu'ensemencer le vice,
Aux troubles ciuils mesmement.
Vous sçauez les autres reprendre :

Reprenez vous. Si ferez prendre
Le chemin de l'amendement.
Ostez de vous toute auarice :
Ostez le luxe, ostez le vice :
Ostez la fausse ambition :
Ostez les débors deshonnestes,
Qui nous font pires que les bestes
Ostez mauuaise affection.
Ainsi vous appuirez l'empire :
Ne souffrirez que rien empire :
Donrez exemple de tout bien.
Autrement ie voy tout en proye,
Dequoy l'estranger aura ioye,
Non le naturel citoyen.





O Dieu, que nostre vie est bréue !
Nul toutefois ne se releue
Pour son âge bien employer.
Des animaux ont l'auantage
De viure iusqu'au dixieme âge,
Pleins de santé sans foruoyer :
L'homme nay à choses tant belles,
Foiblet, maladif, tu rapelles
Deuant qu'il connoisse qu'il vit !
L'homme meurt parauant qu'il sçache
Comme il doit viure! Et lors qu'il tâche
Viure bien, l'ame on luy rauit!
La vie est courte : et par mégarde
Du temps volant, qui si peu tarde,
La plus grande part nous perdons :
Tandis que nostre nonchalance
A rien de bon ne la dépanse.
Nostre perte nous regardons.
Sans auoir sa fuitte pensee,
Nous sentons qu'elle s'est passee :
Et ce pendant que la tenons,
Nous la prodigons en l'vsage ;
Et la rendons par grand outrage
Plus courte que ne la prenons.

Sçaches bien vser de ta vie,
Tu en auras l'ame assouuie:
Assez longue la trouueras.
Comme dans la main despensiere
Grand' richesse ne dure guiere,
Ton âge tu despenseras :
Mais si peu de moyen s'adonne
Au bon ménagier il foisonne:
Nostre vie aussi, comme elle est,
Si elle estoit bien ménagee,
Croistroit de beaucoup allongee.
Nous la perdons : car il nous plest :
Et puis nous desplaist mal perdue,
Par la repentance bien deüe :
Puis qu'ainsi mal nous l'employons:
Quand l'vn moisi de poltronise
La coule en toute fetardise,
Comme les plus grans nous voyons :
L'autre l'agite miserable
En auarice insatiable,
Plus altéré tant plus il boit :
L'autre en vn trauail inutile
Se tourmentant, fait de l'abile :
Ny iamais nul repos ne voit.
Quelcun s'adonne à gourmandise,
Et se fondant en friandise
Dans son ventre perd son auoir:
Quelque autre d'ambition vaine
De complaire au peuple se peine
Pour des premiers se faire voir.
L'vn trafiquant de terre en terre
De mer en mer, gain sur gain serre,

Par les hazars au deuant mis :
L'autre aux armes sa vie adonne.
Ne fuit trauailler sa personne
Pour trauailler ses ennemis.
Beaucoup d'ingrate seruitude
Mettent leur volontaire estude
A courtiser les grans seigneurs :
Beaucoup par enuie importune
D'autruy pourchassent la fortune,
Et de la leur sont dedaigneurs.
La plus part en ce monde viuent,
Qui rien de certain ne poursuiuent,
Vagabons en legiereté,
Irresolus d'impatience,
Demenez par leur inconstance,
Trop aimans la nouuelleté.
Des vices les espais nuages
Nos yeux troublez et nos courages
Enuelopent de toutes pars.
Descouurir ne nous est loisible
Pour iuger le bon ou nuisible :
Nous suiuons nos desirs épars.
A nous nous ne pouuons nous rendre.
Si quelque repos nous vient prendre,
Comme sur la profonde mer,
(Encore que le vent y cesse)
La tourmente point ne nous laisse :
Il faut ou voguer ou ramer.
A bien peser nostre folie
La moindre part de nostre vie
Est celle part que nous viuons.
Tout le cours de nostre fresle âge

N'est pas vie, ains vn vol volage
D'vn temps que iamais nous n'auons.
Tu penses que cecy i'adresse
A ceux que tout chacun confesse
Se mal porter ou gouuerner.
Voy ceux, de qui l'heureuse vie
Chacun à les suiure conuie.
De leurs biens propres maumener.
A d'aucuns leurs richesses nuisent :
D'autres eux mesmes se seduisent,
Par ce qu'ils croyent mieux sçauoir.
Quelques vns qui veulent bien dire.
Trop bien disans vont se destruire,
Pour trop auoir fait bon deuoir.
O combien, tous haues palissent,
Qui par debauche s'elanguissent
Continuans la volupté !
O combien, entourez d'vn monde
De suiuans, où sottise abonde,
N'ont rien de franche liberté !
L'vn demande, l'autre auocasse :
L'vn se defend, l'autre pourchasse :
L'vn plaider, l'autre va iuger :
Et l'vn pour l'autre se consume :
Chacun d'eux bien faire presume :
Tous sous autruy se vont ranger.
Si vn tout seul ne se peut dire :
Et quelcun sottement s'aïre
De n'estre d'vn grand reconnu.
Pourquoy d'vn autre se va plaindre,
Celuy qui, pour ailleurs s'astraindre,
De soy nul conte n'a tenu ?

Encor luy, bien que d'vne face
Assez fiere et pleine d'audace,
T'a bien regardé quelque fois :
T'a bien daigné prester l'oreille.
Mais toy (qui est plus grand' merueille)
Iamais tu ne t'ois ny te vois.
Chacun en son bien tiendra serre,
Et fust-ce pour vn doigt de terre ;
Le debattra iusques au bout :
S'il est question de sa vie,
Au premier sans qu'on luy conuie,
Aller se laissera du tout.
Nul de son argent rien ne donne :
Sa vie à chacun abandonne,
Leur patrimoine ils vont gardant :
Du temps ils ne font guiere conte :
En sont prodigues, et sans honte
Le vont pour qui que soit perdant.
Le temps toutefois est la chose
Dont plus iustement le Bon ose
Se monstrer auaricieux.
Or attaquons quelque vieil homme,
Et le prions vn peu qu'il somme
Le temps vescu de ses ans vieux.
Tu as cent ans et dauantage :
Recalcule de tout ton âge
Combien en eut ton creancier,
Combien tes sottes amourettes,
Combien tes affaires secrettes,
Combien ton pauure tenancier,
Combien tes procés ordinaires,
Combien tes valets mercenaires,

Combien ton aller et venir :
Adiouste encor tes maladies
Mal acquises par tes folies :
Elles, si t'en peux souuenir :
Et tout cela qui sans vsage
S'en est allé pour ton dommage :
Si tout cela tu en rabas,
Te verras auoir moins d'annees
De beaucoup que ne t'as donnees.
Et que verdelet tu t'en vas.
En apres à par toy repanse
Quand tu as gardé ta constance,
Certain d'auis et resolu :
Combien de fois selon ton ême,
D'vn cours et d'vne raison même,
Et quel iour tu as reuolu.
Quand c'est que sans muer visage,
Ou que sans changer de courage,
Vn seul iour tu as sceu passer :
Combien d'œuures, par tant d'annees
De mal-empléte et mal menees
Parfaits tu peusses ramasser :
Combien de gens ta longue vie,
Comme en pillage, t'ont rauie,
Toy ne sentant que la perdois :
Combien de temps la douleur vaine,
La ioye de sottises pleine,
T'ont fait perdre à diuerses fois :
Combien tes hautes conuoitises,
Combien tes flateuses hantises,
De tout ton âge t'ont osté :
Pour le peu que vas recognoistre

Te rester et vrayment tien estre,
Tu meurs n'estant pas housté.
Qui en est cause ? Comme à mesme
D'vn vif sourgeon sans moyen mesme
Le temps respandu vous iettez :
Comme mortels en défiance,
Comme immortels en asseurance,
Tout vous craignez et souhaitez.







Depuis qu'en toute vilenie
Nostre noblesse fut honnie,
Mettant sous les piés tout honneur,
Par vn malheureux et sot change,
Tous ont mesprisé la louange:
Le loueur n'a son guerdonneur.
Comme on a cessé de bien faire,
Aux Poetes a falu se taire :
Nul en besongne ne les met :
Ailleurs ont mis leur fantaisie:
La nüe et pauure Poësie
Rien que despoir ne se promet.
Ny la mesure ny la rime
Auiourdhuy n'est plus en estime :
Vulgaire, est vulgaire du tout.
Qui veut plaire, se faut desplaire :
Faut se rendre bas et vulgaire
En sens et mots de bout en bout.
Poésie est donc terrassee :
Coyonerie est auancee:
Poltronise braue les Dieux,
Valeur et prouesse abbatue:
Les releuer nul s'esuertue :
Tout bon conseil est odieux.

Princes en leur plaisanterie
  Sont assistez de flaterie,
  Et d'ignorance en tous estas:
  S'aucun en quoy que soit excelle
  Il est moqué s'il ne le cele.
  Bestise a des faueurs à tas.
Deuant eux vn sçauant et sage
  Ne trouuera nul auantage,
  Ne se verra iamais ouy.
  S'il est accort, il s'en retire:
  Ou craintif et caut ira dire
  Non sur non, ouy sur ouy.
Présen bien ce que sent le Prince
  Et t'y accorde. O qu'on est mince
  En bons desseins et beaux projets!
  Mettre sa maison en parade,
  Et rompre vne lourde algarade,
  Ce sont bien differens sujets.
Nostre sottise mal-abile
  Rend le mal-aisé trop facile
  A qui n'eust osé d'y penser.
  Vne vaillante diligence
  Eust aboli toute l'engence
  Deuant qu'auoir sceu commencer.
Qui de nos mignons s'en remue?
  Ce sont de vrais oisons en mue:
  Ce n'est que fadése et qu'orgueil:
  Toute authorité mal acquise
  D'elle mesme tombe démise.
  Et peuuent-ils bien leuer l'œil?
Vn remors de leur manigance
  Vient au runge en leur conscience

Faut bien qu'ils ayent le cœur bas.
Que dirons-nous du Manifeste :
Ha! c'est vne maudite peste
De nouueaux discors et debas.
Pere Matthieu, que veux-tu faire
Auec ta Bule extrordinaire
Où sont tant de beaux traits passez?
Où des clauses toutes nouuelles
De forfaire licences belles ?
Nous nous en dispensions assez.
Qui veut hors de tout scrupule estre
Soit ou pour esgorger son maistre
Ou le voler sans craindre rien ?
Qui peut oser commettre et faire
Au lict de son frere adultere,
Inceste aueeques le sang sien?
Qui veut piller une Prouince :
Se rebeller contre son Prince :
Faire faubond et fust-ce à Dieu :
Qui veut estre bon Sodomite :
Docteur en toute chatemite :
Qu'il en parle à Père Matthieu
Si quelcun faisoit conscience,
Comme suiet d'obeissance,
De brasser la mort à son Roy.
Ou par poison ou par pistolle
Ou le dagant : d'ame trop molle
Craignant de lui manquer de foy :
Vers Pere Matthieu se retire.
Pere Matthieu par son beau dire
Le cœur au ventre luy mettra :
Et le dispensant à cautele

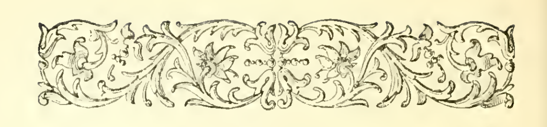
L'absoudra d'estre en rien fidele :
Et paradis luy promettra.
Ha, nous auons par grans disgraces
Fait des putains des chastes Graces :
Auons profané leur honneur.
N'auoir receu les biens ne fasche :
Tant comme s'il faut qu'on les lasche.
Don se perd d'vn mauuais donneur.
Don bien donné ioye et richesse :
Don mal donné perte et tristesse,
Tant à celuy qui l'a donné
Comme à celuy qui l'ose prendre :
Car tost ou tard il faut le rendre.
Bien et mal mourra guerdonné.
Ha Nemesis iuste equitáble,
Aux hommes et Dieux redoutable,
Qui viens soudaine aux vieux pechés,
Et tardiue aux fresches offenses,
Vangences vangences vangences!
Nous en serons bien empeschez.
Le mechant le mechant chastie :
Nostre asseurance est mal bastie :
Nul conseil n'assiste l'estat.
Au timon n'a nul bon pilote.
Trop mieux sieroit vne marote
Qu'vn sceptre au poing d'vn Prince fat.
Religions, ce sont des bourdes :
N us crions aux oreilles sourdes :
On ne croit pas ce que l'on voit,
Et vous croyez qu'on puisse croire
Ce qui n'est point. Voire da voire :
Preschez preschez : on vous en croit.

On voit ce que vous pouuez faire :
Il n'est plus d'homme debonnaire :
Tout est du tout abastardi.
Preudhommie n'est plus au monde.
Toute rage et sottise abonde :
Il n'est plus nul preux ny hardi.
Tous nos hommes ne sont que couilles :
Lasches gogues, flaques andouilles :
Qui ont du mou en lieu de cueur.
Si l'homme de Dieu vient parestre
Vn monde neuf il fera nestre,
S'en estant fait iuste vainqueur
Mais il ne faut se faire accroire,
Enflé de quelque vaine gloire,
D'estre celuy ne l'estant point.
Il viura de façon Royale :
Portera l'ame liberale,
Le cœur de vertu noble espoint.
Aimera les hommes sans feinte :
Ne requerra d'eux nulle crainte :
De leur amour se fera fort.
Sera le patron de bien viure :
En pieté se fera suiure:
Haira l'hypocrisie à mort.
Vrayment affranchira les ames :
Chassera tous abus infames:
Bannira superstition :
Ne forcera point les pensees.
Ostant ces bestes insensees
Raclera l'Inquisition.
Detestera la tyrannie :
Ne laissera pas impunie

La forfaiture panader.
Ne laissera non guerdonnee
La vertu choir abandonnee,
Ny les fouls en mascarader.
Où est-il ce preux ce profete
Cest Heros que le bon souhete?
Où est-il cest homme de Dieu?
Il n'est pas qui le bien restore:
Ou s'il est il se cache encore.
Garde le fouét Pere Matthieu.
Gardez le fouét faux hypocrites:
Vous aurez selon vos merites:
Vostre Euangile est découuert.
Le vostre n'est le perdurable,
Qui doit aux humains secourable
Estre pour tout iamais ouuert.
N'outrager ne rend iuste l'homme:
Ne vouloir outrager consomme
Le Iuste qui peut outrager:
Qui peut tout prendre et ne veut prendre:
Mais à chacun le sien va rendre.
Ne s'en daignant auantager.
Le Bon iamais nul mal ne pense,
Aime les bons, les mauuais tanse.
Son bon cueur, est du bon la loy.
Chez soy ne logera l'Enuie:
De nul ne troublera la vie.
Quiconque fait bien, il est Roy.
A Dieu l'accompli sacrifice
C'est vn cœur muni de iustice.
Toute vertu va s'assemblant
En cil qui, doué de nature

Franche et sans dol, Bon aura cure
D'estre vray Bon, non par semblant.
Donc si d'accord ne pouuons estre
Des secrets que Dieu fait parestre,
A qui moins les peut regarder,
Laissant les Docteurs en-debatre.
Sans pour cela nous entrebatre,
Viuons d'accord de nous garder.





Ie n'entan point la Ligue sainte :
Mais ie ne puis n'en auoir creinte.
Car bien souuent la sainteté
Cache l'impieté couuerte :
Bien souuent la Iustice ouuerte
Enclost la grand' mechanceté.
Ie ne fu iamais heretique :
Ie suis Chrestien Catholique,
Et i'aprouue la Papauté :
Mais i'aborre la tyrannie :
Et fui la rebelle manie
Qui romt la iuste Roiauté.
La Roiauté iuste i'apelle,
Qui de race continuelle
Dure establie au sang François,
Sans rechercher son origine,
Puis que par la grace Diuine
Ils regnent receus d'vne voix.
O Papauté donne toy garde
Que le feu iustement ne t'arde,
Que tu commences d'alumer :
Tant que de Paix tu fus nourrice,

Dieu t'a esté doux et propice :
Dieu t'a faict sur tout estimer.
Mais tu n'émeus iamais la guerre
Entre les Princes de la terre
Que tu n'ais couru grand hazard.
Pense à l'auis que ie te iette
Ni Deuin ni fils de Proféte :
A quoy ne faut auoir égard.
Ne cuide extirper l'heresie
Ni par boufante hypocrisie
Ni par le glaiue des puissans.
Ce sera la vie exemplaire
Qui remetra le populaire
Hors de l'erreur en son bon sans.
Prelas déchassez l'auarice,
La delicatesse et le vice
De feinte superstition :
Embrassez la pieté vraie,
Et vous arracherez l'yuraie
De la sainte religion.
Faites que de Dieu la parole,
Son glaiue fort, trenchante vole
Par toute la Chrestienté :
En toute langue en toute guise
Par toute nation aprise
Le nom du vrai Dieu soit chanté.
Christ et la cour celestielle
En mainte musique nouuelle
Voie ses honneurs retentir :
Lors nous verrons dedans nos temples,
Qui ne seront plus assez amples
Les foruoiez se repentir.

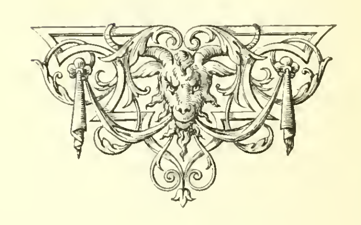
Dieu n'a-til de parole expresse,
  Non couuerte, non menteresse,
  Dit (à quoy ne faut répliquer :)
  Mon regne n'est pas de ce monde.
  De ce mot grand sauoir redonde :
  Ce n'est à moy de l'expliquer.
L'entande à qui Dieu fait la grace
  De l'entandre, car moy ie passe
  Plus outre pour vous publier,
  Qu'en paix de quatre ans de duree
  L'Eglise s'est plus rassuree
  Qu'en vingt ans à tout guerroier.
La Guerre par haines ciuiles
  Deserte vilages et viles :
  Dépraue les cueurs des mortels :
  Etablist meurtre et brigandage :
  Nourrist d'impieté la rage :
  Profane les sacrez autels.
Toute reuerance terrasse,
  Hausse l'impudence et l'audace,
  Abat l'honneur que Dieu requiert :
  Les Bons perte de tout endurent :
  Les forféteurs brauent et durent :
  Iustice perd, outrage aquiert.
Par la guerre les bons empirent :
  Les pires tout à eux atirent,
  L'aise la richesse et l'honneur :
  Les blasphemes et violences
  Ont cours et toutes insolences :
  Vertu n'a point de guerdonneur.
Pour bien ne faut la guerre faire,
  Qui est de trop douteuse afaire,

Et ne finist pas où lon veut.
La commençant bien lon propose:
Mais en auient toute autre chose.
Plus que raison fortune y peut.
Par desseins aucuns s'auantagent :
Entre eux les prouinces partagent:
Chez eux pensent loger la paix,
Et détourner bien loin la guerre,
Qui retumbera sur leur terre :
Eux mourront perdus et défais.
Qui bouillant de quelque bon zéle
Encontre l'Eglise nouuelle,
La ruiner se promettra,
Garde de renuerser la siene.
Possible auecque l'ancïene
Son estat en proie mettra.
O Noble sang plein de vaillance,
Aimez nourrissons de la France,
Est-il vrai ce qui bruit de vous?
Ie ne puis ni ne veu le croire,
Que le desir de vaine gloire,
Que la vengeance et le courrous :
Que l'importune et caute instance
Faite contre vostre constance
Par des ennemis du repos,
Puissent tant sur votre ame outree,
Qu'y soit la felonie entree
Ebranlant votre bon propos?
Bon propos, qui mét son étude
A chasser toute ingratitude,
A maintenir fidelité,
A soutenir notre Couronne,

Garder la Roiale personne
Des assauts de l'hostilité?
Tu armes donc contre son Prince
Et ses sujets et sa prouince,
Dont il t'auoit fait gouuerneur?
Fraudes-tu du depost la garde?
Ie ne le croi pas : Dieu m'en garde.
Où seroit de la Foy l'honneur?
Voudrois-tu bien, toy que lon prise,
La reputation aquise
Par tant de temps et si beaus faits,
La perdre en vne maudite heure
Par vne entreprise mal seure
D'où germeroient tant de forfaits?
La pierre ainsi iadis ietée
Parmi la semaille auortee
Naissante des dents du dragon,
Engendroit la ciuile guerre
Qui rendoit à sa mere terre
Aussi tost son peuple felon.
O Terre tu es trop chargee,
Tu seras bien tost soulagee
De tant qui marchent sur ton dos.
La débauche sera punie
De l'insolente tyrannie
Qui abusoit du doux repos.
Dieu de biens nous donne abondance :
La bonne annee en euidance
Promét tout à grande foison,
Planté de vins et de blairie :
Mais las notre forsenerie
Nous banist de notre maison :

Et n'en iouyrons miserables :
  Car les insensez execrables
  Par fureur le gast en feront.
  Dieu chatîra leur fole rage :
  Sur eux recherra leur outrage :
  Etrangers en trionferont.
Faut-il, (douce et bonne Patrie,
  Où toute gent viuoit cherie,
  Où florissoient tant des beaus arts,
  Où tout bien et plaisir abonde)
  Qu'vn peuple barbare t'inonde,
  Te depeuplant de toutes parts ?
O qui aueuglez de vangence,
  Ou d'outrageuse confiance,
  Ou d'vn faux desir deceuant
  Affectez puissance mal seure,
  Rauisez retirez-vous d'heure :
  Au mal ne passez plus auant.
Oubliez nos iniures vaines :
  Tost mettez bas vos males-haines,
  O vous les Grans qui tant pouuez.
  Que l'etranger chez lui se tiene,
  Le François en la terre siene :
  Et vos ruines n'emouuez.
Car vos ruines ie voy prestes
  A choir pour acabler vos testes,
  Si ne moderez vos fureurs.
  Alez montrer votre vaillance
  Ailleurs dehors de notre France,
  Et là trionfez conquereurs.
D'ici n'emporterez que perte
  Votre gloire y sera couuerte :

Toute haine sur vous courra :
Auecque la mort de votre âme,
Pour vous et les votres vn blâme
A tous les siecles demourra.

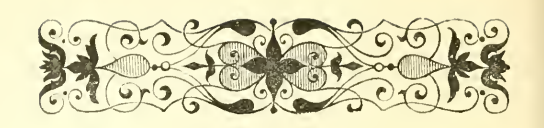




NICOLAS, qui par long vsage
T'es rendu bon, sçauant et sage
Pour viure l'vn des plus contens :
Par esbat, s'il t'en prend enuie,
Voy tout le decours de ma vie
Jusqu'à l'age de quarante ans.
Plus auant tu verrois le reste,
Si, des esprits la mort, et peste,
Feneantise ne regnoit :
Qui vertus et lettres mesprise
Et l'hypocrisie autorise,
Que le regne heureux dedegnoit.
Nous sommes fondez sur la mine.
Nul le droit chemin ne chemine.
Bons poëtes sont à mespris.
Depuis que par vn maudit change
Lon hait les actes de louange,
La louange n'a plus de pris.

*   *   *

Le reste de ce Mime est esgaré.



AUTRES MIMES.

ET ENSEIGNEMENTS

I

Au Dieu qui ne meurt point et qui est sans naissance,
Dieu tout bon, tout puissant, qui de sa seule voix
Façonna l'Univers, paye selon les loix
L'honneur qui luy est deu : Adore sa puissance.

II

Ton serment soit entier, maintien l'inuiolable,
Des sceptres esleuez reuere la grandeur.
Au Prince, au Magistrat defere leur honneur
Et rends aux vertueux vn respect venerable.

III

Fay aussi le deuoir d'honorer pere et mere :
De tes proches parens respecte l'amitié :
Pour vn petit forfait ne porte inimitié
A quelque tien amy, et domte ta colere.

IIII

Supporte de l'amy autant qu'il t'est possible,
Veu qu'à ce pouuoir là se ioint necessité.
Sois doux en ton parler. Et à l'vtilité
S'adresse ton labeur : vain labeur est nuisible.

V

Dresse tes mœurs ainsi : A vaincre t'estudie
Le ventre en premier lieu : puis le morne sommeil :
La sale volupté : et d'vn effort pareil
Les autres appetits. Surmonte aussi l'enuie.

VI

Soit que tu sois tout seul, ou bien en compagnie
Ne fay rien de vilain : Que mesme ton penser
Soit honneste : et tousiours essaye à te dresser
Au respect de toy-mesme. Acheue ainsi ta vie.

VII

Au faire, comme au dire exerce la iustice,
Accoustumant tes mœurs à suiure la raison :
Car la mort doit tomber vn iour sur ta maison
Et Dieu puissant vangeur punira l'iniustice.

VIII

Si quelquefois aduient que d'vne main contraire
Fortune ait retiré ses biens que tu tenois :
Et si des maux communs quelque part tu reçois,
A bien patienter consiste la victoire.

IX

Employe toutefois vne viue prudence
A preuenir le mal autant que tu pourras :
Car ainsi de ses traits moins atteint tu seras.
Le sage scait chasser du malheur la nuisance.

X

Ne te laisse emporter au bruit d'vne commune
Soit que d'un bon propos elle honore ton nom :
Soit qu'elle aille souillant ton illustre renom,
N'en reçois en ton cœur quelque aigreur importune.

XI

D'vn œuure, ou d'vn parler la mignarde apparence
Ne te face abuser en faisant ou disant
Chose qui n'est seante, ains tousiours aduisant
Appuye de conseils tes faits et de constance.

XII

Ne sois precipitant, ce n'est le faict du sage
De n'auoir poinct pensé à ce qu'il faict ou dit,
Mais bien vise à cela que repentir ne suit,
Ainsi tu passeras heureusement ton âge.

XIII

Ne mesprise aussi point la santé corporelle,
Mais en tout mesuré par vn certain compas
Regle bien ton labeur, ton boire, et tes repas :
A ne s'offenser point la mesure est tres-belle.

XIIII

Que ton viure soit pur et non reprehensible.
Et la iuste valeur de ton bien mesurant
Despen non par exces, liberal, et fuyant
Le deshonneste nom d'auare contemptible.

XV

Car si mal aduisé tu cherches plus paroistre
Que tu n'as en effect, et prodigues tes biens :
Tu te fais enuier appauurissant les tiens.
Mesure fait partout le sage recognoistre.

XVI

Sans y auoir pensé ton œuure ne commence,
Et de tes yeux au soir le sommeil ne reçois,
Que n'aye chacun iour medité par trois fois
Tes faicts de tout le iour pour dresser ta prudence.

XVII

Quay-ie fait, qu'ay-ie dit, quelle a esté ma voye.
Qu'ay-ie obmis du deuoir par ordre racontant :
Si que d'auoir bien fait ton esprit soit content,
Et du iuste sentier iamais ne te foruoye.

XVIII

De la belle vertu c'est la voye tres-seure,
Et du ciel que tu vois en ses sages aduis.
Certes par cettuy-là qui en nostre ame a mis
L'admirable quatrin source de la nature

XIX

Deuant que commencer à faire quelque chose
Prie Dieu de la faire : et le tout acheué
Dy que c'est de Dieu seul, et n'en sois esleué
D'vn vent ambitieux ; car de tout Dieu dispose.

XX

Mais recognois aussi l'estroitte conuenance
Entre Dieu immortel, et les hommes mortels,
Dont tu vois dependans tous les humains conseils
Pourquoy dois inuoquer la diuine assistance.

XXI

La Nature tousiours à soy mesme ressemble ;
Ne va donc recherchant chose qu'elle ne peut,
Mais borne ton desir, car ce que Dieu ne veut,
Et ce qu'elle ne peut d'un pied marchent ensemble.

XXII

Tu en verras plusieurs sans esprit, miserables
A leur propre malheur qui d'eux mesmes courants
Ne voyent pas le bien deuant eux ignorants,
Aueugles, abbrutis, du bonheur incapables.

XXIII

Enueloppez du mal ne s'en peuuent desfaire,
Leur esprit s'en offense, et cylindres rouleurs
D'vn mal passent à l'autre auec mille douleurs,
Discord ils ont au cœur de repos aduersaire.

XXIV

O Dieu que ne fais-tu aux hommes bien entendre
Leur misere ! ou pourquoy ne viuent ils exempts
De tant et tant de maux ! sur le cours de leurs ans
Fay leur gouster ta grace, et ta iustice apprendre.

XXV

Lors ils seront heureux affranchis de leurs peines,
Plus adroits retiendront le cours de leurs malheurs,
Plus sages tariront les ruisseaux de leurs pleurs,
Moissonnants les doux fruicts des ioyes plus certaines.

XXVI

Fay donc que la raison au plus haut establie
Maistresse de tes sens bride leurs appetits :
C'est par ce seul moyen qu'ils sont assubietis,
La raison est tousiours de prudence suiuie.

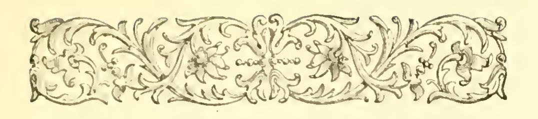
XXVII

Mais asseure ton cœur, n'es tu pas de la race
Des Dieux, et n'es-tu pas du ciel icy venu ?
Tu n'es que pour vn peu en ce corps retenu
Et le ciel te soustient du secours de la grace.

XXVIII

Ainsi ayant laissé ceste chair corruptible
Quand plus haut esleué tu seras dans les cieux :
Lors à plein tu boiras le dous nectar des Dieux
Et seras immortel, diuin, incorruptible.

FIN.



NOTES

Tome I

Page 5, ligne 24. — *Montre,* spécimen.

P. 7, vers 10. — *Potieux*, difficile à satisfaire.

— 13, v. 4. — *Barat*, tromperie; de là vient notre mot baraterie.

— 15, v. 16. — *Fétardise* ou *faitardise*, fainéantise.

— 16, v. 4. — *S'avoyer,* s'acheminer.

— 18, v. 18. — *Duit*, du verbe *duire*, convenir.

— 20, v. 20. — *Rengreger*, empirer.

— 22, v. 31. — *Fortemps*, gros temps.

— 24, v. 15. — Le texte paraît altéré; il semble qu'au lieu de *à l'aflac* il faille lire *à la flac* (flaque). C'est la même idée qu'exprime différemment l'ancien proverbe français : « L'abbatu veut tousjours luicter. »

— 25, v. 16. — *Cil*, celui.

— 26, v. 2. — *Poison* était alors féminin.

— 26, v. 7. — *Chastoy*, châtiment.

— 27, v. 32. — *Tigneux*, teigneux; *pigne*, peigne.

P. 28, v. 22. — *Mauvestu*, mal vêtu.
— 29, v. 23. — *Maupiteux*, impitoyable.
— 31, v. 18. — *Ost*, armée.
— 34, v. 21. — *Guete*, guet.
— 36, v. 18. — *Doute*, redoute. Tout ce passage est imité d'Horace.
— 38, v. 10. — *Traison*, trahison.
— 39, v. 12. — *Méchance*, méchanceté.
— 39, v. 31. — Le genre de *art* n'était pas encore fixé au seizième siècle.
— 39, v. 32. — *Manques*, privées.
— 40, v. 27. — *Comète* était alors redevenu du masculin.
— 40, v. 28. — *Soufrete*, disette, pauvreté.
— 41, v. 12. — *Chalans*, participe présent du verbe chaloir.
— 42, v. 20. — *Mousse*, émousse.
— 43, v. 27. — *Chéaux*, les petits d'un animal.
— 44, v. 19. — *Donroit*, donnerait.
— 45, v. 6. — *Peautre*, gouvernail.
— 47, v. 5. — *Maufette*, mal faite.
— 47, v. 9. — *S'écache*, s'écrase.
— 47, v. 11. — *Viande*, paît, terme de vénerie.
— 47, v. 16. — *Avale*, descend.
— 47, v. 32. — *Tistre*, tisser.
— 48, v. 9. — *Emorche*, amorce.
— 48, v. 20. — *Pelisse*, dépouille.
— 48, v. 26. — *Fein*, foin.
— 51, v. 20. — *Campane*, clochette.
— 52, v. 26. — *Frisque*, gentil, galant.
— 53, v. 4. — *Condemnade*, jeu de cartes qui demande trois joueurs.

P. 56, v. 29. — *Se deut*, se plaint, du verbe douloir.
— 57, v. 20. — *Bobance*, pour bombance.
— 58, v. 28. — *Se hetter*, se flatter.
— 59, v. 19. — *Naufs*, navires.
— 60, v. 28. — *Avolé*, étranger, intrus.
— 62, v. 29. — *Colinhou*, nom qu'on donne à un mauvais vin fait en Normandie.
— 63, v. 5. — *Fripe*, fait bonne chère.
— 64, v. 17. — *Pardoint*, pardonne.
— 64, v. 25. — *Noizilles*, noisettes.
— 64, v. 26. — *Mereaux*, petits cailloux.
— 65, v. 1. — *Bobeaux*, petites babioles.
— 66, v. 17. — *Luy loise*, qu'il lui soit permis.
— 66, v. 20. — *Doint*, donne.
— 66, v. 8. — *Caut*, rusé.
— 67, v. 15. — *Macter*, immoler, *mactare*.
— 68, v. 27. — *Nice*, simple.
— 69, v. 1. — *Asteure*, à cette heure.
— 74, v. 21. — *Morse*, mordue.
— 76, v. 9. — *Tregne*, araignée ; *ré*, rets.
— 78, v. 29. — *Sutil* était alors la prononciation de subtil.
— 83, v. 27. — *Se duist*, s'instruit, se dresse.
— 84, v. 26. — *Targe*, bouclier.
— 86, v. 25. — *Erignée*, araignée.
— 88, v. 13. — *Querre*, querir.
— 88, v. 21. — *Isnele*, prompte, agile.
— 91, v. 31 — *Delivre*, affranchi.
— 92, v. 15. — *Loise*, c'est le verbe latin *licet*.
— 92, v. 24. — *S'émoyer*, se mettre en émoi.
— 93, v. 31. — *Niele*, maladie du blé.
— 94, v. 9. — *Peautre*, gouvernail.

P. 95, v. 18. — *Qui se s'en*, faute d'impression; lisez: Qui se sent.

— 96, v. 31. — *Cent-testière*, à cent têtes.

— 99, v. 28. — *Mire*, chirurgien.

— 100, v. 21. — *Megnie* ou *maignie*, maison, au sens propre et au sens figuré.

— 100, v. 26. — *Pestellent*, piétinent.

— 105, v. 12. — *Le hant*, la recherche.

— 107, v. 23. — *Féres*, bêtes féroces.

— 114, v. 6. — *Dehéte*, avec le même sens que le simple, flatte.

— 115, v. 24. — *Houer*, bêcher.

— 116, v. 17. — *De trop s'aherdre*, de trop s'y appliquer.

TOME II

— 125, v. 27. — *Godale*, boisson grossière.

— 127, v. 24. — *Meprison*, injustice, mépris.

— 135, v. 4. — *Debellera*, combattra, du verbe déheller, en latin *debellare*.

— 138, v. 25. — *Traire*, tirer.

— 139, v. 16. — *Prouvoir*, pourvoir.

— 140, v. 24. — *Se hette*, se complaît.

— 140, v. 26. — *Etelon*, estelon ou estalon, arbuste que l'on plante en terre et sur lequel on dispose le filet.

— 145, v. 1. — *Arte*, ver; c'est-à-dire : corruption partout.

— 147, v. 2. — *Calant*, le modérant.

— 151, v. 1. — *Houpegay*, exclamation signifiant : c'est fait, c'est l'affaire d'un tour de main.

P. 153, v. 22. — *Ohi*, malheur, défaut, point vulnérable.

— 157, v. 12. — *Fetardises*, lâchetés.

— 158, v. 3. — *Sins*, seings.

— 159, v. 17. — *Ains que*, avant que.

— 159, v. 32. — *Luite*, de luicter, lutter.

— 162, v. 12. — *Prou*, beaucoup. L'expression : ni peu ni prou est encore usitée.

— 162, v. 19. — *Forfére*, commettre un forfait.

— 164, v. 3. — *Soufréte*, la pauvreté.

— 164, v. 4. — *Ne s'oufre*, pour ne s'offre.

— 167, v. 3. — *Parsonier*, participant. — *S'alouc*, se vante, se loue d'être.

— 172, v. 3. — *Chapeau*, couronne, récompense.

— 172, v. 19. — *Sin*, seing, au sens de signe.

— 173, v. 8. — *Hongne*, grogne.

— 177, v. 2. — *Sayes*, habits, robes de laine.

— 177, v. 3. — *Recueût*, forme ancienne de la troisième personne du singulier de l'indicatif présent de recueillir.

— 181, v. 27. — *Rebourse*, revêche.

— 182, v. 10. — *Fine*, finit, du verbe finer.

— 183, v. 19. — *Mercerie*, marchandise.

— 183, v. 31. — *Remord*, blâme, critique.

— 185, v. 18. — *Moyenner*, faire en sorte.

— 187. — Dans toutes les éditions anciennes, les diverses parties qui composent ce chapitre ont été interverties, très certainement par l'imprimeur, qui aura, par inadvertance, modifié l'ordre des feuillets. Voici l'ordre dans lequel il faut ranger et lire les pages des éditions anciennes : f. 113 *recto*, f. 114 *recto*, f. 114 *verso*

(Cheverny...), f. 113 *verso* (Solon...), f. 116 *recto* (De tes voisins...), f. 116 *verso* (Tel comme...), f. 115 *recto* (Bias...), f. 115 *verso* (En parole...), f. 117.

P. 188, v. 27. — *Voise*, aille, du verbe voiser. Aujourd'hui le présent seul, je vais, s'est conservé.

— 189, v. 15. — *S'ottroye*, s'octroie.

— 191, v. 14. — *Hargne*, querelle, d'où hargneux.

— 193, v. 7. — *Befferie*, moquerie, du verbe beffer, qui est devenu bafouer.

— 193, v. 15. — *Affiert*, convient.

— 195, v. 10. — *Desrois*, désastres.

— 196, v. 1, — *Caroles*, danses.

— 200, v. 3. — *Celle*, cette.

— 201, v. 23. — *Mors*, mordu.

— 202, v. 2. — *Saffrette*, mignonne, agréable.

— 203, v. 8. — *Asteure*, à cette heure, prononciation populaire.

— 205, v. 13. — *Hay*, cri pour exciter les chiens.

— 205, v. 14. — *Escourre*, aller et venir.

— 205, v. 18. — *Retivons*, restivons, résistons.

— 205, v. 21. — *Parpié*, trace, passage ?

— 206, v. 24. — *Sacres*, oiseaux de fauconnerie. — *Allebrenez*, chassés.

— 207, v. 4. — *Gorins*, petits porcs.

— 207, v. 13. — *Amors*, amorcé, attaché.

— 207, v. 17. — *Queux*, pierre à aiguiser.

— 207, v. 22. — *Etoré*, estoré, approvisionné.

— 208, v. 21. — *Reverdie*, joie.

— 208, v. 22. — *Valenaille*, comme valetaille.

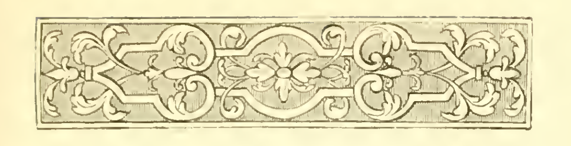
— 210, v. 15. — *Voisent*, aillent.

P. 211, v. 29. — *Rait*, du verbe raire, rase, tond.
— 214, v. 10. — *Courgée*, sangle.
— 216, v. 31. — *Runje*, épieu.
— 217, v. 6. — *Pelissent*, pêlent, dépouillent.
— 218, v. 12. — *Plege*, caution.
— 219, v. 2. — *Hûle*, hurle. C'est la forme primitive.
— 219, v. 4. — *Reboursent*, rebroussent.
— 219, v. 8. — *Bezaguës*, haches à deux tranchants.
— 220, v. 7. — *Blanque*, péril.
— 221, v. 9. — *Ligneul*, fil.
— 222, v. 3. — *Rotoir*, endroit où l'on met rouir le chanvre. Quand il est au rotoir, il n'est pas encore fusée.
— 224, v. 9. — *N'estrive*, ne dispute.
— 227, v. 18. — *Segrets*, selon la prononciation du seizième siècle.
— 228, v. 29. — *Pu*, participe passé de paître.
— 232, v. 23. — *Déroye*, dévie, s'égare.
— 232, v. 24. — *Rabiener*, rétablir, remettre en bon état.
— 235, v. 1. — *Pu*, du verbe paître.
— 237, v. 31. — *Emprises*, entreprises.
— 237, v. 32. — *Fineras*, tu useras.
— 240, v. 29. — *Enquerre*, enquérir pour s'enquérir.
— 246, v. 6. — *D'heure*, à temps.
— 246, v. 26. — *Quise*, requise, du verbe querre.
— 247, v. 3. — *Quant et luy*, avec lui.
— 247, v. 7. — *Fétard*, paresseux.
— 247, v. 29. — *Viller*, avilir.
— 248, v. 14. — *En-cherrons*, de encheoir, tomber.
— 252, v. 31. — *Celle*, pour cette.
— 253, v. 28. — *S'aire*, de se aïrer, se courroucer.

P. 255, v. 14. — *Éme*, estimation.
— 256, v. 2. — *Aousté*, moissonné.
— 257, v. 12. — *Despoir*, désespoir.
— 258, v. 4. — *S'aucun*, pour si aucun.
— 260, v. 31. — *Voire da voire*, oui-dà, oui.
— 261, v. 8. — *Gogues*, farces, ragoûts.
— 262, v. 32. — *Cil*, celui.
— 268, v. 30. — *Planté*, abondance.
— 272. — Ces strophes furent ajoutées par Guillaume Linocier, dans l'édition de 1619.



PROSPER BLANCHEMAIN



PROSPER BLANCHEMAIN

En 1878 mourait M. Charles Brunet, laissant inachevée son édition d'Amadis Jamyn; M. Prosper Blanchemain en continuait l'impression, et, dans une notice émue de quelques pages, rendait un pieux hommage à son ami. Pouvait-il prévoir qu'un an plus tard la mort lui ravirait à lui-même l'heur de terminer et de publier son édition des *Mimes* de Baïf?

L'ouvrage était tout entier aux mains de M. Willem, son éditeur et son ami, le premier volume allait être achevé et

M. Blanchemain en corrigeait les dernières épreuves, lorsque, le 25 décembre 1879, la mort vint l'arracher à son œuvre. Tous ceux qui l'ont connu purent, à l'émotion que leur causa cette funèbre nouvelle, comprendre et mesurer l'inconsolable douleur de ceux qu'attachaient à lui les liens du cœur et du sang.

Quelques jours après, je recevais les épreuves du second volume de Baïf. M. Blanchemain, qui m'avait fait le grand honneur de me dédier cette édition des *Mimes*, avait pensé, dans la prévision de sa fin prochaine, que je me chargerais de mener son œuvre à bonne fin. J'acceptai ce legs touchant, et j'éprouvai cette douceur de continuer en quelque sorte, par delà la tombe, avec sa chère âme, un entretien commencé dans la vie.

Après avoir exaucé ce vœu d'un ami, il me reste un devoir à remplir. Je voudrais, dans ces quelques pages destinées à demeurer à jamais jointes à sa dernière œuvre, rendre à l'homme de lettres le juste

hommage qui lui est dû, et dire quelle trace durable il laissera dans la littérature française.

Né à Rouen, le 16 juillet 1816, Jean-Baptiste-Prosper Blanchemain fit ses études au lycée Henri IV, où il fut le condisciple des princes d'Orléans. Reçu licencié en 1838, il entra en qualité de rédacteur au ministère de l'intérieur, où, quelques années plus tard, il remplit les fonctions de bibliothécaire. En 1843 il se maria et devint le gendre de M. Boissel. Riche, heureux et poète, il aspirait déjà à se ménager, dans quelque solitude choisie, un de ces beaux loisirs que remplissent les soins du domaine, les joies de la famille et le culte des lettres. Ce ne fut cependant qu'en 1857 qu'il réalisa son rêve. Il se fixa dans une romantique vallée, sur les bords de la Creuse indolente, et il enferma dans son parc les ruines séculaires du prieuré de Longefont. C'est là qu'il vécut désormais ; c'est là que, béni dans ses affections de père et d'époux, il savoura sans faste les

dons qu'il avait reçus de la fortune ; c'est là qu'heureux et libre, il sut être sage et n'oublia pas les hommes, leur prodiguant chaque année les doctes fruits de ses studieuses lectures ; c'est là enfin que, sans attendre aussitôt la mort, il l'accueillit d'un visage souriant, espérant sans doute qu'elle ne le prendrait pas tout entier.

Ses *Œuvres poétiques*, qui lui valurent plusieurs couronnes académiques et le titre de maître ès Jeux Floraux, se composent de cinq volumes petit in-octavo, publiés chez Aubry, les trois premiers en 1866, sous les titres de *Poèmes et poésies*, de *Foi, Espérance et Charité*, et d'*Idéal ;* les deux derniers en 1875, sous ceux de *Fleurs de France* et de *Sonnets et fantaisies*. Au mois de juillet 1879, six mois avant sa mort, M. Blanchemain put voir avec un légitime orgueil une nouvelle édition de ses poésies, formant deux volumes in-18, sortir des presses de Quantin.

Comme poète, il s'éleva à un idéal un peu vague et légèrement vaporeux. Ses

vers, faciles et abondants, d'une forme élégante et simple, toujours classique, révèlent une foi chrétienne vive et sincère ; ils témoignent de l'inaltérable bonheur qu'il dut à l'unique amour qui remplit sa vie ; ils laissent entrevoir une âme sereine, ouverte au bien et à toutes les joies pures de ce monde. Beau lac, à la surface unie, qui rit sous un soleil de mai, flots sans abîmes et sans tempêtes !

Ses travaux littéraires sont considérables, et nous ne pourrons ici rappeler que les principaux. Bibliophile et homme de goût, il forma à Longefont une précieuse bibliothèque, où il se plut à rassembler les plus belles éditions des poètes de la Renaissance, non pas pour la satisfaction égoïste de posséder seul quelques livres rares ou uniques, mais pour enchanter sa vie du plaisir de leur lecture et pour nous rendre ces poètes dans de nouvelles et correctes éditions. Dans ce commerce intime, entretenu avec ces favoris des dieux et des rois, il s'ingéniait à soulever les

voiles dont ils avaient enveloppé leurs amours, souvent innocentes et feintes ; et il nous révélait ces amoureux secrets dans de piquants articles, qu'en 1876 et 1877 il réunit en deux volumes in-octavo, intitulés : *Poètes et Amoureuses.*

Nous arrivons enfin aux nombreuses éditions que donna M. Blanchemain des poètes du seizième et du dix-septième siècle. Il débuta par Vauquelin des Yvetaux (1854); puis, avec les *Œuvres inédites* de Ronsard (1855), il entra dans la voie féconde qu'il devait suivre pendant vingt-cinq ans. Les deux premiers volumes de son édition de Ronsard, sur laquelle nous reviendrons tout à l'heure, parurent en 1857, chez P. Jannet, qui publia le troisième en 1858. Pagnerre édita le tome IV en 1860 ; les tomes V, VI, VII et VIII ne parurent qu'en 1867, chez Franck. Après Ronsard, Prosper Blanchemain publia successivement les œuvres de Fr. de Maynard, en plusieurs volumes (1856, 1864 et 1867), un premier recueil (1868) des *Sa-*

tires de du Lorens (le second est annoncé pour 1880), les œuvres de Tahureau (2 vol., 1868-1869), les *Elégies* de Jean Doublet (1869), les *Foresteries* de Vauquelin de la Fresnaye (1869), le *Plaisir des champs* de Claude Gauchet (1869), les *Poésies* d'Olivier de Magny (4 vol., 1869, 1870 et 1878), les *Rondeaux d'amour* de Jehan Marion (1873), les *Epigrammes* de Gombauld (1873), les œuvres de Louise Labé (1875), les *Satires* de Courval-Sonnet (1877), les *Poésies* d'Antoine Corneille (1877), les *Poésies* de Malherbe (1877), les *Satires* de Robert Angot de l'Esperonnière (1878), les *Œuvres poétiques* de Marie de Romieu (1878), la *Pancharis* de Bonnefons, avec les imitations françaises de Gilles Durant (1878), les *Madrigaux* de la Sablière (1879), les Œuvres de Guy de Tours (1879), et enfin les *Poésies* de Jean Passerat, qui doivent paraître prochainement.

Chacune de ces nombreuses publications, toutes issues d'un même goût, d'un

même labeur, constitue un service rendu aux lettres et mérite l'estime de tous ceux qui s'intéressent au développement de la langue et de la poésie françaises. Cependant elles ne renferment ni de profondes études historiques ou critiques, ni de savantes recherches philologiques ; et, fussent-elles plus nombreuses encore, elles ne suffiraient peut-être pas à défendre de l'oubli le nom de leur consciencieux et sympathique éditeur. Il faut plus et moins tout à la fois pour mériter, selon l'expression de Malherbe, une de *ces belles feuilles toujours vertes qui gardent les noms de vieillir*. A défaut du génie dont la nature est avare, pour vivre dans la mémoire des hommes, il suffit, mais c'est l'absolue condition d'une renommée durable, il suffit, dis-je, d'une idée juste, conçue et exécutée à son heure : une lueur de vérité devient un rayon de gloire. Or, Prosper Blanchemain eut cette lueur ; il eut cette idée juste, qu'il entrevit nettement et qu'il sut réaliser à l'heure marquée où elle devait être

comprise et appréciée, et répondre à une évolution nouvelle du goût littéraire. Son édition de Ronsard est un monument sur le piédestal duquel son nom restera gravé à jamais.

Ronsard, remarque-t-il, dans le court avertissement qui ouvre le volume des *Amours* paru en 1857, « gâta ses ouvrages vers la fin de sa vie... Atteint d'une caducité précoce du corps et de l'esprit, il remania ses ouvrages. Devenu d'une piété méticuleuse, il en retrancha tout ce qui pouvait avoir un peu de cette verdeur de langage que le français cependant tolérait encore... il introduisit partout où il put, à la place de vers simples et naturels, des vers ridiculement ampoulés... » L'éditeur osa donc remonter des dernières éditions aux éditions originales, rétablir partout le texte primitif, restituer les passages retranchés ou mutilés par la main sénile du poète. C'était, on en jugera, une grande hardiesse « que de restituer ainsi le texte modifié ou condamné par Ronsard lui-

même, et de rejeter au second rang ses corrections définitives; c'était violer le testament littéraire du poète. »

Prosper Blanchemain eut cette heureuse audace et la fortune lui sourit. Son édition des Œuvres de Ronsard sera donc pour lui un titre certain à la reconnaissance de la postérité. C'est plus et mieux qu'une restauration. Comme à cet époux de l'Aurore que célèbre la Fable, les dieux n'avaient accordé à Ronsard qu'une immortelle vieillesse : Prosper Blanchemain lui rendit la jeunesse !

L. Becq de Fouquières.





TABLE



Paris. Imprimerie de Ch. Noblet, 13, rue Cujas.